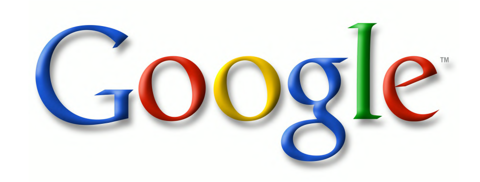
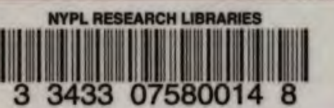
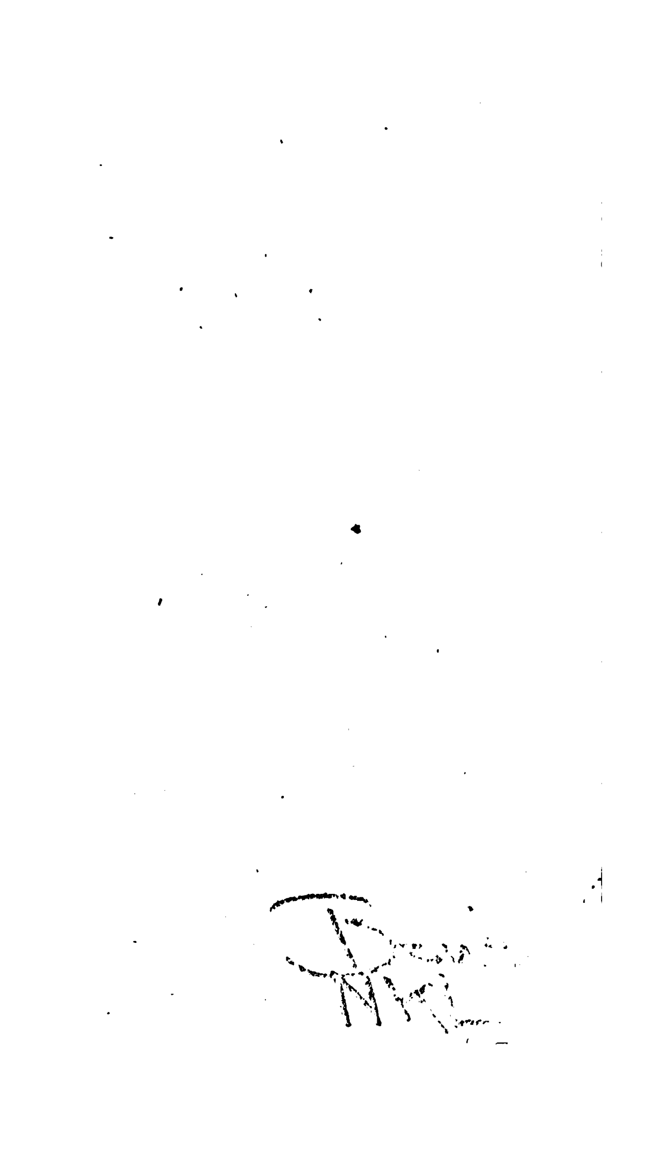








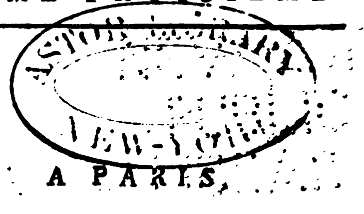
[Baudrais, Jean.]

ESSAIS HISTORIQUES

SUR L'ORIGINE ET LES PROGRÈS DE L'ART DRAMATIQUES EN FRANCE.

Ouvrage qui sert d'introduction aux Auteurs dramatiques, et prépare à la lecture de leurs ouvrages.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

1791.

ESSAIS HISTORIQUES
SUR
L'ORIGINE ET LES PROGRÈS
DE
L'ART DRAMATIQUE EN FRANCE.

DE LA TRAGÉDIE.

DEPUIS Robert Garnier jusques à Alexandre Hardy, c'est-à-dire, pendant environ la derniere moitié du seizieme siecle, la France produisit plusieurs Auteurs qui se firent connoître par des Tragédies, la plupart d'invention et quelques-unes traduites, ou imitées des Anciens et des Etrangers ; mais nous ne nous attacherons pas à donner ici la nomenclature de ces Auteurs et de leurs Tragédies, qui n'ont rien de remarquable qu'une assez grande uniformité de man-

vais goût et de puérilités, dont nous avons déja eu quelquefois, et dont nous aurons encore occasion de parler, dans les Volumes de la *Petite Bibliotheque des Théatres*. Nous passons donc ce demi-siecle, écoulé depuis Garnier, pour arriver à Hardy, qui, par son étonnante fécondité, le nouveau caractere et la conduite particuliere de ses Tragédies, dont quelques-unes se sont conservées jusqu'à nous, doit marquer une époque mémorable dans l'Histoire de l'Art Dramatique.

Alexandre Hardy naquit à Paris; mais l'on ignore en quelle année, quels étoient ses parens et comment il passa sa jeunesse. Ce que l'on sait, c'est que vers la fin du seizieme siecle, il fit connoître son goût et ses talens pour le Théatre. On croit qu'il s'engagea d'abord à suivre une Troupe de Comédiens ambulans pour lesquels il faisoit des Pieces, et que chaque semaine on lui en voyoit enfanter une nouvelle. « Ce qui est sûr, c'est que les Comédiens qui s'établirent à Paris, vers 1600, et qui formerent le dessein d'y donner leur Spectacle réguliérement trois fois la semaine, jugerent qu'ils ne pouvoient l'exécuter qu'en s'associant un Poëte qui fût en état de

leur fournir fréquemment des nouveautés ; que Hardy osa l'entreprendre, et que, secondé par son génie et ses lectures, il soutint, presque seul, la scene Françoise, pendant une longue suite d'années. Il remplit même ses engagemens avec eux, jusqu'à sa mort, dont on ignore la date précise. On conjecture qu'elle peut être arrivée vers 1630, car en 1628 il publia, lui-même, le sixieme et dernier volume qui ait été imprimé de ses Tragédies ; et en 1632, il ne vivoit plus, puisqu'il existe un plaidoyer, composé cette même année, pour sa veuve, contre les Comédiens, au sujet de l'association qu'il avoit contractée avec eux, » disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François.*

« Toutes foibles que soient les Pieces de Hardy, elles ont eu du succès dans leur nouveauté, et même elles ont été reprises depuis sa mort. Elles étoient encore au Théatre en 1635. » Au moins, c'est ce que Scudéry nous apprend, dans sa *Comédie des Comédiens*, qui fut jouée, pour la premiere fois, en Novembre 1634, et où il fait demander à l'un des personnages par un autre quelles sont les Pieces que les Comédiens

ont en état d'être représentées. «Toutes celles de feu Hardy, répond l'interlocuteur. Il faut donner cet aveu à la mémoire de cet Auteur qu'il avoit un puissant génie, et une veine prodigieusement abondante, comme huit cents Pieces de sa façon en font foi; et, certes, à lui seul appartient la gloire d'avoir le premier relevé le Théatre François, tombé depuis tant d'années. Il est plein de facilité et de doctrine, et, quoiqu'en veuillent dire ses envieux, il est certain que c'étoit un grand homme; et s'il eut aussi bien travaillé par divertissement que par nécessité, ses Ouvrages auroient, sans doute, été inimitables, mais il avoit trop de part à la pauvreté de ceux de sa profession, et c'est ce que produit l'ignorance de notre siecle et le mépris de la vertu.»

Scudéry s'exprimant de la sorte sur Hardy, faisoit, comme l'on sait, un peu cause commune avec lui, quant à la malheureuse fertilité de sa plume et à l'indigence, dont ses nombreuses productions ne purent jamais le tirer : aussi son jugement, dans cette occasion, doit-il paroître un peu suspect de partialité; mais « en substituant le mot *passables* au mot *inimitables*, pour les

Ouvrages de Hardy, l'éloge sera assez exact, » observent les freres Parfaict, qui ajoutent que « les Auteurs ont aussi l'obligation à ce Poëte d'avoir le premier introduit l'usage de recevoir de l'argent des Pieces de Théatre ; usage inconnu avant lui, et que les Poëtes ses successeurs ont suivi assez réguliérement. »

« Si l'on examine, sans prévention, les Ouvrages de Hardy, on s'apercevra aisément que ses plans sont sans choix, et sans beaucoup de discernement, que sa versification est des plus foibles et des plus basses, et qu'il a aussi mal observé les regles des mœurs et des bienséances que celles de la Poésie Dramatique ; mais, avec tous ses défauts, il faut convenir qu'il avoit apporté, en naissant, des talens marqués, que sa triste situation et sa trop malheureuse facilité à faire des vers ne lui ont presque pas permis de mettre en usage. On ne peut aussi lui refuser d'avoir assez bien entendu son Théatre, et que s'il a été forcé à prendre à la hâte tous les sujets qui s'offroient à lui, au moins, a-t-il tâché de les présenter sur la scene avec un art qui lui étoit naturel, et qui avoit été ignoré par la plupart des Poëtes qui l'ont

précédé. Il suffit pour Hardy d'avoir soutenu les commencemens d'un Théatre à Paris, sous une forme nouvelle, et accoutumé le Public à un Spectacle journalier qui est devenu absolument nécessaire et dont on ne peut plus se passer. »

Guéret, dans son Ouvrage intitulé *La Guerre des Auteurs*, dit que Hardy avoit une si grande facilité à faire des vers, « que bien souvent deux mille ne lui coûtoient que vingt-quatre heures. En trois jours il faisoit une Comédie, les Comédiens l'apprenoient et le Public la voyoit.... » « Il étoit venu dans un siecle où l'on ne se piquoit pas d'entendre la Poétique d'Aristote, ajoute Guéret. On ne trouvoit point à dire qu'un même personnage vieillit de quarante ans en vingt quatre heures, que sa barbe et ses cheveux blanchissent dans l'intervalle de deux actes. Il pouvoit entre deux soleils passer de Rome à Paris, et c'étoit faire une Comédie que de mettre une vie de Plutarque en vers. »

Aussi, selon ce que dit Fontenelle dans son *Histoire du Théatre François*, « dès qu'on lit Hardy sa fécondité cesse d'être merveilleuse. Les vers ne lui ont pas beaucoup coûté, ni la dispo-

sition de ses Pieces non plus. Tous sujets lui sont bons. La mort d'Achille et celle d'une Bourgeoise, que son mari surprend en flagrant délit, tout cela est également Tragédie chez Hardy. Nul scrupule sur les mœurs, ni sur les bienséances. Tantôt on trouve une courtisane au lit, qui, par ses discours, soutient assez bien son caractere. Tantôt l'héroïne de la Piece est violée. Tantôt une femme mariée donne des rendez-vous à son galant. Les premieres caresses se font sur le Théatre, et de ce qui se passe entre deux amans on n'en fait perdre aux Spectateurs que le moins qu'il se peut.... Les personnages de Hardy s'embrassent volontiers sur le Théatre ; et pourvu que deux amans ne soient point brouillés ensemble, vous les voyez sauter au cou l'un de l'autre, dès qu'ils se rencontrent.... Au milieu de ces amours qui se traitent si librement, il y a lieu d'être étonné de voir que les amans de Hardy appellent très-souvent leurs maîtresses *ma sainte*. Ils se servent de cette expression comme ils feroient de celle de *mon ame*, *ma vie* ; et c'est une de leurs plus agréables mignardises. Vouloient-ils marquer par-là une espece de culte ? Il

n'y a que les [illegible] du culte payen qui soi[illegible]
[illegible] Le vrai [illegible] trop sérieux. On peut appeler
[illegible], parce qu'il n'y a point d[illegible]
[illegible], et on ne peut l'appeler ma Sainte, p[illegible]
qu'il y a des Saintes. »

« Les [illegible] étant ainsi méprisées [illegible] mépr[illegible]
les Ouvrages de Hardy, on peut jug[illegible]
[illegible] pas trop bien. Ses Pieces n'ont
[illegible] insupportable simplicité
[illegible] qui avoient été faites avan[illegible]
[illegible] pas pour cela plus d'art. I[illegible]
[illegible] parce que les sujets en f[illegible]
[illegible] mais ordinairement le P[illegible]
n'y met pas plus du sien. »

« Les [illegible] commençoient à pas[illegible]
[illegible] plusieurs Tragédies de Hardy
[illegible] Celles qui en ont ne les
[illegible] placés à la fin des actes
[illegible] et désignent souvent [illegible]
[illegible] de la Piece. »

[illegible] jugement de Fo[illegible]
[illegible] pensent qu[illegible]
[illegible] singulier o[illegible]
[illegible] observent sur [illegible]
[illegible]

que « la gloire qu'il pouvoit légitimement s'attribuer, tant par ses talens que par les services qu'il a rendus au Théatre, ne l'a pas aveuglé au point de s'imaginer que ses Pieces n'eussent pas des défauts essentiels. Ses Préfaces font foi du contraire. Il est vrai que, partie par usage, partie par des raisons particulieres, renfermé seulement dans des regles aisées, il n'a pas envisagé ces défauts du même œil qu'on peut les apercevoir de nos jours; mais, cependant, à travers son amour-propre, on voit qu'il tâche, autant qu'il lui est possible, à les excuser et à les rejetter sur sa malheureuse situation, qui, si l'on a égard à la quantité et au peu de tems qu'il y employoit, ne devoit pas certainement lui permettre de relire une seule fois ses Ouvrages, auxquels son génie et ses talens étoient infiniment supérieurs.»

On ne sait pas, au juste, combien Hardy a composé de Pieces. Scudéry, ainsi que nous venons de le voir, lui en donne huit cents; mais comme Scudéry étoit accoutumé à exagérer en tout, on peut rabattre un peu de ce nombre. Cependant, Hardy, lui-même, dans ses Préfaces, parle de *six cents*, et *plus*. Fontenelle, qui ne

n'y a que les idées du culte payen qui soient galantes. Le vrai est trop sérieux. On peut appeler sa maîtresse *ma Déesse*, parce qu'il n'y a point de Déesses, et on ne peut l'appeler *ma Sainte*, parce qu'il y a des Saintes. »

« Les bienséances étant ainsi méprisées dans les Ouvrages de Hardy, on peut juger que le reste ne va pas trop bien. Ses Pieces ne sont pas de cette ennuyeuse et insupportable simplicité de la plupart de celles qui avoient été faites avant lui ; mais elles n'en ont pas pour cela plus d'art. Il y a plus de mouvement parce que les sujets en fournissent davantage ; mais ordinairement le Poëte n'y met pas plus du sien. »

« Les chœurs commençoient à passer de mode. Il y a plusieurs Tragédies de Hardy qui n'en ont point. Celles qui en ont ne les ont pas réguliérement placés à la fin des actes. Ils entrent où ils peuvent, et deviennent souvent des personnages de la Piece. »

Malgré la sévérité de ce jugement de Fontenelle sur Hardy, les freres Parfaict pensent que le Théatre François doit avoir une singuliere obligation à cet Auteur ; mais ils observent fort bien

que « la gloire qu'il pouvoit légitimement s'attribuer, tant par ses talens que par les services qu'il a rendus au Théatre, ne l'a pas aveuglé au point de s'imaginer que ses Pieces n'eussent pas des défauts essentiels. Ses Préfaces font foi du contraire. Il est vrai que, partie par usage, partie par des raisons particulieres, renfermé seulement dans des regles aisées, il n'a pas envisagé ces défauts du même œil qu'on peut les appercevoir de nos jours ; mais, cependant, à travers son amour-propre, on voit qu'il tâche, autant qu'il lui est possible, à les excuser et à les rejetter sur sa malheureuse situation, qui, si l'on a égard à la quantité et au peu de tems qu'il y employoit, ne devoit pas certainement lui permettre de relire une seule fois ses Ouvrages, auxquels son génie et ses talens étoient infiniment supérieurs. »

On ne sait pas, au juste, combien Hardy a composé de Pieces. Scudéry, ainsi que nous venons de le voir, lui en donne huit cents ; mais comme Scudéry étoit accoutumé à exagérer en tout, on peut rabattre un peu de ce nombre Cependant, Hardy, lui-même, dans ses Préfaces, parle de *six cents, et plus.* Fontenelle, qui ne

lui en accorde pas davantage, observe plaisamment que ce nombre est peu de chose, et que « les Espagnols le terrasseroient par les deux mille de Lopez de Véga, » contemporain de Hardy.

De ce nombre effrayant de Pieces de Hardy, il n'en a été imprimé que quarante et une seulement, et c'est tout ce qui a pu en parvenir jusqu'à nous. Toutes celles qui sont restées manuscrites ont été perdues; au moins, aucun des Historiens du Théatre ne nous apprend-il qu'il s'en soit conservé quelqu'une.

Voici les titres des quarante et une que l'impression a sauvées, non pas de l'oubli, mais, au moins, de la destruction totale. *Les chastes et loyales amours de Théagène et Cariclée*, *Didon se sacrifiant*, *Scédase*, ou *L'Hospitalité violée*, *Panthée*, *Méléagre*, *Procris*, ou *La Jalousie infortunée*, *Alceste*, ou *La Fidélité*, *Ariane ravie*, *Alphée*, ou *La Justice d'Amour*, *La Mort d'Achille*, *Coriolan*, *Cornélie*, *Arsacôme*, ou *L'Amitié des Scythes*, *Mariamne*, *Alcée*, ou *L'Infidélité*, *Le Ravissement de Proserpine par Pluton*, *La Force du Sang*, *La Gigantomachie*, ou *Le Combat des Dieux avec les Géans*, *Félismène*,

Dorise, *Corine*, ou *Le Silence*, *Timoclée*, ou *La juste vengeance*, *Elmire*, ou *L'heureuse Bigamie*, *La belle Egyptienne*, *Lucrèce*, ou *L'Adultere puni*, *Alméon*, *L'Amour victorieux*, ou *vengé*, *La Mort de Daire*, *La Mort d'Alexandre*, *Aristoclée*, ou *Le Mariage infortuné*, *Frédegonde*, ou *Le chaste amour*, *Gésippe*, ou *Les deux amis*, *Phraarte*, ou *Le Triomphe des vrais Amans*, et *Le Triomphe d'Amour*.

Les chastes et loyales amours de Théagène et Cariclée, *réduites du grec de l'Histoire d'Héliodore*, *en huit Poëmes Dramatiques*, *ou de Théatre consécutifs*, sont une Tragi-Comédie, divisée en huit journées, de chacune cinq actes, en vers, et qui fut représentée, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1601, et imprimée, à Paris, en 1623, chez Jacques Quesnel, *in-8°.*, avec une Epître dédicatoire, en prose, adressée à M. Payen des Landes, Conseiller au Parlement. En 1628, le même Libraire en donna une seconde édition revue et corrigée d'après le manuscrit, avec un Avis au Lecteur, et plusieurs Pieces de vers, tant en grec qu'en latin et en françois, à

la louange de Hardy, et qui lui avoient été adressées par divers Auteurs du tems.

Pour faire connoître le sujet et la marche de cet Ouvrage, nous allons rapporter les sommaires que Hardy a mis au devant de chacune des journées par lesquelles il l'a divisé. Voici celui de la premiere.

« Théagène et Cariclée, (personnages de l'invention d'Héliodore, l'un appelé de la Thessalie au Temple de Delphes, l'autre crue fille du grand Prêtre de ce Temple) choisis, selon la coutume, célebrent le sacrifice annuel qui se faisoit à Delphes, en l'honneur d'Apollon, où devenus réciproquement amoureux l'un de l'autre, Cariclée du Temple se retire malade au logis de Caricle, son pere putatif, ainsi que Théagène, à qui ce mal contagieux cause les mêmes accidens. Calasire, vieil Mage Egyptien, qui s'étoit volontairement bani de son pays, pour les occasions que l'Histoire fera remarquer en leur tems, reçoit, en songe, un exprès commandement de la Déesse Isis, afin de prendre ces deux amans en sa protection, et se faire leur conducteur

conducteur jusques au lieu incertain où leurs destinées accomplies se termineroient en heureux mariage ; ce qui s'exécute, Théagène enlevant, par l'entremise du sage vieillard, sa belle maîtresse consentante, du logis paternel. Calasire s'embarque avec eux, dans le vaisseau d'un marchand Phœnicien, que l'orage jette dans une isle déserte, où certains Corsaires avoient leur retraite. Ils se réfugient dans la cabane d'un pauvre pescheur qui leur donne advis que Trachin, chef de ces Pirates, devoit ravir Cariclée. Le marchand Phœnicien, amoureux aussi de Cariclée, est gaigné par Calasire, qui la lui promet à femme, à condition qu'il persuaderoit au Pilote de se remettre en mer, nonobstant la tempeste, pour éviter la force du Pirate ; ce qu'obtenu ils font voile, et, à cause du mauvais tems, sont, en peu d'heures, ratains par le Corsaire averty de leur fuite, qui résout d'épouser le lendemain Cariclée, veuille ou non. La prévoyance de Calasire enflâme une jalousie à Pélore, Lieutenant du Corsaire, passionné de l'amour de Cariclée, et fait que les Pirates partialisez s'entrecoupent la gorge au festin nup-

tial, pour son sujet, Pélore tué le dernier, par la valeur de Théagène, qui demeure au combat, où finit cette premiere traite de l'Histoire. »

Les personnages de cette premiere journée sont Théagène, Cariclée, Caricle, Calasire, un Page de Théagène, Sosie, Domestique de Caricle, Tyrrhène, Pècheur, un Marchand Tyrien, Trachin, Pirate, Pélore, Lieutenant de Trachin, Troupe de Thessaliens, Chœur de Citoyens, Troupe de Corsaires.

Théagène ouvre la Piece par un long monologue, qui commence ainsi :

Domteur des plus grands Dieux, fils aîné de nature,
Comment pénetre, Amour, ta subtile pointure,
Tout d'un coup, en nos cœurs ? comment, hélas ! comment
De libre m'as-tu fait esclave en un moment ?
Quel charme compagnon de ta fleche élancée
Altere si soudain les mœurs et la pensée ?
Je ne suis plus en moy, je ne suis plus à moy,
Comblé de désespoir, de fureur et d'émoy,
Solitaire, pensif, tout me nuit, tout me fâche,
Et ma fiere douleur s'augmente, sans relâche.
Certes, jamais amant n'en eut plus de sujet !
Pour m'éprendre, étranger de ce divin objet,
Aimer une beauté qu'onques je n'avois vue,

Ma raison sur le champ de raison dépourvue,
Immobile, ravy de merveille et d'ardeur
Aussi-tôt que ses yeux m'ont couvert de splendeur,
Entré dedans le Temple, afin que je parfisse
Pour nos Thessaliens l'ordonné sacrifice,
Que leurs vœux apportez, ô puissant Delphien!
Ta Déité reçut son hommage ancien.
De vestement semblable à ta sœur chasseresse,
Mille petits amours voletans sur sa tresse,
Sur sa tresse épanchée autour d'un cou négeux,
Qui le clair de son teint rendoit plus ombrageux,
Comme quand une nue entoure, demy-brune,
Par une calme nuit, la face de la lune.
De son sein pommelé deux tertres relevez
Me découvroient à l'œil leurs boutons captivez,
Non beaucoup différens d'un blanc marbre de pare,
Dessoubs la peau duquel mainte véne s'égare;
Hormis qu'à petits flots quelquefois ébranlez,
Ils sembloient menacer mes yeux ensorcelez.
Sur le flanc luy pendoit une trousse argentée;
Et j'ay la flamme sainte en sa dextre empruntée,
Le bûcher alumant, de victimes chargé,
Comme par le devoir il m'étoit enchargé.
Estrange effet d'amour! plus je me rememore
Et plus je me voudroy rememorer encore
Ce fatal accident, cet amoureux destin!
Mon cœur se sent heureux de luy estre en butin.
L'honneur le veut ainsi. La gloire est bien plus grande
Qnand un brave vaincœur asservis nous commande,

Quand nous allons courir la fortune de Mars,
Sous un chef belliqueux, redoutable aux hazards... &c.

Théagène imagine d'abord d'aller consulter le Mage Calasire, par l'art duquel il espere apprendre le succès que doit avoir son amour. Calasire est instruit par Caricle que sa fille est dans un état tout semblable; et elle vient elle-même le déclarer aussi dans un monologue, qui termine le premier acte de la premiere journée.

Aveugles, qui cherchez la source de mes pénes,
Qui ne sentez un souffre alumé dans mes vénes
Et ne discernez point les blessures d'amour,
Las! il faut bien qu'un roc vous ait produits au jour!
Il faut bien que jamais l'enfant de Cythérée
N'ait entamé vos cœurs de sa fléche acérée,
Que vous n'ayez point veu luire ce beau soleil,
Ce vaincœur de mon ame, en grace non pareil,
Qui charme de sa vue, enchaîne nos courages,
Leur suscitant soudain mille amoureux orages.
Ha! quelle majesté, quel agréable port!
Du Ciel, certes, du Ciel son origine sort.
Les homes plus parfaits ont toujours quelque marque,
De leur infirmité redevable à la parque;
Et au contraire en luy une Divinité
Chaque perfection montre à l'infinité.
Las! il est trop parfait, et moy trop indiscrette;

Moy trop tôt pour l'aismer à moy-même soustraite...
Moy, qui ne reputoy qu'une enfantine peur,
Un tourment volontaire, une ombre, une vapeur
Ce qu'on me racontoit, amour, de ta puissance,
Et comment Jupiter te prête obéissance !....
Adieu, chaste Diane, adieu. Mes vœux rompus
Ne sont plus d'un espoir de louange repus.
Je renonce à tes loix puisqu'à ta propre face
Tu souffres qu'un plus fort son esclave me face,
Puisque tu as permis, en ton Temple sacré,
Qu'au port de mes desirs un autre s'est ancré....
Hélas ! que dy-je ? où suis-je ? où m'emporte, incensée !
L'horrible tourbillon de ma vague pensée ?
Où flotent mes esprits dépourvus de raison ?
Raison qui me restoit pour seul contrepoison
Doit aux premiers assauts d'une flâme brutale
Céder si lâchement la honte virginale.
A toute extrémité, un généreux trépas,
Celuy de mon honeur ne consentira pas,
Hormis en qualité d'épouse légitime.
Fût-il encore plus parfait et magnanime,
Je ne luy permettray, ni à home vivant,
La plus simple faveur ma honte poursuivant.

Au second acte, Calasire, à qui les Dieux ont ordonné, en songe, de protéger dans leurs amours Cariclée et Théagène, apprend à celui-ci qu'il est aimé, et lui dit d'enlever sa maîtresse et de s'embarquer avec elle. Il révele en-

suite à Cariclée qu'elle n'est point fille de Caricle, mais du Roi d'Ethiopie, dont l'épouse, de couleur noire comme lui, en mettant au monde cette fille de couleur blanche, a craint d'être accusée d'adultere, et l'a fait exposer, pour la soustraire aux regards du Roi. Calasire ajoute que la vertu de la Reine d'Ethiopie étant bien reconnue, elle l'a chargé de chercher cette fille et de la lui ramener. Il propose donc à Cariclée de la conduire avec Théagène, qu'il lui annonce devoir être son époux, en dépit de Caricle, qui la destine à son neveu, Alcamène. Elle se détermine volontiers au départ; et Calasire va demander à Caricle les bijoux dont Alcamène est censé faire présent à Cariclée, comme à sa future, et sous le prétexte de les lui faire accepter; mais dans le dessein seulement de les faire servir aux frais du voyage.

Au troisieme acte, qui se passe pendant la nuit, Calasire s'arrange avec le Marchand Phénicien, sur le vaisseau duquel les deux amans et lui doivent s'embarquer. Théagène, aidé des Thessaliens attachés à lui, enleve Cariclée, qui s'est tenu prête, selon l'avis de Calasire, et mal-

gré les cris du valet Sosie. Caricle, quoique tourmenté de fâcheux pressentimens, s'étoit endormi, et est réveillé par les cris de Sosie. Ils rassemblent une troupe de Citoyens pour courir après le ravisseur; mais Calasire, qui les rencontre, leur donne de faux avis, et, tandis qu'ils déliberent, il s'embarque avec les amans.

Calasire ouvre le quatrieme acte par le récit d'une tempête, qui a jetté le vaisseau sur les bords d'une isle, auprès de laquelle le Pirate Trachin l'a attaqué. Trachin et le Marchand Phénicien, chacun de son côté, veut ravir Cariclée à Théagène. Le Pêcheur Tyrrhène, chez qui les amans et Calasire sont logés dans l'isle, avertit ce dernier des dangers où est Cariclée; et, pour la soustraire aux recherches de Trachin, qu'il croit le plus redoutable des deux poursuivans, Calasire, qui se fait passer pour le pere de Théagène et de Cariclée, feint de consentir à la faire épouser au Marchand, à condition qu'il bravera la tempête, qui dure encore, et qu'ils partiront sur le champ. Ils se rembarquent; mais sont bientôt poursuivis par Trachin, qui ramene leur bâtiment vers l'isle, et les force à remettre

pied à terre. Calasire lui demande qu'il leur laisse, au moins, la vie. Il y consent, et il dit à Cariclée :

. . . .

Belle, de ton captif tu demeures captifve....
(Lui montrant Calasire et Théagène.)
Ta beauté de leur vie a payé la rançon.
Pourquoi pâlit ton teint, triste de la façon ?
Tout le bon traitement qu'il me sera possible,
Tu le dois espérer. Aux alarmes terrible,
Je suis la douceur même envers ton sexe aymé :
Un tigre ou un dragon ne m'ont point animé.
Cette guerre pour toy, non contre toy, mignone,
La gloire du vainqueur te consacre et te done.
Tu m'en jettas l'amorce alors que je te vy,
Voguant près d'Yacinthe immobile et ravy.
Déesse ! du depuis si tu savois les peines
Que t'obtenant j'estime heureusement humaines,
Le cœur te seigneroit d'une juste pitié !
Ne dédaigne donc point ma constante amitié !

CARICLÉE, *feignant de céder au vainqueur.*
Je rend graces au Ciel qui m'a fait débonaire
Rencontrer un amant au lieu d'un adversaire.
Mais pour bien m'asseurer de vos travaux passez,
(Se jettant à ses pieds.)
Ores par ces genoux que je tiens embrassez,
Par ces larmes (recours d'une ame misérable)
Soyez, au nom des Dieux, à ma voix exorable....

(*Montrant Calasire et Théagène.*)
Que mon pere chenu et mon propre germain
N'ayent pas moins que moy le traitement humain !
Eux pour m'accompagner humble je vous demande...
Las ! que différez-vous ? est-ce chose si grande ?

TRACHIN, *la relevant.*
La douceur de ta voix me charmoit ententif....
Leve-toy, mon soulas ; chasse ce ton craintif.
Je veux ce qu'il te plaist. Ton frere est en un âge
Qui se peut appliquer des mieux à nostre usage.
Le vieillard, sans mentir, un inutile faix
Nous charge ; mais pour toy, d'un bon cœur, je le fais.
Rentrons dans le vaisseau, et que chacun habile
Prête son industrie à regagner nostre isle.

Il les fait passer tous sur son bord, et met à la voile ; ce qui termine le quatrieme acte de cette journée.

Arrivés dans l'isle où Trachin fait sa résidence, Calasire ouvre le cinquieme acte par des plaintes sur le mépris qu'a montré de lui le Pirate ; et, autant par dépit que dans le dessein de reculer le malheur de Cariclée, qui se va voir forcée à se donner à un autre que Théagène, il imagine de persuader au Lieutenant Pélore qu'elle le préfere à Trachin, afin d'exciter un combat entre ces

deux derniers, et d'être délivré de l'un par l'autre, et, peut-être, de tous les deux. Trachin a rassemblé tous les Pirates de l'isle pour célébrer son mariage avec Cariclée; mais Pélore vient la lui disputer. Il fonde son droit sur ce que c'est lui qui a le premier attaqué le bâtiment qui la portoit, et il prétend l'obtenir pour sa part du butin. Les Pirates se divisent. Les uns se rangent du côté de Trachin, les autres du côté de Pélore. Le combat s'engage. Calasire s'éloigne. Cariclée et Théagène s'arment, et tous les Pirates sont tués; mais Théagène est blessé, en se battant contre Pélore, resté seul des deux partis, et qui succombe enfin sous ses coups. Théagène s'évanouit de fatigue et de douleur de ses blessures, et Cariclée l'entraîne hors du champ de bataille; ce qui finit le cinquieme et dernier acte de cette premiere journée.

Voici le sommaire du sujet de la deuxieme.

« Une seconde Troupe de Pirate, venue pour butiner, découvre, sur le rivage, Théagène couvert de plaies et demi-mort, entre les bras de sa maîtresse. Ces barbares les prennent d'abord pour quelques Déïtéz, et la vérité reconnue, ils

passent outre au reste du butin, où rencontrez par Thyamis (autre chef de Corsaires) ils sont mis en fuite. Après la victoire, Thyamis, à la premiere vue, devient prisonnier de la beauté de sa belle captifve Cariclée, s'informe de son aventure, laquelle sçeue, et l'impétrant des siens pour sa part du butin, il proteste la vouloir épouser. Cariclée luy promet feintement que cela sera, lorsque déposée de sa sacrificature au premier Temple, telle alliance n'aura plus d'obstacle. Thyamis accepte l'excuse, et commet à la garde de Gnémon, sien domestique, Cariclée et Théagène, qu'elle avoue pour frere. Théagène conçoit un désespoir de jalousie, sur la promesse faite au Corsaire par sa Cariclée, qui se justifiant là-dessus, le console et luy fait approuver un si gentil stratagême amoureux. Gnémon, pendant la nuit, raconte à ces deux prisonniers l'histoire de sa fortune, leur donne bonne espérance pour le regard de Thyamis, et promet à Théagène guérison de ses blessures, par l'application d'un simple qu'il va chercher. Cependant les Pirates n'agueres vaincus, reprennent courage, et, avec suffisant renfort, viennent pour charger Thyamis

et sa troupe. Gnémon les découvre, et en avertit son maître, que le désespoir de ses affaires et l'appréhension jalouse qu'un autre ne vienne à cueillir la fleur virginale de Cariclée, le font résoudre à la tuer. Il s'achemine, à cet effet, en la caverne où elle étoit gardée ; mais au lieu de Cariclée, déçeu, tant par quelque ressemblance que par l'obscurité des lieux, il tue Tisbé, que son Escuyer Thermutis y venoit d'enfermer. De-là, retournant au combat, trouve les siens en déroute, et est pris prisonnier des ennemis, qui l'épargnent à cause de la récompense promise par son frere, à qui le luy pourroit amener vif; ce qui forme nostre second sujet. »

Les personnages de cette seconde journée sont Théagène, Cariclée, une nouvelle Troupe de Pirates, une Troupe de Pastres, Thyamis, leur chef, Gnémon, son domestique, Thermutis, Ecuyer de Thyamis, Tisbé, maîtresse de Thermutis, et un Messager.

Le premier acte est ouvert par les Pirates, dont le premier dit aux autres :

Le fils d'Hipérion tire sa teste blonde
Du moite sein des eaux pour éclairer le monde:

Il est jour, compagnons. Déja hors de son creux
S'élance pour guéter l'animal généreux;
Et nous tous, agravez de somme et de paresse,
Perdons l'occasion que l'heure nous adresse!
Et nous à ce matin, du bonheur invitez,
N'allons point découvrir ces rivages hantez,
N'allons point rechercher l'ordinaire curée,
Comme si nous avions une vie assurée;
Comme si ce dragon d'horrible pauvreté
N'estoit, plus que jamais, à nous nuire apprêté,
Ne venoit engloutir nostre troupe à toute heure.
Suive ailleurs qui voudra la fortune meilleure,
Il me plaist de mourir en ce libre métier,
Et quiconque hardy veut suivre mon sentier,
Le déclare tout haut, de ce pas m'accompaigne,
Pour ne prétendre après ce qu'ores il dédaigne,
Pour cuider du butin tirer aucune part,
Que voudroit m'envoyer un généreux hazard.
L'un de nous paravant y laisseroit la vie.
Qu'est-ce qu'on tarde plus à dire son envie?

SECOND PIRATE.

Tu reprends à bon droit notre stupidité,
Et ne saurois parler avec plus d'équité.
Qui ne laboure point injustement moissonne;
C'est une antique loy que la nature ordonne.
Or, sans perdre en discours davantage de temps,
Allons tous d'un accord la côte furetans.
Trace-nous le chemin, comme à l'accoutumée,
Assuré du secours de toute nostre armée;

Assuré de nous voir un à un détrancher
Plutost (s'il est besoin) que surprise lâcher.

Ces Pirates se dispersent sur le rivage et trouvent les corps morts de ceux de la Troupe de Trachin , les débris des préparatifs de ses noces ; et, apercevant Théagène avec Cariclée, qu'ils prennent d'abord pour une Déesse, ils se cachent, afin d'apprendre par les discours de ces deux personnages quels ils sont véritablement. Théagène, revenu de son évanouissement, se retrouve dans les bras de Cariclée, qu'il croyoit morte. Elle panse ses blessures, et lui promet de ne lui pas survivre, s'il en meurt. Mais les Pastres surviennent, fondent sur les Pirates et les mettent tous en fuite. Thyamis offre ses secours à Théagène et à Cariclée, qui se font passer pour frere et sœur l'un de l'autre, et il les confie, pendant la nuit, à la garde de Gnémon ; ce qui termine le premier acte de cette seconde journée.

Le second acte se passe d'abord en doléances des deux amans, qui empêchent Gnémon de dormir. Il essaye à les consoler en leur racontant ses propres malheurs. Ce Gnémon est le fils de l'Athénien Aristippe, et sa belle-mere, Démé-

nete, ressentit pour lui le même amour dont brûla Phèdre pour Hippolyte. N'ayant point répondu à sa passion incestueuse, il en a été accusé comme Hippolyte le fut; et, sur la plainte de Déménete et de sa confidente Tisbé, Gnémon a été exilé, par le Sénat, après avoir reçu de son pere les plus cruels traitemens. Cependant, Tisbé ayant ensuite déclaré la vérité à Aristippe, et lui ayant fait connoître la conduite criminelle de Déménete, celle-ci, pour se soustraire à la juste punition que son epoux sollicitoit du Sénat contre elle, s'est donné la mort, en se précipitant dans un fossé. Gnémon a été instruit de ces dernieres circonstances par un de ses amis, qu'un vaisseau a conduit, depuis peu, dans cette isle, et qui lui a appris qu'Aristippe va le chercher jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvé. Gnémon suspend là son récit, qui intéresse vivement Théagène et Cariclée. Il leur promet de leur faire connoître, dans la suite, comment il est arrivé dans cette isle; et le second acte de cette seconde journée finit ainsi.

Thyamis ouvre le troisieme acte par le récit d'un songe qu'il a fait, dans lequel la Déesse

Isis lui est apparue, et lui a dit que Cariclée seroit à lui, sans lui appartenir, et qu'il la tueroit sans la tuer. Il explique cette ambiguité par l'ordre d'épouser sa captive pour la posséder ; et assemblant ses Pastres, il s'assure de leur consentement à ce qu'il s'approprie cette part du butin fait sur les Pirates. Les Pastres vont chercher, auprès de Gnémon, Théagène et Cariclée, et Thyamis dit à celle-ci :

Merveille de nature, ornement des beautez
Pour qui la cruauté n'a point de cruauté,
Digne de commander dedans le trône assise
De celuy qui les Dieux et les hommes maîtrise,
Je ne t'ay fait venir qu'en ferme intention
De me soumettre espoux à ton élection ;
De mon lit conjugal te recevoir compaigne,
Moy, que le Prestre saint de Memphis ne dédaigne
Reconnoître pour frere, aux armes non pareil.
L'arrêt, au demeurant, du céleste conseil
Qu'Isis m'a prononcé, durant la nuit obscure,
Nous en joint, par exprès, l'alliance future.
Ne le consens-tu pas ; et de mieux m'informer
De vostre estre, comment vous jette icy la mer ?...

Cariclée répond à Thyamis qu'elle est Prêtresse de Diane, que Théagène est son frere et

Prêtre d'Apollon; qu'ils alloient à Délos offrir un sacrifice en l'honneur des couches de Latône, lorsqu'ils furent pris par des Corsaires et conduits dans l'isle où ils sont; mais qu'elle ne peut songer à l'hymen qu'il lui propose qu'après avoir été déposée de la Prêtrise dans le Temple de Memphis. Thyamis ne consent qu'avec peine à ce retard, qui est approuvé des Pastres; et il remet Théagène et Cariclée à la garde de Gnémon, qui promet de guérir les blessures de Théagène pour hâter son départ avec Cariclée. Mais les Pirates, chassés par la troupe de Thyamis, reviennent, et se mettent en embuscade pour se venger et s'emparer du butin qui leur est échappé; ce qui termine le troisieme acte.

Au quatrieme, de cette seconde journée, Théagène, trompé par la feinte promesse que Cariclée a faite à Thyamis, s'en désole, et la lui reproche ainsi d'abord, dans un monologue:

Ingrate Cariclée! ingrate! déloyale!
Fais-tu si peu d'état de la foy nuptiale?
Pour changer de fortune as-tu changé d'amour?...
Et tu sçais que pour toy je respire le jour!
Et tu sçais que je t'ay fidelle tant aymée,

Ma promesse si bien de mon sang confirmée
Que loin de ton pays, réduite à mon pouvoir,
Encor ta chasteté je te permets avoir.
Pour elle combattant jusqu'au soupir extrême,
Tu sçais qu'un autre époux ne peut t'aymer de même.
Perfide ! néantmoins, après quelque propos,
Dont la premiere feinte appuyoit mon repos,
Oui, j'approuvai très-bien que ce nom de germaine
Abusât un rival, nous retirant de peine ;
Mais, un terme expiré, sa demande accorder !
L'accepter pour époux, cruelle ! et me frauder !
Ne crois-tu point de Dieux ? n'en as-tu point de crainte,
Ta parole vers moy si méchamment enfreinte,
Sans raison, sans justice et sans autre couleur
Que tu ne veux partir au sort de mon malheur,
Sans autre occasion que d'une ame légere,
Ne cherchant que ton ayse et fuyant ma misere ?
Hélas ! mauvaise ! hélas ! une vraye amitié
S'affermit au malheur et en croist de moitié ;
Et comme le ciment avecque l'eau s'alie,
Un flot d'adversitez plus étroite la lie.
C'est-là qu'elle paroist en sa perfection :
L'épreuve de l'amour n'est que l'affliction.
Or, ne l'épargne point ; fay ta gloire du change,
Et d'avancer ma mort dans une terre étrange.
Bourelle ! malgré toy mon trépas innocent
D'un merveilleux confort l'alégeance ressent,
Pour ne t'avoir frayé ce sentier d'inconstance,
Et pour prévoir un jour ta vaine repentance !...

Ha ! pauvre Théagène ! ha ! qu'un gauche destin
Aveuglé t'exposa son amoureux butin !
Qu'abusé tu pensois sa céleste figure
Du sexe démentir l'ordinaire nature,
Muable, sans arrest, aux fraudes endurcy !...
Ce pensement me tue, ô Dieux !... Mais la voicy.

Cariclée paroît; et l'entendant se plaindre, elle croit que ce sont les douleurs que lui causent ses blessures qui excitent ses cris; mais apprenant que c'est la jalousie, elle le désabuse, et se félicite, cependant, de l'avoir vu tourmenté d'un soupçon qui lui prouve son amour, et elle l'embrasse pour l'en récompenser. Mais Gnémon vient en hâte panser les blessures de Théagène, et le préparer à se rendre, avec Cariclée, auprès de Thyamis, sans leur rien apprendre davantage. Il voit ensuite Thyamis, et le prévient de l'arrivée des Pirates, qu'il a aperçus, en cherchant des simples pour les plaies de Théagène. Thyamis se dispose au combat, et fait ordonner à Thermutis de lui amener des taureaux pour les offrir en sacrifice aux Dieux, afin de se les rendre favorables et d'en obtenir la victoire. Gnémon enferme Théagène dans la tente de Thyamis, et

Cariclée au fond d'une grotte. Ils doivent y rester pendant le combat ; mais c'est avec beaucoup de peine qu'ils voient qu'on les sépare, et ils se donnent plusieurs baisers avant de se quitter. Gnémon va rejoindre Thyamis. Thermutis cache sa maîtresse Tisbé à l'entrée de la grotte, pendant qu'il va conduire les victimes au sacrifice, et pendant que le combat doit durer ; mais les remords que cause à Tisbé sa complicité dans le crime de l'incestueuse belle-mere de Gnémon, lui font pressentir quelque malheur qui doit la punir de ce crime et lui ravir le jour. Thyamis rassemble ses Pastres pour assister au sacrifice ; ce qui termine le quatrieme acte de la seconde journée.

Un monologue de Tisbé ouvre le cinquieme acte. Elle raconte qu'après l'exil de Gnémon et la mort de Déménete, elle a couru de contrée en contrée pour découvrir Gnémon et le rendre à son pere ; qu'elle a été prise par un Pirate de la troupe de Thyamis, et amenée en cette isle, où Thermutis est devenu amoureux d'elle et l'a obtenue. Mais le combat engagé entre les deux troupes de Corsaires la force à se cacher dans la

grotte. La Troupe de Thyamis est battue, et pour soustraire Cariclée à la fureur brutale des vainqueurs, Thyamis n'imagine pas de plus sûr moyen que de la tuer dans la grotte. Il s'y introduit à ce dessein, et frappant d'un poignard la premiere personne qu'il rencontre, c'est Tisbé qu'il fait tomber sous ses coups, au lieu de Cariclée. Il laisse son poignard auprès d'elle, et va ensuite se rejetter dans la mêlée des combattans. Sa troupe est vaincue, et lui fait prisonnier; ce qui termine le cinquieme et dernier acte de la seconde journée.

Voici le sommaire du sujet de la troisieme.

« La troupe de Thyamis défaite, luy prisonnier et l'isle qui leur servoit de retraite mise en cendres, Théagène désespéré pour la perte imaginée de sa chere maîtresse, est conduit par Gnémon à la caverne, où Thyamis l'avoit fait cacher, avec ses trésors. Gnémon trouve Tisbé égorgée à la gueule d'icelle, et méconnue d'abord à cause de l'obscurité, se pâme sur le corps, croyant que ce fût celuy de Cariclée. Théagène le seconde; et, en résolution de suivre sa moitié, la voix entendue de Cariclée l'empesche de

se tuer. Thermutis, Ecuyer de Thyamis, et qui ayant ravi Tisbé entre les mains de Nausicle, habitant du bourg de Chemmis, la dona come en dépost à la même caverne, pendant la fureur du combat, retourne en intention de la retrouver vive; ce qu'avenu, contre son espoir, et la voyant égorgée, il s'imagine et conçoit une certaine créance que Théagène et Gnémon en sont les meurtriers, résout de se venger, à tel prix que ce soit. Cependant Théagène et Cariclée, sur l'avis de Gnémon, s'acheminent premiers ensemble à Chemmis, où est leur rendez-vous. Thermutis et luy vont cependant pour apprendre des nouvelles de Thyamis, leur Capitaine. Gnémon, qui, sur l'apparence, se défie de la mauvaise volonté du barbare, épiant tous moyens de le perdre, se dérobe finalement de luy, sous feinte de maladie. Nausicle, auquel on avoit ravi Tisbé, mesne Mitrane, l'un des Capitaines d'Orondate, à sa recousse, Ils font rencontre par le chemin de Théagène et de Cariclée. Nausicle, pour garantir Cariclée de la violence des soldats, l'avoue pour Tisbé, qu'il avoit n'agueres perdue. Elle se doute de la feinte et conforme sa réponce aux pa-

roles du vieillard. Mitrane, contraint d'en demeurer-là, réserve Théagène pour en faire un présent au Satrape Orondate, et le sépare de son ame à cette intention. Or, Théagène et Cariclée s'étoient, au préalable doné certains signes et chifres de reconoissance, au cas que telle disgrace avînt. Sur ces entrefaites, le bonhomme Calasire, en queste de ses enfans, trouve, de fortune, Gnémon par le chemin, en fait sa compagnie et le mesne loger chez Nausicle, au bourg de Chemmis. Eux prests de se mettre à table, Calasire (selon la mode ancienne) fait l'efusion du premier vin aux Dieux, et en l'honeur de Théagène et Cariclée, ce qui occasionne Gnémon de luy en doner certaines nouvelles. Prest de se coucher, Nausicle, leur hoste, arrive, criant, dès la porte, qu'il avoit recouvré une Tisbé plus belle que la sienne; ce qui alarme Gnémon, se persuadant cette mortelle ennemie ressuscitée à son malheur. Calasire et luy, qui le desiroient fort, ne la peuvent voir jusques au lendemain, d'autant que la vierge éplorée et honteuse, avoit impétré de Nausicle un lieu séparé pour y sou-

pirer en liberté le désastre de ses amours en la perte du brave et loyal Théagène. »

Les personnages de cette troisieme journée sont Théagène, Cariclée, Gnémon, Nausicle, vieillard et habitant de Chemmis, Calasire, Thermutis, Mitrane, Capitaine d'Orondate, Nausiclée, fille de Nausicle, et une Troupe de soldats.

Théagène ouvre le premier acte de cette troisieme journée par un monologue, dans lequel il déplore la perte de Cariclée, qu'il croit morte, ou devenue captive des Pirates, vainqueurs de la Troupe de Thyamis ; et il veut se priver du jour, pour ne pas survivre à sa chere Cariclée, ou à son honneur qu'il croit devoir être en grand danger, si elle vit encore. Mais Gnémon vient l'empêcher de se tuer, en lui persuadant que Cariclée est en sûreté, et en lui apprenant le lieu où il l'a cachée, par l'ordre de Thyamis. Ils vont ensemble la chercher dans cette retraite ; et Calasire, qui reparoît, seul, plaint, dans un monologue, le sort malheureux des deux amans, et finit l'acte en allant au bourg de Chemmis, où il espere apprendre de leurs nouvelles.

Thermutis

Thermutis ouvre le second acte par un monologue, dans lequel il raconte les ravages que les Pirates ont faits dans l'isle, qu'ils ont pillée, et où ils ont ensuite mis le feu. Il plaint la défaite de Thyamis; mais sa passion pour Tisbé le distrait de tout autre souvenir, et il traverse, a la nage, un bras du Nil, pour aller la chercher dans la grotte où il l'a cachée. Gnémon et Théagène arrivent dans une barque près de la grotte pour y chercher aussi Cariclée; mais apercevant un corps mort, ils croient que c'est elle. Théagène se désole, et veut se tuer. Gnémon lui ôte son épée. Cependant, Théagène s'entend appeler du fond de la grotte, par Cariclée. Réuni à elle au moment où il croyoit en être séparé pour toujours, il l'accable de caresses. Gnémon reconnoît Tisbé dans la personne assassinée; et en lisant le nom de Thyamis gravé sur le poignard trouvé auprès de Tisbé, Gnémon ne peut douter que ce ne soit des mains de Thyamis qu'elle ait reçu la mort. Seulement le motif de cet assassinat reste inconnu. Une lettre tombée du sein de Tisbé confirme à Gnémon la punition de Déménete et les remords d'Aristippe. Mais Thermutis survenant, et

voyant Tisbé morte et entourée de Gnémon, de Théagène et de Cariclée, les prend pour ses meurtriers. Il se répand en reproches et en injures, contre eux, et en regrets sur la perte de sa maîtresse. Gnémon propose, en secret, à Théagène et à Cariclée de se rendre à Chemmis, où ils l'attendront, pour se soustraire à la fureur de Thermutis, tandis que lui va le conduire sur le champ de bataille pour y chercher, parmi les morts, Thyamis dont ils ignorent la captivité, et c'est ce qui termine le second acte de la troisieme journée.

Le troisieme acte est commencé par Thermutis et Gnémon, qui s'acheminent ensemble, sous le prétexte de chercher le corps de Thyamis parmi les morts; mais Gnémon n'a véritablement d'autre dessein que d'éloigner Thermutis de Théagène et de Cariclée, et d'aller les rejoindre ensuite à Chemmis. Thermutis médite un projet tout différent; c'est de précipiter Gnémon du haut d'une roche, pour le punir de la part qu'il l'accuse d'avoir eue au meurtre de Tisbé. Se défiant l'un de l'autre, ils s'observent mutuellement. Gnémon, feignant d'être incom-

modé, reste en arriere. Thermutis s'endort, en attendant, et Gnémon s'échappe. Théagène et Cariclée sont restés seuls ensemble. Théagène est fort tenté de profiter de la circonstance. Il en fait de vives propositions à Cariclée, qui s'y refuse constamment. De-là naît un grand débat entr'eux deux, et qui se termine ainsi.

THÉAGÈNE.

Si je suis importun tu n'es pas moins cruelle
De me nier le fruit d'une amour mutuelle,
D'entretenir ma faim, te plaire en mon tourment:
Et je ne veux de toy qu'un ouy seulement.
Que ce mot, ma Déesse, échappe à ton oracle!
Tu vois que nos plaisirs n'ont ici point d'obstacle,
Tu vois la solitude à nostre heur conspirer;
Tu me vois, au refus, sur le point d'expirer.
Dresse cet œil honteux et me regarde en face,
Me regarde en pitié et me signe ma grace.

CARICLÉE.

Je rougis de ta honte, et te deust contenter
L'épreuve de ma foy, sans plus outre attenter.
Quelle faveur veux-tu que l'espoir ne te done?
Mais quelle prétens-tu que l'honeur ne m'ordone?
Je mourray mille morts avant que consentir
A une volupté serve du repentir!

THÉAGÈNE.

Craindre le repentir! ha! pourquoy done, mauvaise!

M'élis-tu pour espoux ? que deviendra ma braise?
Qui la doit, qui la peut apaiser que ton sein ?
J'anticipe, sans plus, un licite larcin ;
La promesse en l'hymen principale nous lie:
Toute attente de plus aux amans est folie.

CARICLÉE.

Moy, tout attouchement j'estime criminel
Paravant que le jour soit venu solemnel.

THÉAGÈNE.

A ce compte tu es déja bien criminelle,
M'accordant le nectar de ta lévre jumelle ?

CARICLÉE.

Ta contrainte coupable et ta témérité
Ont la peine et le blâme ensemble mérité.

THÉAGÈNE.

Octroye, au même prix, ma derniere demande!

CARICLÉE.

Voilà que m'a valu l'indulgence trop grande
De t'avoir introduit à telle privauté,
Tournant en tyrannie une principauté !
D'humble, plein de respect, de modeste silence,
Tu es l'effronterie et la même insolence.
Gratuite, je t'ay le baiser accordé ;
Ores, insatiable, en plaisirs débordé,
Tu brigues, Ixion, une faveur suprême ;
Prends garde à ton devoir, et ne fay pas de même.

THÉAGÈNE.

Le devoir d'un mary ne consiste en froideur.
Je ne suis de ses droits que simple demandeur,

Je ne veux que jouir du commun privilége;
Non come le Thessale user de sacrilége.

C A R I C L É E.

Celui contre la loy une offence comet
Qui prend avant le temps ce qu'elle lui permet.

T H É A G È N E.

Selon les loys d'amour et celles d'hyménée,
Je n'ay que trop remis cette heureuse journée!

C A R I C L É E.

Ne te souvient-il plus du serment que tu fis,
Les Astres attestant, *Cythérée, son fils*,
Lucine et le pouvoir des Déitez nocieres,
De ne m'adresser onc ces honteuses prieres,
Ne prétendre de moy qu'en mon natal séjour
L'éfet encomencé d'un conjugal amour?
Ressouviens-toy du pact, et, toy-même, te domte;
Victoire dont on doit faire le plus de compte,
Victoire qui ne peut se goûter qu'à loisir,
Mais qui par le délay redouble son plaisir.

T H É A G È N E.

Qui pouroit du futur la conoissance ateindre
Ne pécheroit jamais, et n'auroit rien que craindre!
Ma belle, je te prie, eussay-je imaginé
Le destin si long-temps à nous nuire ostiné,
Mes feux impatiens jusques icy s'éprendre,
Mes travaux amoureux jusques ici s'étendre?
Juge qu'au demeurant seuls nous sommes restez
Pour adoucir le fiel de nos adversitez....
L'adoucir? hé! comment? par quelle autre maniere

Que tout ce vain respect et ce scrupule arriere;
Passez au dernier point du vray contentement,
Sans lequel on n'ayma jamais parfaitement,
Sans lequel périroit la nature déserte?
Las! de nos jours perdus récompensons la perte:
Souffre-toi sur l'émail des fleurettes coucher;
Souffre-moy de ton sein les reliques toucher.
En ton sein je comprends une plaine franchise...
Ah! cruelle! ton œil de colere s'atise,
Prest de me desserrer un foudre de rigueur!...
Bourelle! meurtry-moy, ou finy ma langueur!

CARICLÈE.

O cent fois déloyal! à cette heure, à cette heure,
L'épreuve, à mes dépens de ta feinte m'asseure!
D'un mariage saint masquant sa trahison,
Tu atendois le lieu comode et la saison
Pour me violenter, pour me ravir de force,
Méchant! ce que n'a pu ton impudique amorce!
Va, ne fay plus état, éfronté suborneur,
Entre nous d'amitié! je préfere l'honneur,
Et ma vie inocente en tes mains exposée!...
O trompeur Calasire!... O chétive abusée!

THÉAGÈNE.

Madame!...

CARICLÈE, *l'interrompant.*

Je n'ay pas loisir de t'écouter.

THÉAGÈNE.

Veuillez de ce courroux la fureur arrêter!

CARICLÉE.

Excuses, ny raisons.

THÉAGÈNE.

Je vous prie à mains jointes!

CARICLÉE.

Mon cœur ne fausseront de leurs coupables pointes.

THÉAGÈNE.

J'ay failly : je confesse avoir trop mérité!

CARICLÉE.

Un rancœur éternel pour ta témérité!

THÉAGÈNE.

Un rencœur ! ha ! plutôt exigez le suplice
Que l'on peut exiger du plus grand maléfice!

CARICLÉE.

L'indulgence ne fait qu'au crime s'enhardir.

THÉAGÈNE.

Je jure désormais tellement me roidir
Contre la passion de vos beautez, trop belles!....

CARICLÉE, *l'interrompant.*

Mille fois pardoné, encor tu te rebelles.

THÉAGÈNE.

Céleste ! vous devez à un défaut humain
Supléer pitoyable, et luy tendre la main!

CARICLÉE.

Je me doy séparer, et prudente, distraire
Des cauteleux aguets d'un semblable adversaire.
Il me le vaut bien mieux, il me vaut mieux errer
En ces lieux pleins d'horreur, seule m'aventurer
A la mercy des ours, des lions, des viperes



du chemin. Dès qu'ils sont éloignés, Thermutis se réveille. Il appelle, il cherche Gnémon, et ne le trouve point. Il se doute de la ruse qu'il a employée et se repent de l'avoir laissé échapper. Il se promet de le poursuivre, jusqu'à ce qu'il l'ait atteint, et de s'arracher à lui-même la vie, s'il ne peut parvenir à la lui ôter. C'est par ce monologue que finit le troisieme acte de la troisieme journée.

Le quatrieme est ouvert par un autre monologue de Gnémon, près d'arriver à Chemmis, et rappelant la crainte que lui a causé Thermutis, même après lui être échappé. Il rencontre un vieillard, qui lui est inconnu, et qui s'achemine, comme lui, vers Chemmis. Ce vieillard est Calasire, qui connoît à Chemmis un ancien Négociant nommé Nausicle, chez lequel il mene loger avec lui Gnémon. Nausicle est allé, avec Mitrane, Gouverneur du lieu, pour le satrape Orondate et une troupe de soldats, à la recherche de Tisbé, que Nausicle aimoit, et qui étoit son esclave, lorsque les Pirates du parti de Thyamis s'en sont emparés. En l'absence de Nausicle, Nausiclée, sa fille, reçoit Calasire et Gnémon,

avec tous les égards possibles ; et Calasire offrant des libations aux Dieux, leur adresse une priere pour Théagène et Cariclée, dont il déplore l'éloignement. Gnémon entendant prononcer leurs noms, demande à Calasire d'où il les connoît, et lui promet de lui en donner des nouvelles. Tandis qu'ils entrent dans la maison pour souper et s'entretenir de Théagène et de Cariclée, ceux-ci sortent d'une caverne, où ils se sont vêtus d'habits de Pélerins. Ils se proposent de chercher Gnémon ; mais, dans la crainte d'être séparés à l'avenir, ils conviennent de certains mots et de certains signes pour reconnoître mutuellement leur passage dans les lieux où ils pourroient être conduits. Théagène est d'avis que Cariclée écrive alors son nom sur l'écorce des arbres, et lui changeant le sien en celui de Pithias, écrira aussi ce nom sur les arbres. Le signe de Cariclée sera un flambeau, et celui de Théagène une palme. Elle lui donne un anneau, qu'elle avoit au doigt lorsqu'elle fut exposée en naissant ; mais lui, n'ayant rien à échanger contre ce présent remarquable, lui montre la cicatrice d'une blessure qu'un sanglier, qu'il chassa autrefois, lui

a faite au genou. Ils promettent beaucoup de sacrifices aux Dieux, s'ils parviennent à éviter tous les dangers qui les menacent encore et à être bientôt unis sans retour. Mais les soldats de Mitrane revenant sans avoir trouvé Tisbé, ou n'ayant trouvé que son corps mort, aperçoivent Théagène et Cariclée, les arrêtent et les conduisent à ce Gouverneur; ce qui termine ce quatrieme acte.

Au cinquieme, Nausicle, feignant de prendre pour Tisbé Cariclée, que Mitrane lui fait voir, se félicite d'avoir retrouvé celle qu'il aime; mais Mitrane, qui est jeune, voudroit l'engager à la lui céder, se croyant, par son âge, mieux fait pour la posséder. Cariclée qui a deviné la feinte de Nausicle, et qui en espere un heureux succès pour sauver son honneur, l'appuie de son consentement et reste en son pouvoir, tandis que Mitrane dispose de Théagène, et l'emmene pour en faire présent au Satrape. Les deux amans sont séparés. Cariclée prie Nausicle de racheter Théagène, qu'elle fait toujours passer pour son frere; mais Nausicle lui dit qu'il ne le peut pas, que, d'ailleurs, Théagène sera très-bien traité par

par Orondate, et il s'éloigne ensuite avec elle. Calasire et Gnémon reparoissent. Le premier a raconté à l'autre les aventures des deux amans; mais il lui apprend, de plus, les siennes propres. Descendu des grands Prêtres de Memphis, il a lui-même exercé le sacerdoce dans cette ville. Il y a été marié, a eu deux fils et a perdu son épouse. Voulant lui rester fidele, il s'est vu obligé de fuir les charmes d'une étrangere, venue à Memphis, et qui étoit près de triompher de sa chaste résolution. D'ailleurs, un Oracle lui a annoncé que ses fils se feroient la guerre entre eux; et, autant pour éviter d'en être témoin que pour fuir la belle étrangere, il s'est éloigné, et est allé à Delphes, où il a pris la conduite des deux amans, par les conseils de la Déesse Isis. Gnémon lui dit qu'ils doivent être à Gemmis; et Nausicle vient leur raconter qu'il a trouvé une Tisbé, plus belle que celle qu'il avoit perdue. A ce nom, Gnémon croit encore que c'est celle qui a contribué à ses malheurs, et il s'en désole. Comme il est l'heure de se coucher, il ne vérifie point la chose, dans ce moment, et ce cinquieme acte finit là, avec la troisieme journée.

Voici le sommaire du sujet de la quatrieme.

« Thyamis est élu Capitaine par ceux qui le tenoient prisonier de guerre. Il leur persuade l'entreprise et le voyage de Memphis, pour le recouvrement de la dignité pontificale, usurpée sur lui par Ptosire, son propre frere, seule ocasion qui le tenoit ainsy vagabond. Cariclée, le jour étant venu, raconte à Calasire et à Gnémon l'infortunée séparation de son Théagène. Gnémon devient amoureux de Nausiclée, fille de son hôte et l'épouse. Leurs noces célébrées, Calasire, sous la conduite de Nausicle, s'achemine, en l'intention de libérer Théagène, et laisse Cariclée en sa maison. Au même temps le Satrape Orondate, auquel on avoit donné Théagène, en veut faire un présent à Hidaspe, Monarque d'Ethiopie, son maistre; et, de fait, l'envoye avec suffisant convoy de soldats que Thyamis et sa troupe défont, répétant Théagène. Eupolème, natif du bourg de Chemmis, en done avis à Calasire et Nausicle, rencontrez sur le chemin; ce qui les fait retourner sur leurs pas. Calasire et Cariclée prenent incontinent congé de leur hôte, et se mettent en queste de Théagène. Cariclée, pour

assurance de son honeur, se déguise en gueuse. Ils sont par le chemin surpris de la nuit, et contrains de coucher entre les morts tuez le jour précédent, en la rencontre de Thyamis et des Bessains. Une Nécromancienne, avec ses charmes, fait parler l'ombre d'un de ses fils, tué en la bataille, qui luy prédit sa prochaine mort. Thyamis sachant l'absence d'Orondate, Gouverneur de Memphis, y meine sa troupe, bien délibérée. Arsace, femme du Gouverneur, accepte la condition d'un cartel, envoyé à son frere Ptosire, portant que la souveraine prestrise demeureroit au vaincœur. Cette Princesse, naturellement encline à l'amour, voit Théagène, acompagnant Thyamis, et en devient passionément amoureuse. Calasire et Théagène arrivent sur le point du duel des deux freres. Thyamis, demeuré victorieux, fait quiter la lice à son frere. Calasire, ainsy que leur pere, les met d'acord, reprenant luy-mesme la sacrificature. Théagène surpris d'une accolade de sa chere Dame, méconue en ce pauvre habit, luy done un souflet, dont, après le signal receu à l'oreille, il impetre pardon. Arsace en conçoit une extrême jalousie,

résolue de s'en venger, en temps et lieu, et de satisfaire à sa brutale cupidité. »

Les personnages de cette quatrieme journée sont Théagène, Cariclée, Calasire, Gnémon, Nausicle, Thyamis, Nausiclée, Ptosire, Arsace, Orondate, Eupolème, une Troupe de Bessains, une Troupe de Gardes, un Messager, un Chœur de Memphiens, un Héraut, Canide, Nécromancienne, l'ombre d'un des fils de Canide.

Au commencement de la quatrieme journée, Gnémon s'éveillant, raconte, dans un monologue, les frayeurs que Tisbé lui a faites, en songe, préoccupé de ce nom que Nausicle a prononcé la veille. Calasire, qui survient, lui dit qu'il s'est trompé sur ce nom, et que c'est d'une autre femme que Tisbé dont Nausicle a voulu parler. Ils s'en informent à Nausicle, qui leur amene Cariclée, vêtue en Pélerine. Calasire est enchanté de la revoir; et, continuant de la faire passer pour sa fille, Nausicle la lui rend, avec plaisir. Calasire veut savoir ce qu'est devenu Théagène, et il s'éloigne, avec Cariclée, pour qu'elle lui apprenne tout ce qui est arrivé depuis

le jour qu'il les a perdus de vue. Théagène paroît seul, à son tour; et, désolé d'être séparé de Cariclée, qu'il croit avoir perdue pour toujours, il exprime ainsi ses plaintes dans un monologue.

Lassé de soupirer mes maux incomparables,
D'adresser ma priere aux Cieux inexorables,
D'espérer que ma nuit finisse son horreur,
Que, de ce labirinthe affranchissant l'erreur,
De rechef je te voye, ô soleil de mon ame!
Lassé de plus traîner ma langoureuse trame,
Je veux sortir de peine et de captivité;
Je recours au trépas, tant de fois évité:
Trépas d'une constance et de gloire célebre,
Trépas qui de l'oubly ne craint l'aile funebre,
Trépas que je consacre au phénix des beautez,
Trépas qui du destin soula les cruautez;
Trépas que je desire ancrer dans ta mémoire,
Ma sainte! à celle fin que sa cause notoire
Induise quelquefois tes beaux yeux à plorer,
Et d'un fidel amant les mânes honorer.
Lors je serai content; lors mon idole errante,
Pendant un doux someil, doucement aparente,
Te viendra visiter; viendra, come vivant,
L'homage t'aporter, te baiser come un vent....
O fol, ô fol espoir! ô aveugle entreprise!
En ta mort tu meurtris l'inocente surprise!
La pauvre Cariclée a trop, a trop d'amour

Te sachant au cercueil pour demeurer au jour !...
Las ! que feray-je donc? quel chemin faut-il suivre?
Pour moy je doy mourir, pour elle je doy vivre.
La parque est mon salut et le sceau de ma foy
Si elle ne perçoit de sa darde que moy ;
Mais celle meurtrisant que ma flame respire,
Et sans laquelle Amour va perdre son Empire,
Un sacrilége énorme, un parricide en suit.
Las ! un même accident me proufite et me nuit !
Je panche irrésolu entre ces deux extrêmes,
Capables d'empêcher les Déitez suprêmes....
Mourons.... Ha ! déloyal ! pour estre impatient,
Tu iras ta moitié meurtrir à ton' écient !....
Non, non, languis, chétif ! tant que les destinées
Permettront de courir le fil de tes années,
Tant qu'un reflus d'ennuys te puisse submerger.... &c.

Il aperçoit une troupe de Bessains, qu'il croit venir le prendre pour le mener au Satrape Orondate, comme il l'a entendu dire, et il s'enfuit. Mais cette troupe est la même qui a fait Thyamis prisonnier. Contente de sa bravoure, elle s'est rassemblée pour le nommer son chef. Il accepte cette dignité, et c'est ce qui finit le premier acte de cette quatrieme journée.

Gnémon ouvre le second par un monologue où il exprime l'amour que lui a inspiré Nausiclée,

et le desir qu'il a de l'épouser. Ne comptant plus retourner à Athènes, il veut se fixer à Chemmis dans la famille de Nausicle. Il le propose à celui-ci, qui paroît, et qui a d'abord peine à l'en croire, à cause de la distance qu'il y a entr'eux; mais il consent à tout, et va trouver sa fille pour lui annoncer ce mariage. Gnémon, resté seul, s'applaudit du succès de ses vœux. Il voit bientôt revenir Nausicle, qui lui amene Nausiclée, et qu'accompagnent Calasire et Cariclée. Nausiclée accepte Gnémon pour époux. Le mariage est remis au lendemain; et, en attendant, Nausicle permet aux deux prétendus de se toucher la main et de s'embrasser. Calasire les félicite. Cariclée prend également part à leur bonheur; mais elle veut aller chercher Théagène. Nausicle promet qu'aussi-tôt le mariage de sa fille achevé, il se mettra en chemin, avec Calasire, pour tenter cette intéressante recherche; et c'est-là que finit ce second acte.

Le troisieme est ouvert par un monologue, dans lequel Mitrane se donne ainsi pour le modele d'un parfait courtisan.

Celuy qui veut ancrer près des Roys sa fortune,
S'élever de grandeur dessur une commune,

Autant qu'un haut sapin sur les petits buissons,
Que la baleine fait sur les moindres poissons,
Celuy n'aille chercher autre que moy d'exemple,
Les faits de ma prudence et ma gloire contemple.
Capable de tourner mon esprit en tout sens,
Ma puissance s'égale ores aux plus puissans.
Je sçay m'acomoder aux humeurs d'un Monarque.
Toutes ses passions, dès long-temps, je remarque,
Come un sage nocher les astres observant,
Qui vogue à toute mer et qui cingle à tout vent.
Ce qu'il trouve mauvais, soudain je le réprouve.
Changera-t-il d'avis? plus viste je l'aprouve.
La vertu m'est un vice et le vice vertu,
Le noir me semble blanc et le plus droit tortu,
S'il veut que cela soit, si sa parole est telle.
Un Dieu d'antiquité, par la troupe mortelle
Fut jadis adoré à deux visages peint,
Où mille, en un moment, l'ocasion me feint.
Aussy ma récompence au labeur est pareille.
Je possede son cœur, attiré par l'oreille,
Dispose de sa voix et de sa volonté;
Ainsy, de grade en grade, à la parfin monté,
Plus que par ma valeur, que par autre service,
Il faut, bon gré malgré, que chacun m'obéisse,
Plie sous le crédit de mon autorité.
Ainsy, j'ay, dessous luy, Satrape, mérité
L'entier gouvernement de la basse Syrie,
Et jusques où l'Arabe étend sa seigneurie.
Encor seroit-ce peu à la suite des Cours
Ne sçavoir qu'apâter son maître de discours:
L'absence a des périls une suite infinie;

Entre autre ce serpent d'horrible calomnie,
Qui marche alors sans crainte, et de son aiguillon
Se prend à notre los et l'ataque félon.
Alors nos envieux sement leur médisance,
Tâchent, en cent moyens, à nous faire nuisance:
Semblables à l'oiseau de Minerve, qui sort
Pendant le regne obscur du frere de la mort.
Mais je leur sçay répondre; et mon absence nue
Ses bienfaits vers le Roy pourtant ne diminue.
Je sçay que les présens apaisent Jupiter,
Et son dard encoché des mains luy fait quiter.
Je me sçay maintenir, come un vaillant athlete,
Toujours ferme sur pié, quelqu'éfort qu'on m'aprête;
Je les sçay prévenir et jouer au plus fin.... &c.

Mitrane termine son monologue, en disant qu'il a pris Théagène, qu'il l'a fait esclave et qu'il vient de l'envoyer en présent au Satrape Orondate, puis il se retire. Calasire et Nausicle, qui ignorent cela, partent pour aller chercher Théagène. Cariclée veut les suivre, mais ils la forcent à rester avec Gnémon et Nausiclée. Thyamis paroît, ensuite, avec une partie de la troupe de Bestains qu'il commande. Il leur rappelle la cruauté de son frere, qui lui a ravi la grande prêtrise de Memphis, et qui leur a autrefois mis sa tête à prix; et il les engage à entrer, avec lui, à

sicle ; mais ils arrivent, et lui disent ce qu'ils ont appris sur le sort de Théagène. Calasire imagine de se déguiser, elle et lui, en mendians, et d'aller ensemble, de lieu en lieu, sur les traces de Théagène, jusqu'à ce qu'ils l'aient atteint et qu'ils puissent trouver les moyens de le délivrer. Nausicle ne peut les suivre. Les affaires de son commerce l'en empêchent ; mais Gnémon veut tenter cette aventure avec eux. Calasire s'y oppose, en le remerciant de sa bonne volonté, et il part seul avec Cariclée. Cependant, Thyamis s'approche de Memphis, avec sa Troupe. Nous les suivons. Un soldat de celle de Mitrane vient trouver les Memphiens, qui se présentent en chœur, et il leur apprend que Mitrane a été tué en combattant, avec sa Troupe, contre celle de Thyamis. Le Satrape Orondate, Gouverneur de Memphis, est absent ; mais Arsace, son épouse, fait mettre les Memphiens en état de défense. Thyamis arrive, et harangue sa Troupe pour l'encourager à l'assaut. Arsace lui envoie un Hérault pour lui demander quel est le motif de son attaque, et elle monte sur les murailles, afin d'entendre elle-même sa réponse. Thyamis se présente. Arsace

sace le reconnoît pour le frere du grand Pontife Ptosire. Il vient reprendre cette dignité dont il a été dépouillé par Ptosire. Le chœur des Memphiens trouve cela juste, et n'a point envie de s'y opposer. Cependant, Arsace fait bonne contenance, et prétend pouvoir repousser Thyamis et sa Troupe, si elle le vouloit; mais elle lui propose de disputer son droit dans un combat singulier contre son frere, et promet de reconnoître le vainqueur pour légitime Pontife. Thyamis y consent; ce qui déplaît fort à sa Troupe, qui, par cet accord, se voit frustrée du butin qu'il lui avoit fait espérer de la prise de Memphis. Comme la nuit survient, le combat des deux freres est remis au lendemain; mais l'Auteur, nous faisant retourner sur nos pas, nous remene sur le champ où les deux Troupes de Mitrane et de Thyamis ont combattu, et là passent Calasire et Cariclée, vêtus en mendians, et s'applaudissant du choix de ce déguisement, qui les empêchera d'être suspectés par personne. Cariclée a pourtant toujours quelqu'inquiétude sur la suite que peut avoir l'amour qu'elle a inspiré à Thyamis. Calasire la rassure à cet égard, en lui ap-

prenant qu'il est le pere de Thyamis, et en lui promettant de s'opposer à toute violence de sa part, et de l'instruire de l'union formée entre elle et Théagène. Mais ils aperçoivent les corps morts de la Troupe de Mitrane, et la Nécromancienne Canide, du bourg de Bessa, invoquant l'ombre d'un de ses deux fils, tué dans le combat contre Mitrane, et desirant savoir le sort de son autre fils, qui a suivi Thyamis jusqu'à Memphis. Calasire et Cariclée s'assurent, par le discours de cette femme, que Théagène est à Memphis; mais Calasire redoute un nouveau malheur, que lui annonce la nouvelle entreprise de Thyamis. Cariclée entendant les conjurations de Canide, a le desir de l'interroger sur le sort de Théagène. Calasire s'y oppose. Ils voient le corps du fils de Canide se relever, et l'entendent lui répondre que pour la punir d'avoir exercé son art magique devant eux, elle va mourir, ainsi que son autre fils. Celui-ci retombe aussi-tôt. Canide, au desespoir, veut se venger des deux étrangers dont les regards lui sont si funestes. Elle s'arme d'une pique et les poursuit; mais elle s'enferre elle-même, et se tue à leurs yeux. Ils quittent ce lieu

d'horreur, et, malgré l'obscurité de la nuit, ils prennent la route de Memphis; ce qui termine ce quatrieme acte.

Le cinquieme nous reconduit à Memphis, et est ouvert par Arsace, seule, qui, depuis longtems, aime Thyamis, sans qu'il le sache et sans en pouvoir obtenir du retour comme elle desire. Elle se reproche de l'avoir engagé dans un duel contre Ptosire; mais, outre qu'elle espere de l'en voir sortir vainqueur, elle a cru que ce seroit une maniere de cacher sa passion pour lui. Bientôt, elle l'aperçoit avec Théagène, et, par l'inconstance naturelle à son caractere, elle prend subitement de l'amour pour ce dernier. Mais elle s'éloigne; et Thyamis, qui a conçu la plus tendre amitié pour Théagène, lui promet de faire cesser ses malheurs, s'il obtient le souverain sacerdoce, ou veut que s'il est tué dans le combat, il lui succede au commandement des Bessains. Théagène, désapprouvant le duel des deux freres, demande à aller combattre pour Thyamis contre Ptosire. Thyamis n'y consent pas; mais, déclarant qu'il veut seulement vaincre Ptosire et non le tuer, il quitte Théagène, et va se rendre dans

la lice. Ptosire, entouré d'un chœur de Memphiens, voudroit se soustraire au combat auquel le chœur l'excite. Ne pouvant s'en défendre, il entre dans la lice, où il trouve Thyamis, dont les reproches et les menaces le font fuir. Arsace, venue pour être témoin du combat, ordonne aux citoyens qui entourent la lice d'y repousser le lâche Ptosire, au moment où Calasire et Cariclée arrivent. Calasire se jette dans la lice, entre les deux freres, pour le pere desquels il se fait reconnoître, en se dépouillant de sa casaque de mendiant; ce qui termine le combat et toute dispute sur le souverain sacerdoce, duquel il rentre en possession. Cependant, Cariclée, voyant Théagène, qui ne la croit pas si près de lui, après avoir un peu hésité de honte, va l'embrasser, et en reçoit un soufflet, parce qu'il ne peut la connoître sous les haillons qui la couvrent. Mais aux mots de ralîment convenus entr'eux, lors de leur séparation, il la reconnoît bientôt, et ils se livrent ensemble aux plus doux transports, qu'Arsace aperçoit, et qui excitent sa jalousie secrette. Calasire réconcilie ses deux fils, qui se pardonnent mutuellement. Arsace et les Memphiens les

en félicitent. Thyamis engage Ptosire à préparer une fête sacrée pour célébrer le retour de leur pere, et il lui confie Théagène et Cariclée, pendant qu'il va licencier les Bessains et les récompenser du service qu'ils étoient disposés à lui rendre ; et c'est par-là que finit le cinquieme et dernier acte de cette quatrieme journée.

Voici le sommaire du sujet de la cinquieme.

« Calasire, divinement inspiré de l'heure de sa mort, mande ses deux fils, leur fait jurer, en présence de leurs amis comuns, une amitié fraternelle et inviolable ; ce que respectivement fait, ainsy que la protection de Théagène et de Cariclée promise, le bon vieillard meurt la nuit subséquente. Arsace, cependant, devenue furieuse de l'amour de Théagène, emploie l'entremise de sa gouvernante Cybele, come des mieux versées en ruses d'amour. Cybele obtient du Sacristain le pouvoir de donner à ce beau couple étranger telle demeure que bon luy sembleroit, après une expresse recomandation sur leur sujet. Cybele accorde aux prieres de Théagène un lieu secret en sa maison pour y converser ensemble plus privément. Achémène, fils de Cybele, voit, aux

travers d'une porte, les rayons de ce soleil d'amour, Cariclée, qui pénetrent dans son ame, et l'arrestent prisonier de sa beauté. Il veut informer sa mere là-dessus, qui luy en interdit la connoissance. Cybele tâte le pouls à Théagène, et sur ses paroles le some et luy done un ombrage de la vérité, qui le désespere, voyant la jalousie de Cariclée, plus morte que vive en l'apréhension de quelqu'inconstance. Leur amitié se ratifie par nouveaux sermens. Théagène amené devant Arsace et enquis de sa fortune, avoue Cariclée pour sœur ; ce qui releve l'espérance de cette Princesse amoureuse, qui luy découvre son affection, rejetée, au même instant, par celuy de qui l'ame vivoit en un autre corps. Cybele, ofencée de ce refus, convertit ses prieres en menaces, qui n'ébranlent aucunement la fidelle constance de Théagène. Arsace, frustrée de son dessein, réfere sa honte à l'indiscrétion de son agente, qui luy avoit promis d'amener Théagène tout aprivoisé ; et, à cette occasion, la banit de sa présence. Elle, désespérée, raconte la disgrace à son fils, qui promet de doner à la Princesse allégeance de sa douleur, pourvu que le mariage de Cariclée

leur soit acordé. Celà plutôt fait que dit, Achémène maintient à Théagène, devant Arsace, que, come prisonier de guerre, elle en peut disposer absolument et le faire son esclave. Cette amante désespérée use de tels pernicieux avis; et, pour plaire à sa vengeance, confine Théagène au creux d'une prison. Toutefois, un soudain repentir la contraint de lui renvoyer son agente pour le reconcilier, sous promesse d'un agrandissement inséparable aux faveurs de la Princesse; paction qu'il feint accepter, afin de rompre le dessein d'Achémène, son corival, auquel Arsace vouloit faire épouser Cariclée. Revenu donc à elle, il accepte l'ofre de son amitié, luy montre que sa premiere déposition touchant la parenté de Cariclée, n'estoit qu'une feinte, de peur de se voir séparé de celle à qui la foy d'un mariage estoit engagée, proteste la servir affectueusement, pourvu que sa parole en révoque l'éfet. Arsace consent, et fait par Cybele ofrir le chois d'une autre Damoiselle de sa Cour au fils, qui, ce comandement raporté, devient plus furieux qu'auparavant; et, pour vengeance, va trouver Orondate, mary d'Arsace, en intention de luy

découvrir la menée de sa feme adultere, avec un esclave étranger. »

Les personnages de cette cinquieme journée sont, Théagène, Cariclée, Calasire, Thyamis, Ptosire, Arsace, Cybele, Achémène, le Sacristain du Temple de Memphis, et un chœur de Memphiens.

Le premier acte de cette cinquieme journée est ouvert par ce monologue d'Arsace.

D'amour et de fureur, plus que jamais, éprise,
Le désespoir me tient, la rage me maîtrise:
Je meurs impatiente; et aveugle ne puis
Quel conseil arêter en l'accès où je suis.
Mes flames du passé au prix n'étoient que glace,
Au prix du foudre ardent qui mes membres fracasse,
Brise sa résistance, en cendres me réduit...
Que dy-je? hélas! un foudre à l'heure nous détruit;
Nous ne languissons plus quand le cœur il entame,
Hôtes perpétuels d'une funebre lame,
Au lieu que de ma flame, au lieu que de mes pleurs
Mon tourment se nourit, s'acroissent mes douleurs.
Je n'ay que l'étranger aux yeux, en la pensée:
Je le réclâme absent; je lui parle, insensée!
Un premier souvenir de Thyamis éteint,
Thyamis, qui de loin à ses graces ateint
D'aussy loin qu'un soucy fait la rose vermeille,
D'aussy loin qu'un frélon la printaniere abeille,

Qu'un fleuve foible et lent l'impétueuse mer,
Thyamis comparé n'a rien digne d'aymer,
Soit de dextérité, de taille, de visage,
Soit d'un regard charmeur qui les ames sacage,
Ou soit pour la vigueur d'un robuste printemps
Auquel Cypris choisit ses meilleurs combatans.
Encore qui m'aflige autant que l'amour même,
Qui m'imprime un martel de jalousie extrême ?
Une gueuse impudente, une vile putain
S'est pandue à son col, luy a serré la main,
D'impudiques baisers a prophané sa bouche,
L'a du comencement aprivoisé farouche,
Reçu de ses faveurs (ô indigne atentat !)
Je la devoy meurtrir premier qu'elle en goûtât!
Je devoy l'écraser, luy suposant un crime
Devant tous aparant de soupçon légitime :
Un crime d'insolance et de témérité,
Complice me rendant de sa lubricité.
Aux grands tout est permis ; la moindre conjecture
Eface qui leur plaist d'une comune obscure...
Ma faute de ce pas facile à réparer,
Que sa teste du corps on aille séparer ;
Qu'on m'atraîne enferré cet orgueilleux esclave
Qui tient ma liberté prisoniere et s'en brave...
Cruelle ! à quel propos voudroy-tu l'outrager,
Luy qui est inocent, luy qui est étranger,
Qui ne te conoît point, qui possible n'aspire
A plus d'heur qu'en t'aymant recevoir ton empire ?...
Cela n'est pas croyable ! Il a vu, le cruel !
Mon œil qui s'atachoit sur luy continuel.

Il a vu mes sanglots, compagnons des œillades,
Tous signes que l'amour confirme en ses malades;
Et aucun, toutesfois, il n'a récompansé,
Et ne m'a rien rendu de ce prest avancé,
Et son ame toujours panche pour ma rivale !...
Sus donc, à mon secours, venez troupe fatale!
D'une désespérée achevez le fuseau,
Qui ne desire plus que l'horreur du tombeau,
Qui se hait odieuse, et qui plus ne demande
Sinon de sa laideur payer la triste amande!
Aracher ces cheveux, ce front égratigner,
Se détordre les bras, à ce sein n'épargner,
A ce sein, de l'amour réceptable ordinaire,
Ordinaire séjour de son traître adversaire.

Cybele, survenant et entendant Arsace se lamenter ainsi, lui dit, affectueusement :

Que faites-vous, Madame? Hé! de grace, mon œil,
Dites-moy, s'il vous plaist, la cause de ce deuil?
Pour quel objet nouveau, depuis un long espace,
Les plaintes en la bouche et les pleurs sur la face,
Lâcher, du premier coup, la bride au désespoir?
Come si mon esprit n'avoit plus le pouvoir,
Les ruses de jadis, l'amorce acoutumée
Pour vous faire jouir d'une persone aimée!
Come s'il y avoit au monde cruauté
Qui soudain ne fléchît devant votre beauté!
Amant qui refusât d'une telle Princesse,
Quelque rogue qu'il fût, l'amoureuse caresse!...

Ha ! qu'home, je ne puis, destinée à tant d'heur,
Par mon astre natal, servir votre grandeur !
Que de sexe changeant, come le beau cénée
Ma vie ne s'écoule ainsy bien fortunée !...
Mais, revenons au point, et me dites, mon cœur,
Le nom, la qualité de ce digne vaincœur ?
Le Médecin plutôt au mal ne remédie
Qu'il n'ait du patient conu sa maladie.

ARSACE.

Cybele, mon espoir ! Cybele, mon suport !
Patron de ma tourmente et phare de mon port,
Compagne de mes maux et leur vray panacée !
Veufve de ton secours je fusse trépassée !
Ce tyran déloyal de qui j'ay tant de fois
Eprouvé la rigueur et les séveres loix
De qui le souvenir coupable m'épouvante
(Si je ments que le Ciel d'un foudre m'acravante !)
A ce dernier abord armeroit assassin
Sans plaindre, sans gémir mon bras contre mon sein.
Je suis lasse de vivre et servir de fournaise
A l'enfant de Cypris, ennemy de mon aise.
Tu es seule qui peus ma tramie renouer ;
Tu es seule qui peus ce joug me secouer,
Qui peus ressusciter mon espérance morte
Et me rendre mon cœur que ce voleur emporte,
Ce voleur d'étranger, que n'agueres j'ay vu,
Tel que le rais flambant de l'éclair impourvu,
Eblouir ma raison, glisser dans mon courage,
Sinistre avant-coureur d'un amoureux orage;

Celuy qui Thyamis assistoit au combat
Sous sa beauté vaincue à cette heure m'abat.
L'as-tu point remarqué, dessur tous remarquable?
Hé! Dieux! pour luy ce soin langoureuse m'acable!

CYBELE.

Si je l'ay remarqué! Vrayment vous m'estimez,
A ce conte, semblable aux troncs désanimez,
Insensible, impassible et par les ans usée
De sorte que plus loin ne porte ma visée,
De sorte qu'un desir ne chatouille mes sens
De l'agréable aspect de quelqu'un jouissans?
Celuy dont vous parlez ressemble de corsage
Un pin droit, élevé, gloire de son bocage,
Ses cheveux crépelus, en onde repliez,
Cupidon n'a point d'arc que ses sourcils déliez,
De foudre que ses yeux; et ses levres écrites
D'un cinabre vermeil enchaînent les Carites.
Sa Majesté Royale a ne sçay quoy de grand,
Par-dessur le comun du vulgaire aparant;
Je ne sçay quoy d'oculte et de charmeuse amorce,
Plus à craindre beaucoup que la plus dure force.
Il tourne un peu le chef du senestre côté.
De devant votre jour le même s'est ôté
Quand ces deux champions descendoient en la lice.

ARSACE.

Tu ne fais qu'enflamer mes feux à chaque indice.
Tu ne fais, au récit de ses perfections,
Autre chose si-non croître mes passions.

Retranche,

Retranche, je te pry ce discours inutile,
Et puise en ton cerveau, d'inventions fertile,
Celle que tu croiras plus prompte le plier,
Que tu penses le mieux un cœur humilier...
O foible, ô frêle espoir! ô entreprise ardue!
O chef-d'œuvre impossible! ô fole prétendue!
Il n'est, il n'est plus temps de lui tendre mes lacs;
Une autre me prévient, une autre est son soulas,
Son idole, son mieux, son tout, sa favorite!
Pauvre de vestemens et pauvre de mérite;
Quelques traits seulement de vulgaire beauté
Captivent ce héros, étrange nouveauté!...
Nouveauté? Je me trompe. Amour, qu'un voile bande,
Aveugle les desirs de tous ceux de sa bande.
Le beau nous semble laid, le laid nous semble beau
Depuis qu'il a touché nos cœurs de son flambeau.

CYBELE.

Madame, n'imprimez en votre fantaisie
Qu'un si maigre sujet son ame rassasie,
Que son contentement en elle soit borné,
Que, des dons infinis de la nature orné,
Aucune ambition plus haute ne l'anime:
En vous l'imaginant vous perpetrez un crime.
Il ayme, atendant mieux, cette fille de peu;
Mais de l'heureux espoir de vos graces repeu,
Apelé pour cueillir une moisson sans peine,
Une félicité posséder souveraine,
Jouir d'une Princesse excellente en beautez,
Au faîte, tout d'un coup, gravir des privautez;

O l'extrême ignorance ! ô l'erreur signalée
De craindre son refus d'un doute travaillée !
Plus vîte qu'un oiseau, sur le leurre montré,
Ne tombe impétueux de sa proye frustré,
Que la louve ne vient dans les pâtis de Thrace
Dérober un agneau pour sa petite race,
Que ne court le pêcheur attraper le poisson,
Fretillard, acroché au bout de l'ameçon,
Ou qu'au son de l'airain, une troupe d'alouettes
Empêchée au matin à piller les fleurettes,
Vous verrez l'étranger, bénissant son destin,
Acourir, alleiché d'un si rare butin.
Je m'oblige à cela ; je vous en fay promesse :
Doncques votre beau teint reprene l'alégresse.

ARSACE.

Coment esperes-tu mes feux luy déceler ?

CYBELE.

Je me vay de ce point à la nuit conseiller.
Vous, dormez en repos dessous un tel pilote :
La navire comise en assurance flote.

ARSACE.

O ma seconde mere ! en ton divin secours
Tu retrames le fil de mes mourables jours !

Ces deux premieres scenes du premier acte, que nous avons rapportées en entier, occupent jusqu'au moment du coucher de cette cinquieme journée. Elles se passent apparemment dans le Palais du Gouverneur ; et Arsace et Cybele s'é-

tant retirées chacune dans son lit, l'Auteur nous transporte dans le Temple, chez le Grand-Prêtre Calasire, où ses deux fils et ses amis se sont assemblés et ont soupé. Après le festin, il leur annonce qu'il va mourir, se fondant pour le croire sur l'exemple de ses prédécesseurs, tous morts au même âge où il se trouve. Il remet le souverain sacerdoce à Thyamis, l'aîné de ses fils, et il les exhorte tous les deux à vivre ensemble en bonne intelligence. Ptosire promet de se conformer à ses volontés, et de ne plus troubler son frere dans l'exercice du Pontificat. Calasire leur recommande le sort de Théagène et de Cariclée, qu'il leur prédit devoir être un jour unis par l'hymen et couronnés dans les Etats qui les ont vu naître. Ces deux amans se désolent de la perte de celui qui leur servoit de pere et de guide dans toutes leurs actions. Thyamis et Ptosire promettent de ne les point abandonner. L'acte et la nuit finissent par les adieux et la mort de Calasire, et par les regrets qu'elle cause à ses enfans, à ses amis et aux deux amans.

Le second acte est ouvert par un monologue, où Cybele, dès le matin, vient au Temple faire

une offrande, au nom d'Arsace, qui a passé la nuit dans des rêves et dans une agitation que raconte Cybele, et qui l'inquietent. Elle se propose de tout tenter pour la calmer. Elle voit la porte du Temple couverte de marques de deuil, et en demande la cause au Sacristain, qui lui apprend la mort de Calasire, et toutes les circonstances qui l'ont accompagnée. Il ajoute qu'il va chercher un logement au-dehors du Temple, pour les deux jeunes Grecs, Théagène et Cariclée. Cybele lui propose de se charger de les loger dans son appartement, au Palais du Gouverneur; ce qui fera plaisir à Arsace, qui aime et protége tous les Grecs. Le Sacristain y consent, et fait venir les deux étrangers, qu'il remet à Cybele. Théagène et Cariclée se lamentent encore sur la mort de Calasire. Ils voudroient ne pas lui survivre, ou, du moins, passer leurs jours ignorés, dans quelque réduit solitaire, où ils pourroient le pleurer, sans être troublés, ni distraits de cette pieuse occupation. Cybele essaie à les consoler, en leur disant qu'elle va les présenter à l'épouse du Gouverneur, qui est sœur du Roi de Perse, et protectrice de tous les étrangers,

mais particuliérement des Grecs. Elle ajoute à Théagène qu'il est aimé d'Arsace, et qu'il peut se flatter de tout obtenir de cette Princesse. Cariclée recommande, à part, à Théagène de se faire passer toujours pour son frere. Cybele les interroge, ensuite, sur leurs noms, leurs aventures ; et, après en être suffisamment instruite, elle les fait entrer dans son appartement, et va apprendre cette bonne nouvelle à Arsace. Là finit ce second acte.

Achémène, fils de Cybele, ouvre le troisieme par un monologue, dans lequel il exprime son étonnement de ce que ces deux étrangers sont enfermés chez sa mere comme des prisonniers, sans pouvoir être vus de personne. Ils les a aperçus et les regarde encore par une fente de la porte du lieu qui les renferme. Il a reconnu Théagène pour être le captif envoyé par Mitrane à Orondate, et pris par la troupe de Thyamis à celle de Mitrane, dont il faisoit alors partie. Il est devenu, tout-à-coup, amoureux de Cariclée, et veut prier Cybele de la lui laisser voir. Cependant, indigné de ce que Cybele se rend la confidente et l'agente des plaisirs criminels qu'Arsace

se propose de goûter avec l'étranger, il voudroit la punir de cette infamie ; mais il respecte encore sa mere en elle, et il va l'attendre aux portes du Palais d'Arsace, pour tâcher d'obtenir une entrevue avec l'étrangere. Dès qu'Achémène est parti, l'Auteur fait paroître Cariclée et Théagène. Celui-ci cherchant à rassurer son amante sur la nouvelle passion d'Arsace, qui lui a donné quelqu'inquiétude, lui dit :

Apaise tes regrets, ma chaste colombelle !
Paravant que je face une amitié nouvelle,
Que les apas semez de celle que tu sçais,
Ses regards afectez, ses lubriques essais,
Sa pompe, ses grandeurs, ses prodigues largesses;
Ses grandes privautés, ses mignardes caresses
Entament le rocher de ma fidélité,
Me convainquent vers toi d'une mobilité,
Tu verras paravant le Ciel où est la terre,
Tu verras le pigeon faire aux aigles la guerre,
La lune du soleil guider le coche ardent,
Et l'aurore lever du côté d'occident.
J'estime plus ma foy que l'empire du monde.
Je prise plus un trait de ta beauté féconde,
Beauté que la nature entiere te départ,
Dont un fart emprunté ne tire point de part,
Beauté qui de tromper ignore l'artifice,
Beauté qui trop pudique entretient mon suplice ;

Oui, que j'aimeroy mieux adorer, mille fois,
Que d'elle estre adoré, qui m'en lairroit le choix.
On ne m'étonne point d'une vaine parade !
Et j'atteste les Dieux que d'une bone œillade
Je n'ay récompensé les travaux avancez,
Et qu'onc ils n'en seront par moy récompensez.
De rechef, je le jure, en la présence sainte
Des Dieux, justes vengeurs d'une alliance enfrainte !
De rechef, je te voue un amour éternel,
Ou qu'un foudre mon corps embrâse criminel !
Ou qu'aux derniers neveux, après la tombe noire,
Exécrable à toujours demeure ma mémoire !

CARICLÉE.

Pardone-moy, ma vie ! il me vaut mieux mourir
Qu'à mon ocasion tu ailles encourir
Le dangereux couroux d'une amante irritée,
Qui peut ce qu'elle veut, au désespoir jetée.
Laisse-moy, laisse-moy chez Pluton devaller !...
Aussy-bien qu'à regret je ne respire l'air
Depuis que Calasire, orphelins nous délaisse,
Soumis à toute espece et d'injure et d'oppresse !

THÉAGÈNE.

Ne te répute point orpheline tandis
Que mes jours bienheureux auprès de toy j'ourdis.
Je vivray, je mouray en ton obéyssance,
De bone volonté supléant l'impuissance.

CARICLÉE, *à part.*

O propos tout divins ! je confesse qu'à tort
Ces plaintes je soupire et déplore mon sort.

Je confesse à présent ma misere estre heureuse.
A présent je bénis cette fleiche amoureuse
Qui captiva mon cœur dessous un tel amant,
Amant de qui la foy ressemble au diamant,
Ressemble à l'or passé par l'ardente fournaise...

(*A Théagène.*)

Aproche, aproche-toy, que je suce à mon aise
Le miel empoisoneur sur ces levres confit...
(*Voyant qu'après l'avoir embrassée une fois, il s'éloigne.*)
Quoy! t'enfuir si soudain? Un million ne sufit,
Un million de baisers, ores qu'il m'est loisible,
D'une rivale esclave, et que derniers possible
Elle me permettra... Dieux! grands Dieux irritez!
Que je soufre plutôt toutes calamitez!

THÉAGÈNE.

Cela n'aviendra pas; et, encor qu'il aviene,
Je seray toujours tien, tu seras toujours miene... &c.

La crainte d'être surpris pendant leurs innocentes caresses les fait rentrer bien vîte dans la retraite où Cybele les a relégués. On nous fait repasser ensuite dans le Palais d'Arsace, qui s'entretient avec Cybele sur le compte de Théagène, et lui dit:

Retourne devers luy; retourne, si tu m'aymes;
Si la pitié te point de mes douleurs extrêmes.
Même, amesne-le moy. Sans luy je ne vy pas.
Sans luy vive je soufre un angoisseux trépas.

Son œil en le voyant du tombeau me réveille.
Son œil absent me tue (incroyable merveille !)
Ainsy quand le soleil quite notre orison,
Visitant, loin de nous, sa derniere maison,
Les prez ne poussent plus leur molette verdure,
Nos champs déshonorez hérissent de froidure;
Une neige contraint les troupeaux gémissans
De demeurer au toit, sous la faim languissans;
On ne les meine plus dedans un gras herbage,
Contrains écharsement à vivre de fourage
Jusques à son retour, qui Flore reconduit,
Et nos jours acourcis éloigne de la nuit:
Telle de ce soleil d'amour je sens la vue.
Il réduit en mon sein une tourmente émue,
Rasserene mon teint, luy redone ses fleurs,
Salutaire amortit mes fiévreuses chaleurs;
Et, toutefois, alors, de ses rais éblouye,
En extase profond je reste évanouye:
Ma parole demeure atachée au gosier;
Et, contre mon devoir honteuse de prier,
Je luy en jette bien des mots à la traverse,
Mais sa discrétion prudente les renverse:
Mon rang, ma qualité superbes luy font peur;
Par ainsy mon espoir se résout en vapeur,
Par ainsy d'une source en vain l'onde j'épuise,
Plus vive jalissant (ridicule entreprise !)
Et par ainsy je veux maintenant hazarder
Ce qu'un séjour ne peut désormais amander... &c.

Cybele répond à Arsace qu'elle n'avancera

rien si elle ne se déclare pas-elle-même à Théagène. Arsace s'en défend ; mais elle engage, de nouveau, Cybele à l'aller chercher. L'Auteur nous fait suivre Cybele chez elle, où elle rencontre d'abord Achémène, qui la prie de lui faire voir les deux étrangers qu'elle a sous sa garde. Elle le lui refuse, avec colere. Il lui reproche l'infâme service qu'elle veut rendre à Arsace ; mais, sans l'écouter, elle le quitte, et se rend auprès de Théagène, où nous la suivons encore, et à qui elle dit de l'accompagner chez Arsace. On le voit s'éloigner avec peine de Cariclée, qui n'en montre pas moins à le laisser se séparer d'elle. Cybele endoctrine Théagène, en chemin, et l'exhorte à profiter de la bonne fortune que lui prépare Arsace, avec laquelle elle le laisse au Palais ; et lui se propose bien, à part, de résister à toutes les attaques qui vont lui être faites. Arsace paroît. Elle met tout en usage pour le séduire : discours flatteurs, riches promesses, assurances contre tous les événemens à venir, caresses même ; tout est repoussé, d'abord, par le respect, et, ensuite, par un refus décidé. Arsace, furieuse alors, l'accable de reproches, jure

sa perte, et celle de Cybele, qu'elle croit l'avoir mal secondée dans son projet; et elle les fait remener chez cette derniere, et garder à vue, par des soldats, jusqu'à ce qu'elle ait ordonné leur supplice. C'est ce qui termine ce troisieme acte.

Cybele ouvre le quatrieme, par un monologue où elle déplore le malheur qu'elle a de déplaire à Arsace, et d'être responsable des froideurs de Théagène pour cette Princesse; exemple commun du sort de ceux qui s'attachant aux grands se rendent criminels pour les servir, et en sont abandonnés, ou souvent même punis, dès qu'ils ne leur sont plus utiles. Cybele rencontre Achémène, qui lui demande le sujet de sa douleur, et qui, après qu'elle l'en a instruit, lui promet de la faire cesser, en la faisant rentrer dans les bonnes graces d'Arsace, par la fin des résistances de Théagène. Cybele garantit à son fils les plus belles récompenses de la part d'Arsace, telles que de le faire son premier échanson, s'il lui rend ce service. Achémène, pour tout prix, ne prétend à autre chose qu'à épouser Cariclée, dont il déclare à sa mere être fort amoureux. Cybele l'assure qu'il l'obtiendra. Ils vont ensemble trouver

Arsace, à qui Achémène persuade que Théagène n'est qu'un esclave, de naissance obscure. Il lui raconte qu'il étoit un de ceux qui le conduisoient au Satrape, et tout ce qui leur est arrivé en chemin. Arsace sent renaître son espérance, ne doutant plus qu'elle ne parvienne à forcer Théagène à la satisfaire, puisque par sa prétendue dépendance elle a pouvoir de vie et de mort sur lui. Elle se le fait amener, et le confronte avec Achémène, qu'il reconnoît pour avoir été de la troupe de Mitrane, chargée de le présenter à Orondate. Cet aveu suffit à Arsace. Elle accorde à Achémène Cariclée et la place de premier échanson, et elle lui dit de se retirer ainsi que sa mere. Restée seule avec Théagène, elle renouvelle ses efforts pour s'en faire aimer. Il persiste à refuser, se disant engagé ailleurs, mais faisant toujours passer Cariclée pour sa sœur. Arsace reprend toute sa colere. Elle jure, de nouveau, de se venger d'un dédain si humiliant; et le quatrieme acte finit là.

Cariclée et Théagène ouvrent le cinquieme. La crainte d'être forcée à passer dans les bras d'Achémène, et de voir passer Théagène dans

ceux

ceux d'Arsace, tourmente Cariclée au point de lui faire prendre la résolution de se donner la mort, pour se soustraire à ce double malheur. Théagène voulant calmer ce transport furieux, ne trouve d'autre moyen que d'aller dire à Arsace qu'il est l'époux de Cariclée, pour faire cesser les poursuites d'Achémène, et de donner, cependant, quelques lueurs d'un faux espoir à la Princesse. Cariclée a de la peine à consentir à ce dernier parti; mais Théagène détruit tous les soupçons qu'elle peut avoir, et ils scellent cette ligue défensive par des baisers brûlans. Nous les quittons-là pour aller au Palais, retrouver Arsace, qui interroge Cybele, de laquelle elle n'apprend rien de consolant pour son amour. Mais cet amour est encore si violent qu'Arsace ne peut se déterminer à en punir l'objet. Pour le rapprocher d'elle, au contraire, elle veut qu'il soit un de ses échansons. Il paroît; et, embrassant ses genoux, il feint de se rendre à sa merci, lui déclarant son union avec Cariclée, qu'il veut bien pourtant, dit-il, ne pas traiter en épouse, pourvu qu'elle ne devienne pas celle d'un autre. Arsace le releve affectueusement, lui accorde ce qu'il de-

mande, et promet à Cybele une des femmes de sa Cour pour Achémène. Cybele suspecte fort cette prétendue résignation de Théagène, et craint qu'Achémène ne refuse de condescendre aux nouvelles volontés de la Princesse, qui l'envoie les lui prescrire, et qui, en même-tems, se retire à l'écart, avec Théagène. Nous retournons chez Cybele, où nous la devançons, et où nous voyons son fils se féliciter du double bonheur d'être fait premier échanson et d'être près d'épouser Cariclée. Mais Cybele vient lui apprendre qu'il y doit renoncer, et tout ce qui s'est passé au Palais, depuis qu'il en est parti. Dans son désespoir, dédaignant toute autre épouse que Cariclée, il veut d'abord s'aller venger de l'avoir perdue, sur Théagène, qui en est la cause; mais, ensuite, il projette une vengeance plus complette, c'est d'aller informer Orondate de la conduite d'Arsace, afin de faire punir, à la fois, tous les complices de son malheur. Cybele tâche à s'opposer à cette résolution, dont les suites la font trembler pour elle-même. Achémène ne l'écoute pas. Il part pour exécuter son projet; ce qui termine le cinquieme et dernier acte de cette cinquieme journée.

Voici le sommaire du sujet de la sixieme.

« Orondate, Lieutenant du Sophy de Perse, et mary d'Arsace, averty de la surprise de Philée, par le Monarque d'Ethiopie, résout (come place apartenant à son Prince) de la reconquérir. Achémène l'informe des mauvais déportemens d'Arsace, sa feme. Pour en tirer plus de certitude, il envoye Bagos, sien eunuque, sur les lieux, avec plein pouvoir de se gouverner selon l'urgence de l'afaire. Cependant, l'ombre paternelle aparoît, en songe, à Thyamis, révêlant le misérable estat où sont réduits Théagène et Cariclée, par sa négligence, avec exprès comandement de les tirer de peine. Arsace plus furieuse de l'amour de Théagène que jamais, selon l'avis de Cybele, comise à cela, tâche à se réconcilier par la douceur; mais en vain, car il persiste en l'immuable résolution d'une chaste amitié vers sa Cariclée. Ce qui désespere tant Arsace que la pernicieuse vieille, dès l'heure, conspire d'empoisoner l'inocente Cariclée, en un festin qu'elle luy feroit, sur la bone nouvelle suposée de la délivrance de son loyal Théagène. A même temps Thyamis suplie Arsace de re-

mettre entre ses mains ce beau couple étranger, suivant l'oracle n'agueres reçu de son pere. Arsace, avec injures et menace l'en éconduit totalement, qui come souverain Pontife a recours au peuple de Memphis, le joint en cause avec luy pour libérer ces deux amans. Là-dessus, Bagos, espion des actions d'Arsace, découvre la vérité de l'amour furieux qu'elle porte à Théagène, en comunique à Euphrate, autre eunuque, qui avoit les étrangers en garde; et, selon le pouvoir secret de la comission reçue d'Orondate, leur maître, résout de les enlever au déceu d'Arsace, laquelle autrement ne l'eût jamais permis; ce qui s'exécute, après que la misérable Cybele, prise dans ses propres lacs, se fut empoisonée au festin, Cariclée garantie par la permission divine, et qu'Arsace, forcenée d'un tel miraculeux accident, eut, sur sa fausse délation, fait condamner l'inocente au feu, qui devant tout le peuple Memphien, assemblé au spectacle, épargne son inocence, et n'endomage ce beau corps, outre que Philine, servante de Cybele, et employée à cet empoisonement, ainsy que convaincue de sa propre conscience, justifie Ca-

riclée sur le passé. Elle donc, recousse des flâmes, est emmenée, avec son Théagène, par Bagos, au Prince Orondate. Ce qui cause l'extrême désespoir d'Arsace, finissant sa malheureuse et détestable vie par un licol. Bagos reçoit la nouvelle de cette mort prodigieuse sur le chemin, et poursuit son retour vers Orondate, avec les deux prisoniers; ce qui forme notre sixieme sujet. »

Les personnages de cette sixieme journée sont Théagène, Cariclée, Orondate, Arsacè, Cybele, Achémène, Philine, suivante de Cybele, Euphrate, eunuque, au service d'Arsace; Bagos, autre eunuque, au service d'Orondate; un Conseiller Memphien, un Conseiller Persien, Thyamis, un Chœur de Memphiens, le Peuple Memphien, des Gardes, des Bourreaux, et un Messager.

Orondate et le Conseiller Memphien ouvrent le premier acte de cette journée. Ils déplorent la perte de la ville de Philée, près de laquelle ils sont et qui a été prise, sur le Sophi de Perse, par le Roi d'Éthiopie. Le Satrape se désole et veut se punir de cette perte, qu'il craint de se

voir imputée ; mais le Conseiller lui représente qu'il vaut mieux tâcher à reprendre cette ville que de se désespérer. Orondate goûte cet avis ; et, au moment où il va s'occuper à l'exécuter, Achémène arrive auprès de lui, et demande à lui parler, en secret. Ce voyage, entrepris sans ordre, et avec tant de mystere, par Achémène, fait redouter quelque nouveau malheur à Orondate. Il se retire pourtant avec lui ; et le Conseiller qui ne sait trop ce qu'il doit conjecturer de tout cela, se retire aussi, de son côté. Nous revenons à Memphis, où nous trouvons, dans le Temple, Thyamis occupé du songe pendant lequel l'ombre de Calasire lui est apparue, pour lui reprocher sa négligence sur le sort des deux jeunes étrangers, lui apprendre le danger qu'ils courent et lui ordonner de les y soustraire, en les retirant soudain du Palais d'Arsace. Thyamis s'excuse sur les devoirs du Sacerdoce, auxquels il a été entiérement livré, depuis la mort de son pere et sur la crainte qu'il a eue que sa présence ne rappelât cette mort fâcheuse aux deux étrangers ; mais il promet de suivre les nouvelles volontés de son pere, manifestées dans ce songe, et il part pour se rendre, à cet effet, au Palais d'Arsace. Nous

l'y précédons, et nous trouvons cette Princesse et Cybele qui s'entretiennent de Théagène. Arsace, qui a appris le départ subit d'Achémène pour l'armée, craint tout de son indiscrétion auprès d'Orondate. Cybele tâche à la rassurer à cette égard, et la voyant plus amoureuse que jamais de Théagène, elle lui conseille de le contraindre à lui céder, à force de mauvais traitemens, jusqu'à le faire battre par l'eunuque Euphrate. Arsace a d'abord quelque peine à recourir à cette dure extrémité ; mais elle se laisse enfin diriger par Cybele, et consent à ce que l'on ordonne, à coups de bâton, à Théagène de l'aimer. Cybele sort pour aller essayer de ce moyen. Cependant, Thyamis vient demander les deux étrangers à Arsace, pour les loger avec lui dans le Temple, disant ne les en avoir éloignés qu'à cause des funérailles de son pere seulement, et voulant à l'avenir les avoir sans cesse auprès de lui. Comme esclaves, Arsace prétend pouvoir les retenir sous ses ordres. Au même titre, Thyamis réclame Théagène, qui a été son captif. Après quelques contestations sur cela, Thyamis déclare qu'il va faire appuyer ses droits par les Memphiens. Il

sort ; et Arsace, restée seule, craignant que tout cela ne tourne mal pour elle, exprime son inquiétude et le regret qu'elle a de n'avoir pas été plutôt frappée de la Parque que de l'Amour, et c'est là que finit ce premier acte.

Au second, nous retournons au camp d'Orondate, qui, instruit, par Achémène, des desirs criminels d'Arsace, se plaint amérement du sort, dont l'inconstance vient flétrir sa gloire de tant de maniere à la fois ; par la défaite de son Lieutenant Mitrane, par la prise de la ville de Philée et par l'infidélité de son épouse. Il interroge Achémène sur les bruits qu'excitent dans Memphis tous ces différens malheurs. Achémène l'assure que l'étranger n'a cédé ni aux sollicitations, ni aux persécutions d'Arsace, et que de ce côté son honneur n'a encore souffert aucune atteinte. Orondate n'en est pas moins affligé et furieux en apprenant qu'il ne doit à cet égard la conservation de son honneur qu'aux pudiques refus de Théagène, engagé avec Cariclée. Il s'informe de ce que c'est que cette jeune étrangere. Achémène lui en fait le portrait le plus flatteur ; et, intérieurement désolé de n'avoir pu l'obtenir pour lui,

il veut s'en venger, en la faisant tourmenter par Orondate, à qui il essaie à persuader qu'il lui sera facile de se dédommager avec elle de l'incontinence d'Arsace, ne le laissant pas douter que Cariclée ne se trouve très-glorieuse d'être aimée d'un Satrape, et qu'elle ne le préfere volontiers à son aventurier, captif comme elle. Orondate remercie Achémène de ses avis, lui dit de demeurer au camp, jusqu'à nouvel ordre, afin de pouvoir l'entretenir encore, dans quelqu'autre moment; et, resté seul, il réfléchit sur tout cela. Ne voulant rien précipiter, il se décide d'abord à envoyer du camp l'eunuque Bagos à Memphis, pour lui faire espionner toutes les démarches d'Arsace, et pour en être fidélement instruit par lui, et il veut qu'on surveille secrétement Achémène dans le camp, afin qu'il ne puisse en sortir sans ses ordres. Mais nous, on nous remene, sans difficulté, à Memphis; on nous introduit dans une prison, où l'on a enfermé Théagène, après lui avoir donné la bastonnade, et nous l'entendons exprimer ainsi ses tendres plaintes.

Reclus dedans l'horeur d'une nuit ténébreuse,

Que la faim, peu à peu, dévore, langoureuse,
Sous le pesant fardeau de mes fers óprimé,
Et mon corps innocent d'ulceres imprimé,
Mon corps plus sillonné que les terres nouvelles
Où l'espoir usurier se cache des javelles,
Ces maux me sont heureux, ne m'intimident point,
Plus de ma loyauté que des tourmens époint.
Leur sujet glorieux mon courage releve,
Leur sujet glorieux fait que rien ne me greve.
Tant d'autres fois la mort m'a présente assiégé,
Tant d'autres lacs mortels pour l'amour empiégé
Qu'un mal accoutumé m'endurcit aux miseres,
Que je moque le sort et les astres séveres,
Que mes vœux désormais n'aspirent qu'au trépas,
Que de pires tourmens je ne gémirois pas,
Favorisé, sans plus, d'une œillade derniere
De la beauté qui tient mon ame prisoniere....
O chere Cariclée ! hélas ! un simple adieu,
Un adieu de ta bouche en ce funebre lieu
Envoyroit mon esprit content aux chams d'Élise,
La retraite des bons et leur sûre franchise.
Un adieu proféré de ta charmeuse voix,
Et si l'accompagner d'un baiser je pouvois,
Alors, alors mon ombre amplement satisfaite
Une félicité moissoneroit parfaite,
Mes travaux je tiendrois alors récompensez,
Et l'amour et le sort d'outrage dispensez....
Hélas ! hélas ! en vain tel heur je me propose;
Pour jamais un soleil sa lumiere ma close:
Je ne te verray plus, ton discours interdit....

(Apercevant Cybele, qui vient à lui.)

Mais quelqu'un vient icy... O spectacle maudit !
Cette Erine d'enfer, autrice de mes peines,
A son horrible aspect les rengrege inhumaines !

Cybele paroît, en effet. Elle vient lui apporter à manger et lui faire de nouvelles sollicitations, de se rendre à Arsace.

Tu as tort de montrer un front éfarouché
A celle qui ton bien toujours à recherché (lui dit-elle),
Qui de ta liberté plus que toy curieuse,
La disgrace en acquiert d'une ame furieuse....

(Il a grand tort vraiement d'en vouloir à celle qui a conseillé à cette *ame furieuse* de s'en faire aimer à force de coups de bâton, et de l'enfermer au fond d'une prison !)

Je meure si encore il n'y a qu'un moment
Sa rigueur je n'allois excessive blâmant;
Si je ne la priois seulette, à chaudes larmes,
Toy libre, recourir à ses premieres armes,
De t'avoir par douceur. Luy remontrant cela,
En rage frénétique à l'instant la voila
Preste de s'élancer contre moy violente,
D'une extrême fureur à face étincelante,
Avec mille sermens, mille imprécations,
Autant que tu croistrois tes chaudes passions,

Rébelle à son amour, qu'autant de ta torture
Elle s'exigeroit une agréable usure ;
Projet dont, en amy, j'ay voulu t'avertir.
Pour franchir un danger feins de luy consentir,
Promets de luy complaire et ton corps réconforte
Du peu qu'à son déçeu de vivres je t'aporte.

THÉAGÈNE.

Plutôt, pour me tirer de ma double prison
Vous me deussiez offrir le secours d'un poison,
Ou luy persuader que par un prompt suplice
Et mes jours et ses feux prudante elle finisse !

CYBELE.

Quy te rend si cruel ennemy de tes jours ?

THÉAGÈNE.

Une fidélité préferable toujours.

CYBELE.

La contrainte te sert d'excuse légitime,
Prouve ton innocence et te purge de crime.

THÉAGÈNE.

La contrainte ne peut que sur un lâche cœur.

CYBELE.

D'une espérance, au moins, appaise sa rancœur.

THÉAGÈNE.

Paravant que trompeur j'engage ma parole
Nous toucherons du chef les étoiles du pôle....
Paravant, ô ma sainte ! ô ma douce moitié !
Qu'entamer d'un soupçon notre chaste amitié !
Tes yeux, soleils d'amour, seront veufs de lumiere !

CYBELE.

De sorte qu'en l'erreur tu persistes premiere ?

THÉAGÈNE.

THÉAGÈNE.

O vertueux erreur! quiconque te suivra
Immortel icy-bas de louange vivra!

CYBELE.

La vertu ne consiste à suivre opiniâtre
Le précipice afreux d'un aparent désastre;
A un feu que l'on voit allumé se brûler,
Faute de se vouloir tant soit peu reculer.

THÉAGÈNE.

Vous vous peinez en vain de tanter ma constance.

CYBELE.

Ta constance me plaist, n'estoit sa repentance.

THÉAGÈNE.

Qui remet tout au pis nul accident ne craint;
Et ne se repent pas celuy qui ne se plaint.

CYBELE.

Le temps te fera mieux digérer mes paroles.

THÉAGÈNE.

Elles sont, toutefois pour ce regard frivoles.

CYBELE.

Adieu donc, mon enfant; on me mande au Palais.

THÉAGÈNE.

Va; et que ton retour ne m'afflige jamais!

Nous suivons Cybele chez Arsace; mais, en chemin, nous l'entendons se plaindre de la rapidité du tems, et redouter l'arrivée subite d'Orondate, qui, instruit de tout, punira les complices

d'Arsace. Cette pensée la fait frémir. Elle espere, cependant, qu'Achémène ne l'aura pas comprise au nombre des coupables ; mais elle craint la dénonciation de Cariclée, qui a été témoin des complots. Pour n'avoir plus à la craindre, elle imagine de l'empoisonner, et de faire autoriser ce projet par le consentement d'Arsace, en l'assurant que, débarrassée de cette rivale, elle n'aura plus de difficulté à triompher de Théagène. En arrivant au Palais d'Arsace, elle rencontre cette Princesse, qui lui demande si elle a revu Théagène, et si elle est enfin parvenue à le fléchir. Cybele lui répond :

. . . .

De le fléchir jamais ne se faut pas attendre,
Tant que d'un autre amour l'idolâtre pourtrait
Aux yeux luy reviendra. Vous n'orez l'indiscret
Réclamer, invoquer autre Déesse qu'elle ;
Maintenir qu'il ne peut trop endurer pour elle.

ARSACE.

Le moyen d'y pourvoir ?

CYBELE.

Me le demandez-vous ?
Envoyons-lui chercher en enfer un époux !

ARSACE.

Je craindrois, le faisant, de renflâmer sa hayne.

CYBELE.

Qui n'iroit sagement c'est chose bien certaine.

ARSACE.

Avec quelle industrie, exempte de soupçon,
Croirois-tu dans nos rets attirer ce poisson ?

CYBELE.

Je ne veux que masquer la joye à mon visage,
Et ce soir luy doner un funebre breuvage.

ARSACE.

O céleste ! ô divine ! ô rare invention !

CYBELE.

Et puis semer un bruit que pour l'affliction
Du tourment que souffroit le captif, sa pensée,
Elle est, entre mes mains, subite trépassée.

ARSACE.

Promets-tu dans demain ta promesse tenir ?

CYBELE.

De ce pas, je m'en vay d'espoir l'entretenir,
D'espoir qu'elle verra son aymé Théagène,
Délivré de prison pour leur noce prochaine.
La joye l'enyvrant d'un aveugle desir,
Que lors d'exécuter n'auray-je le loisir ?

ARSACE.

Tu dis le mieux du monde, usant de diligence !...
Ma hayne et mon amour reçoivent allégeance.
Cours réduire en effet ton fidele conseil.

CYBELE.

Et vous, en cependant, dormez de bon someil.

Il est apparemment bientôt l'heure de se coucher. Quoi qu'il en soit, c'est dans ce moment et dans ce beau projet que cet acte finit.

Au troisieme, nous retournons chez Cybele, où nous voyons Cariclée, seule d'abord, se lamentant sur les tourmens qu'elle a appris que l'on fait si cruellement souffrir à Théagène, et sur le chagrin qu'elle éprouve elle-même d'être séparée de lui. Cependant, elle voudroit mourir, afin de le rendre libre, parce qu'elle n'ignore pas qu'elle est l'unique obstacle à ce que l'on exige de lui. Mais Cybele vient la trouver pour remplir son abominable projet. Elle lui persuade, non pas sans quelque peine, la fin de ses malheurs et de ceux de Théagène, duquel la constance inébranlable a triomphé, dit-elle, de la tyrannique passion d'Arsace. Theagène et Cariclée doivent être libres et réunis dès le lendemain, poursuit Cybele; et, pour réparer les forces de Cariclée, que l'inquiétude et le chagrin ont épuisées, elle l'engage à manger, avec elle, un souper, qu'elle a fait préparer par Philine. Celle-ci apporte tout ce qui est nécessaire, et le sert sur une table, non pas sans quelque défiance de trahison; mais elle

est forcée d'obéir. En plaçant les coupes sur la table, elle se trompe, et met l'une à la place de l'autre ; de sorte que Cybele prend celle qu'elle destinoit à Cariclée et s'empoisonne. Philine l'emporte mourante ; et Cariclée voit la perfidie à laquelle elle vient d'échapper. Mais nous la laissons encore là, ainsi que l'infâme Cybele qui est allée mourir dans les bras de l'impudique Arsace, et nous faisons un nouveau voyage au camp d'Orondate, où nous trouvons Achémène seul, s'applaudissant de sa délation auprès du Satrape, qui vient d'envoyer son eunuque Bagos à Memphis, avec ordre, non-seulement d'espionner la conduite d'Arsace, mais encore d'amener au camp Théagène et Cariclée, sous son autorité, et quelque résistance que l'on fasse pour s'y opposer. Achémène, loin de pressentir ce qui se passe à Memphis, veut tâcher d'empêcher qu'on ne soupçonne sa mere d'avoir quelque part au crime d'Arsace, et se flatte de l'espoir d'obtenir une récompense du Satrape, pour le service qu'il vient de lui rendre. Il croit même le voir bientôt lui abandonner Cariclée, par satiété.

. . . . Il est à présumer (dit-il)

Que je l'auray de luy, se lassant de l'aymer.
Le change aux grands Seigneurs plaît, dessur toute chose :
Onc leur amour constant en un lieu ne repose.
Aussy, certes, aussy par la diversité
Notre apétit revient; le goût est incité.
Je n'en ferois pas moins, possédant leur fortune...
O que ce doux objet allége ma rancune!... &c.

Ainsi cet amant délicat se félicite d'avance de posséder celle qu'il aime, quand son maître n'en voudra plus. Mais, nous quittons encore le camp et revenons à Memphis, dans le Palais d'Arsace. Elle se désole et est furieuse de la perte de Cybele qui lui a dit, en mourant, avoir été empoisonnée par Cariclée; et elle prétend venger cette mort par celle de la jeune infortunée. On la lui amene. Elle l'accable de reproches et d'injures; mais Cariclée, sans s'émouvoir de crainte, se dit innocente et promet de s'avouer coupable si on veut rendre la liberté à son cher Théagène. Arsace, loin de se laisser fléchir par ce courageux dévouement, veut qu'on applique Cariclée à la plus cruelle torture, jusqu'à ce que, sans cette condition, elle ait avoué qu'elle est la meurtriere de Cybele. Mais Euphrate observe à Arsace que

la loi défend de mettre aucun criminel à la torture, avant que le conseil l'ait cru nécessaire. Elle se rend à cette raison, quoiqu'elle pense que le prétendu crime ayant été commis sur quelqu'un à elle apartenant, elle peut en poursuivre la punition à son gré ; et elle ordonne, en attendant l'instruction du conseil, qu'on enferme Cariclée dans un cachot voisin de celui où est Théagène, afin qu'ils puissent se parler et s'entendre sans se voir, et que la connoissance de leurs malheurs communs ajoute encore à leurs souffrances.

Au moment où l'on exécute cet ordre barbare, Théagène, du fond de son cachot, exprime ces tendres plaintes.

Bel astre réclamé, qui d'un rais favorable
Echangerois en heur ma peine déplorable,
En calme ma tourmente, en liberté mes fers,
Et passerois l'oubly sur mes travaux soufferts !
Las ! quel voile si fort, quel tant épais nuage
M'éclipse pour jamais ton céleste visage ?
Ou, s'il est impossible à mes yeux de te voir,
Coment, rien de ta part ne m'as-tu fait savoir ?
Coment n'as-tu charmé de ta douce faconde
Cet argus pour me rendre une vie seconde ?
De bouche, ou par écrit averty de ton sort ?
Un tel doute m'afflige et me done la mort !

Acuser ton amour de certaine oubliance,
Je n'ose, démenty par mainte expérience;
Et que ton inocence ayt souffert le trépas,
Moy demeurer captif, je ne l'estime pas.
Que résoudray-je donc? Las! mon esprit demeure,
Come un vaisseau pendant sur la vague peu seure.
Or, l'oest furieux le chasse vers le bord;
Maintenant il en est reculé par le nord;
Ores, il touche au Ciel, tantôt il voit l'abyme....

(Entendant l'arrivée de Cariclée au cachot voisin.)

Mais quelqu'un aux cachots est amené pour crime....
On l'enferme.... J'entends les portes croqueter,
Et de son accident le chétif lamenter.

CARICLÉE, *à part, dans son cachot, en parlant d'Arsace.*

Dieux! faites réussir l'effet de sa menace!...

(Élevant la voix.)

Icy, mon Théagène, aprochez-moy, de grace!

THÉAGÈNE, *à part.*

L'afection me charme, ou l'accent désiré,
Ma déesse, tu as de ta bouche tiré!

CARICLÉE, *à haute voix.*

Répond, mon Théagène, à ta dame éplorée,
Si tu jouys encor de la voûte éthérée!

THÉAGÈNE, *à haute voix.*

Mon soucy, ma pensée, est-ce toy que j'entends?

CARICLÉE.

Est-ce toy, mon soleil, est-ce toy, mon printemps!

THÉAGÈNE.

Las! hélas! qui te fait de mon malheur compagne?

CARICLÉE.

Je te vay précéder en la triste campagne!

THÉAGÈNE.

Quel rengrége douleur! hé! ma sainte, coment
Enferrent-ils ton corps ainsy prophanément?

CARICLÉE.

Demandes-tu la cause? A celle fin que morte
Au bienheureux somet des grandeurs je te porte.

THÉAGÈNE.

Ne parle pas ainsy, mon ame; je mourrois
Lorsque pour mon sujet souffrir je te sçaurois!

CARICLÉE.

Nous somes épiez; et, partant, je te prie
D'attendre que la nuit accoise leur furie;
Qu'elle done, secrette, à nos tristes discours
Une audace inocente et un plus libre cours.

THÉAGÈNE.

O misere inéfable, et bien digne de plainte,
Qui dessous un silence assujétit la crainte!

Ils se taisent tous les deux, et l'acte finit-là.

Au quatrieme, Arsace porte ses plaintes contre Cariclée au député du conseil Persien, en pré-

sence d'un Chœur de Memphiens, en demandant une prompte vengeance, et en affectant, cependant, une fausse sensibilité pour la prétendue coupable, à laquelle le Chœur s'intéresse sincérement, à cause de sa jeunesse et de sa beauté. Le Conseiller Persien déclare qu'avant la fin de la journée Cariclée sera brûlée vive, en place publique, punition ordinaire pour les empoisonnemens, et il ordonne qu'on aille l'apprendre à cette jeune étrangere, dans sa prison, et que l'on prépare tout ce qu'il faut pour l'exécution. Arsace et le Conseiller se retirent pendant ces préparatifs. Thyamis qui du Temple a entendu quelque rumeur, vient en demander la cause au Chœur, et il l'apprend avec autant de surprise que de chagrin. Il ne peut douter qu'on n'ait employé quelque trahison contre la jeune Grecque, qu'il fait connoître au Chœur comme issue de sang royal et comme une vertueuse Princesse, persécutée par le sort, depuis sa naissance. Le Chœur jure de prendre sa défense, et de l'arracher aux flammes qui l'attendent, si elle n'est véritablement pas la meurtriere de Cybele. Des Gardes et des Bourreaux amenent Cariclée sur la place publi-

que. Arsace, Philine, le Conseiller Persien et le Peuple de Memphis l'accompagnent. Avant qu'on l'attache sur le bûcher, elle s'écrie :

Astres, toujours cruels à mes malheureux jours !...
Et vous, Dieux, conjurez à ma perte toujours !...
Dieux du Ciel étoilé !... Et vous, Dieux de l'Averne!...
Et vous, Démons aussy de sa sombre caverne !...
Toy, Soleil lumineux, qui, rôdant l'univers,
Vois, d'un œil courroucé, tant de gestes pervers !
Tous, tous soyez témoins de ma mort inocente,
Que, sans crime, je fay dans l'érébe descente,
Que je meurs volontaire et me done au trépas,
Le meurtre supposé ne désavouant pas ...
Plus contente d'aller butin des noires flâmes
Qu'à mon ocasion avec liens infâmes,
Théagène loyal tu sois plus détenu.
Je t'absous de l'accord entre nous convenu.
Contente, je m'en vay passer le triste fleuve,
De ta fidélité ayant la sainte épreuve.
Vy désormais heureux ! qu'après moy les destins
Te tournent aussy doux qu'ils nous furent mutins !
Come je vay finir mes langoureuses peines,
En un stable repos se terminent les tienes !...
Adieu, mon ame, adieu ! le feu va dévorer
Ce corps que tu soulois idolâtre adorer !
Garde mon souvenir hôte de ta pensée,
Ainsy que je promets le faire trépassée !

Arsace ordonne aux Bourreaux d'attacher cette

jeune étrangere au bûcher ; ce qui s'exécute. Thyamis et le Chœur, qui surviennent, admirent avec quel courage elle va au supplice. Philine la déclare innocente du meurtre de Cybele. Thyamis exhorte le Chœur à l'aider à délivrer cette infortunée ; et, pour donner l'exemple, il se jette le premier au milieu des flammes, d'où il veut l'arracher. Mais on remarque qu'elles n'ont aucune action sur elle. Ce prodige est regardé par Arsace comme l'effet d'un sortilége, dont elle accuse encore Cariclée ; mais Thyamis, le Chœur et tout le peuple n'y voient qu'une assurance éclatante de son innocence, et ils s'obstinent à vouloir la sauver. Le Conseiller Persien engage Arsace à céder au desir général, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé quelque preuve positive contre Cariclée ; ce qui termine cet acte.

Le cinquieme est ouvert par l'eunuque Bagos, qui nous apprend, dans un monologue, qu'en arrivant du camp, il a reconnu, à l'air et aux manieres d'Arsace, qu'elle étoit coupable du crime dont Achémène et le bruit public l'accusent. Bagos ajoute qu'il va se hâter d'exécuter l'ordre qu'il a reçu de mener à Orondate les deux

étrangers. Il montre cet ordre, par écrit, à Euphrate, qui paroît, et il lui dit de l'aller communiquer à Arsace. Mais Euphrate craignant de la résistance, de la part de celle-ci, préfere de ne l'avertir qu'après avoir remis les deux prisonniers entre les mains de Bagos; et, tandis qu'il va les chercher, Bagos déplore la triste situation des esclaves, qui sont obligés à se charger quelquefois d'ordres dont l'exécution met leur vie en danger. Euphrate lui amene Théagène et Cariclée, qui croient qu'on va enfin les faire périr, et qui se félicitent de pouvoir mourir ensemble; mais Bagos les rassure, en leur disant où il les conduit, et ils partent tous les trois pour le camp d'Orondate. Euphrate, resté seul, songe à la maniere dont il apprendra ce départ à Arsace. Il se détermine à lui aller montrer l'ordre d'Orondate, et à lui dire qu'il vouloit être obéi secrétement et sans délai. Tandis qu'Euphrate se rend, d'un côté, chez Arsace, nous l'y précédons, d'un autre, et nous la trouvons seule, se lamentant encore sur son criminel amour, sur la constante indifférence de Théagène pour elle, et se proposant de se donner la mort, elle-même, après s'être

vengée de sa rivale. Mais l'aspect d'Euphrate, qui paroît devant elle tout consterné, lui donne une nouvelle inquiétude. Il lui raconte ce qui vient de se passer, et lui remet le billet d'Orondate. Arsace, voyant que sa conduite est connue de son époux, se décide à mourir, sur le champ. Elle s'enferme seule dans une chambre, où Euphrate, par une fente de la porte, entend ses cris et la voit s'étrangler, sans pouvoir la secourir. Il se hâte de sortir du Palais, dans la crainte d'y être vu de quelqu'un, et d'être soupçonné de ce meurtre; mais il envoie sur les pas de Bagos un messager, chargé d'une lettre, pour l'informer de ce nouvel événement, afin qu'Orondate en soit promptement instruit. Nous précédons le messager auprès de Bagos, et voyons ce dernier traiter les deux prisonniers avec beaucoup de douceur. Il leur peint Orondate comme un Prince généreux, qui veut leur faire autant de bien qu'Arsace leur a fait de mal. Mais Cariclée redoute le pouvoir de sa beauté sur le Satrape; et elle maudit cette beauté, qui lui a déja causé tant de chagrins, ainsi qu'à Théagène. Bagos tâche à calmer ses craintes et celles de Théagène, lorsque

le messager d'Euphrate les atteint et leur apprend la mort d'Arsace. Bagos poursuit sa route, avec empressement, renvoyant le messager à Euphrate, pour l'engager à donner, aux yeux des Memphiens, une cause à cette mort toute différente de la véritable, en attendant le retour d'Orondate ; et c'est-là que finit le cinquieme acte de cette sixieme journée.

Voici le sommaire du sujet de la septieme.

« Quelques coureurs de l'armée d'Hydaspe, Roy d'Éthiopie, et pere de Cariclée, l'enlevent des mains de Bagos avec Théagène, en font un présent à leur Prince, qui le reçoit fort agréable, et destine de victime aux Dieux, selon la coutume barbare de son pays. Il assiége Orondate, qui s'étoit jetté dans Philée, avec une puissante armée, fait refluer un canal du Nil dans la ville assiégée, et contraint Orondate de s'enfuir nuitament, avec les siens, au déçu des habitans qui se rendent à la mercy d'Hydaspe et impétrent pardon du passé. Achémène se sentant mal voulu d'Orondate, qui craignoit quelque recherche pour la mort de sa feme, parente du Sophy, conspire la mort de son maistre et remet l'exécu-

tion de cette trahison à la bataille qu'Hydaspe done à Orondate, où ce traître, prévenu, est tué de la propre main d'Orondate, qui, son armée défaite, demeure prisonier d'Hydaspe. Ce brave Monarque, content de l'honeur de la victoire et d'avoir répété le sien, traite la paix avec Orondate, le libere et renvoye gratuitement. Cela fait, il informe Théagène et Cariclée du lieu de leur naissance et de leur condition. Eux s'avouent frere et sœur, Grecs d'origine; ce qu'Hydaspe croit. Tout joyeux d'en faire un agréable présent aux Dieux, pour la victoire obtenue. Persine, mere de Cariclée, entremêle à ce sujet plusieurs regrets sur la perte de sa fille, et en déduit l'ocasion; ce qui sert d'acheminement à la conclusion et à la perfection de notre Histoire. »

Les personnages de cette septieme journée sont Théagène, Cariclée, Hydaspe, Persine, Orondate, Achémène, Acuphis, un Conseiller Éthiopien, la Nourrice de Cariclée, un soldat Éthiopien, un Chœur de Citoyens, une troupe de Persans, une troupe d'Éthiopiens, deux Messagers.

Le premier acte de cette septieme journée est ouvert par Hydaspe et sa troupe d'Éthiopiens. Il

les prépare à des travaux militaires pour reprendre la ville de Philée, dans laquelle Orondate est rentré, avec une troupe de Persans, et leur dit, pour les encourager :

Race illustre de Mars, avantureux gens d'armes,
De qui le Ciel admire et redoute les armes,
Que la gloire conçut à vaincre destinez,
Qui, de mille lauriers mille fois couronnez,
En ce dernier exploit, à vos vertus facile,
Subjuguez une armée, enclose en une ville,
Armée qu'Orondate a, dépourvu de sens,
L'a réduite avec luy, de la fleur des Persans,
Des Persans qui ne sont qu'homes par le visage,
N'ont, énervez, si non des délices l'usage,
Une montre inutile, un pompeux apareil,
Come vous remarquez à l'éfet et à l'œil.
Or, amys le dessein que mon ame projette
Ne consiste en la force, au péril ne jette,
Pour le nombre excessif des tenans; et ne faut
Espérer que jamais nous l'eussions par assaut :
Il dépend d'une ruse et d'un sage artifice.
Vous voyez que le Nil au pié du mur se glisse,
Lentement envoyé par un canal étroit,
Qu'à notre ocasion fait exprès on diroit.
Pourvu que luy coupions le passage ordinaire,
Et le lit naturel où il se peut retraire,
La ville au stratagême onc ne résistera;
Son onde par-dessus les remparts flottera :

Sans perte, sans hazard, nous aurons la victoire,
D'autant qu'à moins de sang, plus célebre de gloire.
Si l'home ne sçavoit employer que l'éfort,
Le lyon dessur luy l'emporteroit, plus fort.
Sa raison ne seroit qu'une charge inutile,
Un présent ocieux, une terre infertile;
Mais l'un et l'autre pris, ou conjoins en leur temps,
Ils ne trouvent d'éforts au monde résistans.
Sus donc, mes compagnons! que, la main à l'ouvrage,
Chacun, à qui mieux mieux, diligent s'encourage.
Il n'est rien qu'un labeur ne surmonte obstiné,
Sous qui ne tombe, enfin, l'enemy ruiné.
De trois brasses en trois, arrangez, par dixaines,
Et des moindres soldats jusques aux Capitaines,
Élevez une dune à leurs murs s'égalant.
Puis, à ce bras du Nil précipit dévalant,
Préparez un fossé, propre en tous diametres
A submerger la place et vous en rendre maistres,
Ceinte, sela s'entend, de chaussées autour
Qui de l'onde amassée empêchent le retour,
La haussent, peu à peu, et l'épanchant comblée
Dans la ville d'horreur mortellement troublée.
Allons-y travailler; courons-y de ce pas.
Je sçay que mon espoir vous ne tromperez pas,
Que vous respirez tous ma glorieuse envie,
Outre qu'un grand butin à cela vous convie.

UN SOLDAT.

Monarque, qui n'eus onc et n'auras de pareil,
Le phénix des guerriers, leur unique soleil,

Digne de comander non le seul Éthiope,
Mais tout ce que Thétis de ses flots envelope,
Prince, que nos destins heureux avoient promis,
L'assurance des tiens, l'effroy des ennemis,
Demeure hardiment de créance immuable
Qu'aux travaux nous avons une dextre indomptable,
Animez de ta voix, éclairez de tes yeux,
Falut-il écheler la machine des Cieux,
Enter sur Pélion Osse, la sourcilleuse,
Et dessur Osse Pinde, à la cime orgueilleuse;
Targuez de ta prudence à la mercy des dards,
Nous irons, s'il te plaist, écheler leurs remparts:
Nous les irons forcer d'une ouverte furie,
Sans qu'à nostre courage on joigne l'industrie.
Chacun de nous s'estime indomptable, tandis
Que des fatales sœurs tes jours seront ourdis.

HYDASPE.

Permette Jupiter, ô troupe généreuse!
Que ma conduite soit aux miens toujours heureuse,
Qu'un bon commencement ait le même succès... &c.

Pendant ces préparatifs, quelques-uns de ses soldats, qui étoient en embuscade, lui amenent Bagos, Théagène et Cariclée, qu'ils ont fait prisonniers sur leur route, en apprenant qu'ils alloient joindre Orondate. Hydaspe est fort content de cette capture, qui lui paroît d'un heureux augure pour le succès de son entreprise. Il

destine, aussi-tôt, Théagène et Cariclée à être sacrifiés aux Dieux, pour les remercier de la victoire; et, leur faisant ôter les liens de corde qui leur avoient été mis, il ordonne qu'on leur mette des chaînes d'or, et qu'on ait pour eux beaucoup de ménagemens. Nous quittons le camp d'Hydaspe. Nous entrons dans la ville de Philée, où nous trouvons Orondate, haranguant ses soldats, s'applaudissant d'avoir repris cette ville, d'avoir mis sa flotte à couvert dans la rade de Syène, et les engageant à faire des sorties sur le camp d'Hydaspe, à le forcer, et à tâcher à le faire prisonnier, en leur promettant des secours du Roi de Perse, s'il en est besoin, mais en les exhortant à ne devoir qu'à eux-mêmes cette gloire. Cependant, un chœur de Citoyens vient l'avertir des préparatifs qu'à faits Hydaspe pour submerger la ville, et de l'impossibilité où l'on est de l'aller attaquer dans son camp. Les Citoyens, effrayés par l'inondation, desirent que l'on demande une trève honorable. Orondate, pour les rassurer, feint d'y consentir. Ils envoient la proposer; et, quand ils se sont retirés, il propose, lui, à sa troupe de sortir la nuit, sur des ra-

deaux, de passer à travers le camp d'Hydaspe, de le surprendre, sans bruit, de faire main-basse dessus, et d'aller ensuite prendre quartier dans la ville d'Éléphantine, qui est à peu de distance. Ce qui s'exécute, et ce qui termine ce premier acte.

Le second est ouvert par les Citoyens de Philée, qui, au point du jour, se lamentent ainsi sur les maux dont ils sont menacés, par la perfidie d'Orondate.

UN CITOYEN.

Plorons, ô Citoyens! plorons sur le tombeau
De notre pauvre ville! Arrousons le flambeau
Qui la va dévorer, de pitoyables larmes:
Ores notre réfuge et nos plus fortes armes!
Syene, qui jadis fut l'honeur des Citez,
Un séjour de plaisirs et de félicitez,
Syene, qui jadis possédoit la fortune
De celle que bastit la dextre de Neptune,
Attend même destin d'un enemy vaincœur,
Contre son inocence enflâmé de rancœur.
Il nous fera passer tous au fil de l'épée,
Coupables réputez de sa proye échapée,
De la perte d'un camp qu'il tenoit en ses mains....
Hélas! c'est le destin de nous pauvres humains!
Sur le foible toujours retombe la misere.

Ne plus, ne moins qu'un vent éleve la poussiere,
La dissipe et s'en joue; ainsy le peuple bas
Sert aux grands de risée et de mortels ébats.
Nous semblons au buisson qu'un voyageur ébranche,
Où du chesne élevé la gloire il ne retranche!....
Hélas! hélas! ainsy, d'Orondate déçeu,
Après que les périls il nous avoit tissus,
Engagez au profond d'une guerre mortelle,
La peine nous portons de sa faute infidelle.
Quelle excuse seroit valable à nous purger?
Et coment nous prendroit à mercy l'étranger?
Une puissante armée en notre ville enclose,
Sortir, sans en avoir reconu quelque chose,
Sans une intelligence expresse à ce récit!
Je voy de la fureur l'éfet qui réussit!
Je voy le feu brandir dedans nos Temples sacres.
Des tutélaires Dieux ravir les simulachres;
Les soldats forcenez, au meurtre s'échaufans,
N'épargner nos vieillards, nos fames, nos enfans.
Je voy notre Cité une cendre menue,
(Spectacle malheureux!) qui se perd dans la nue!

UN SECOND CITOYEN.

Du côté des mortels nous n'avons qu'espérer;
Mais les Dieux peuvent bien nos malheurs modérer,
Qui disposent des cœurs, embrassent l'inocence,
Depuis qu'elle se fie à leur toutepuissance.
L'humilité d'ailleurs surmonte les plus fiers,
Et la clémence suit l'ombrage des lauriers,
Lauriers que l'on admire en ce Prince barbare,

Flétris à se venger d'une comune ignare.
Allons le suplier, de voix et de genous,
Qu'il nous reçoive en grace et nous pardone à tous.
Présentons-lui, devant notre race chétive,
De nos Prestres chenus la brigade plaintive;
Et nous de qui les pleurs sur le sein tomberont,
Et nous, de qui les mains l'estomac plomberont,
Fut-il un roc, un tigre, une infernale rage,
Sans doute, la pitié luy poindra le courage,
Mollira son courroux. Le feu de Jupiter
N'ofence ce qu'il sçait ne luy point résister.
Un dogue généreux le mastin ne dévore,
Qui se couche à ses pieds et sa clémence implore.
Allons; plus de séjour nous feroit soupçoner,
Et rendroit le vaincœur plus dur à pardoner.

UN TROISIEME CITOYEN.

Allons nous afranchir de péril et de crainte,
Ou par une mort prompte, ou par une complainte:
Remettre tout au pis en une aflicrion
Luy aporte beaucoup de consolation.

Cette résolution prise, le chœur sort de la ville, avec les Prêtres de Philée et une troupe d'enfans de Citoyens; et dans l'espoir de flechir Hydaspe, ils s'acheminent vers son camp. Nous les y précédons et nous entendons Hydaspe rendre graces aux Dieux de la prise de Syene et de celle de Philée, dont il se croit maître, ainsi que

de l'armée d'Orondate, qu'il suppose y être encore enfermée. Il veut assembler son conseil, pour délibérer sur les articles de la capitulation à proposer aux habitans, desirant les traiter avec humanité, lorsque le chœur de Citoyens vient se jetter à ses pieds, et lui apprendre l'évasion nocturne d'Orondate et de son armée. Hydaspe, furieux à cette nouvelle, veut d'abord se porter à quelqu'extrémité contre les habitans; mais le chœur de Citoyens parvient à l'appaiser, en l'assurant qu'ils n'ont rien su du projet d'Orondate qu'après l'exécution, et qu'ainsi ils n'ont pu s'y opposer. Hydaspe permet au chœur de Citoyens, aux Prêtres et aux enfans de rentrer dans la ville, en attendant qu'il ait désigné les ôtages qu'il desirera garder jusqu'après l'accomplissement de la capitulation qui sera proposée. Mais, tandis qu'il songe aux moyens de surprendre Orondate dans sa retraite, un Messager vient lui dire que ce Satrape, à la tête de nouvelles troupes de Perse, attaque, de nouveau, les troupes Éthiopiennes, et s'efforce à les repousser loin de Philée. Hydaspe rassemble tous ceux des siens qui sont auprès de lui, et vole à la rencontre d'Orondate.

Pendant

Pendant ce tems-là, Achémène qui a appris la mort d'Arsace et qui pense qu'Orondate peut en être accusé par le Roi de Perse et se prendre à lui de cette accusation, médite de l'assassiner pendant le combat qui se donne entre les Perses et les Éthiopiens. Il se glisse, à ce dessein, dans la mêlée, près d'Orondate, tandis qu'Hydaspe et le Satrape excitent leurs troupes à donner les plus grandes preuves de courage l'une contre l'autre. Il porte un coup à Orondate, sans le blesser; mais il est surpris par Orondate même, et enveloppé par un gros d'Éthiopiens, qui, indignés de cette perfidie, le tuent aux pieds de son maître. Cependant, les Éthiopiens, qui sont les plus forts, défont les Perses, prennent Orondate prisonnier, et le conduisent à Hydaspe; ce qui termine ce second acte.

Au troisieme, Hydaspe, qui vient d'apprendre la défaite d'Orondate, réfléchit ainsi sur les vicissitudes de la guerre, en attendant qu'on le lui présente.

Qui voudroit abréger (examiner) les mortelles vertus,
Cependant que d'un corps nous somes revêtus,
Que fortune nous tient sous les loys différentes

Come un reflux marin, qui ça, qui là courantes,
Maintenant au somet d'une félicité,
Et tantôt sous les pieds de quelqu'aversité,
En ces deux accidens il trouvera que l'home
Du parfait a compris une parfaite some,
Pour ne s'élever trop, et trop ne s'abaisser,
Selon qu'elle luy veut ses présens dispenser;
Mais le plus dificile à notre race humaine
Me semble à refréner une insolence vaine,
Ne point s'enorgueillir és afaires heureux,
Vice autant familier come il est dangereux....
Détournez-moy, bons Dieux! cette exécrable peste!
Qu'onques je ne la sente à mon honeur funeste!
Qu'une fraîche victoire, acquise sans labeur,
Serve à me faire craindre un semblable malheur!....
Donez qu'au chef captif parlant de l'adversaire (en adversaire)
Il ne remarque en moy un orgueil téméraire....

(*Voyant qu'on le lui amene.*)

Le voici... Je le veux de constance sonder,
Et d'un front courroucé d'abord intimider....

(*A Orondate.*)

Home double et pervers! à cette heure, confesse
Que réduit au pouvoir de ma main vangeresse,
Reprochable je suis de trop d'humanité?
Que tu aurois cent morts coupable mérité,
S'il me ressouvenoit de l'injure passée,
De la foy que tu m'as de n'agueres faussée?
Je te laisse pourtant la vie, et te promets

Qu'on ne t'ofencera, de ma part, désormais,
Pourvu que, repentant, ton crime tu m'avoues....
Coment! par un mépris ta teste tu secoues?

ORONDATE.

Quelle méchanceté trouves-tu de tromper
Un puissant enemy, et ses fers échaper?
Employer l'artifice où la force est sans force?
D'avoir sur ses autheurs une fraude retorse (retournée)?
J'ay fait ce qu'un des tiens en ma place devoit,
Si pour son Prince armé, même chose il pouvoit.

HYDASPE.

Tu m'as manqué de foy pour la trève accordée.

ORONDATE.

De mon consentement on ne l'eut demandée!
Un vulgaire (un peuple) timide et suspect me contraint;
Et semblable contrainte à la tenir n'astraint.

HYDASPE.

Qu'espérois-tu de mieux?

ORONDATE.

Une mort honorable.

HYDASPE.

Ains, étoufé des eaux, une fin misérable!

ORONDATE.

C'est pourquoy j'ay roidy contre elle mes éforts.

HYDASPE.

Il falloit donc sorty, te contenter alors!

ORONDATE.

Un péril afranchy défie un grand courage
D'en afranchir un autre, et oser davantage!

HYDASPE.

Un péril afranchy doit tout home prudent
Garder qu'il ne retombe en un pire accident.

ORONDATE.

Trop de prudence empêche une haute entreprise!

HYDASPE.

Trop de témérité est cause de ta prise.

ORONDATE.

J'aime mieux par tes mains, magnanime, finir,
Que vers mon Roy, coupable, en la sorte venir.

HYDASPE.

Quel suplice prendroit ton Roy d'un téméraire?

ORONDATE.

Il remunereroit sa vaillance, au contraire!

HYDASPE.

Tu apelles vaillance un projet insensé,
Estimant qu'il mérite estre récompensé?

ORONDATE.

Le triste événement des guerres incertaines
A trompé devant (avant) moy de fameux Capitaines!

HYDASPE.

Tu te savois pour nous de nombre incompétant.

ORONDATE.

Ouy; mais je m'estimoy de courage bastant.

HYDASPE.

Encor, quel traitement veux-tu que je te face?

ORONDATE.

Je ne desire point impétrer plus de grace

Qu'acorderoit mon Prince à quelques-uns des tiens,
Tombez, par un hazard louable, en ses liens.

HYDASPE.

Ta franchise me plaist; franchise qui procede
D'une ame généreuse, et que l'honeur possede.
Ainsy le lyon ayme à vaincre le lyon,
Combattant pour la gloire, et non de passion.
Ainsy tu conoîtras un vaincœur débonaire,
De courtoisie en tout à ses propos contraire,
Qui, hormis le combat, ne porte à tes pareils
Nulle animosité, les tient come soleils....

(*Aux soldats qui lui ont amené Orondate.*)

Menez-le dans la ville, et que de ses blessures,
Nonobstant la vindicte et toutes les injures,
Il soit sollicité avec autant de soin
Que si j'étois réduit moy-même à ce besoin.

Orondate reconduit dans Philée, et Hydaspe rentré dans sa tente, nous voyons paroître Théagène et Cariclée, qui s'entretiennent sur le projet que l'on a de les sacrifier aux Dieux. Théagène voudroit pouvoir être sacrifié seul, et, dans ce dessein, il exhorte Cariclée à se faire reconnoître d'Hydaspe pour sa fille. Mais, outre qu'elle craint de n'en être pas reconnue, dans ce moment, quelqu'indice qu'elle puisse lui donner, elle assure à Théagène que le sacrifice ne peut

Voulant mes bras ardens dessur son col étendre,
Trois et trois autres fois je n'ay pris que du vent.
Mon songe disparu, le soleil se levant,
Telle est l'ocasion de ma plainte subite;
Telle est le pensement qui pour l'heure m'agite.

LE CONSEILLER.

De nos desirs toujours l'objet fallacieux
Entrevient aux douceurs du some gratieux.
Ce comun accident doit étoufer sa crainte,
Et aux esprits posez ne doner autre ateinte
Que de voir le soleil d'un nuage couvert,
Que voir au bout du mois la lune qui se pert,
Que de sentir du feu la chaleur ordinaire.
C'est chose qui ne peut de soy bien, ny mal faire;
Nulle, de poids, d'augure et de distinction:
Bref, une pure fable et une fiction.

ACUPHIS.

Beaucoup ne sont, de vray, que formes déceptives,
Que paniques terreurs pour les ames craintives,
Vaines illusions, fantômes sans pouvoir;
Mais d'autres le futur nous font aussy sçavoir,
Sont messages des Dieux, véritables; et mêmes
A ceux qui sur le front portent les diadêmes,
A ceux de qui dépent le salut d'un pays,
Ou soit alors qu'ils sont du destin envahis,
Ou qu'ils sont menacez d'un orage de guerre,
Un songe, une comete, un tremblement de terre
Avertissent, sous main, ces fils de Jupiter,
Et tels signes alors leur peuvent profiter.

HYDASPE.

Je ne dy pas que non. En pareille occurence
J'oseray dessur eux former quelqu'assurance,
Ofrir aux Immortels mes pacifiques vœux
Pour détourner, benins, ces désastres préveus.
Icy rien de semblable ; icy je ne présume
Ma vision passer la vulgaire coutume.
Son augure impossible, impossible d'éfet,
Rameine un souvenir qui le front me défait....
Plût au Ciel, mes amys, que sa main libérale
Tranchât le superflu de ma grandeur royale,
Ne comander Monarque à tant de nations,
Avoir de borne un peuple à mes ambitions,
Et que Lucine, entrée en ma couche nociere,
Honorât notre hymen d'une race héritiere !
Que je pusse laisser après moy, de mon sang,
Des neveux pour régir l'Éthiope à leur rang !....
Las ! hélas ! ce regret me dévore, me tue,
Refoule sous ses pieds ma constance abatue !

LE CONSEILLER.

On trouveroit plutôt, en ce mortel manoir,
Un cigne, en la couleur de son plumage, noir,
Le corbeau vêtiroit plutôt (prodige insigne !)
Cette aimable blancheur qui décore le cigne
Que le plus favory des astres et du sort
En son heur acomply ne se remarque à tort.
Il aura du défaut et un sujet de plainte,
Bien qu'au bruit de son nom le Ciel tremble de crainte.
Il ne s'en est point vu, et ne s'en verra point

Que la félicité bien-heure (rende heureux) de tout point..
Les Dieux ne veulent pas, époinçonez d'envie,
Que nous les égalions en noʃtre frêle vie;
Ou, plutôt, ils le font pour réserver ces fruits
Aux homes vertueux, en leur nombre réduits (en petit nombre).

HYDASPE.

Ne sondons plus avant leur haute providence,
Qui les yeux éblouit de l'humaine prudence... &c.

Il appelle ensuite Théagène et Cariclée, et les interroge tous les deux sur leur sort et sur le lieu de leur naissance. Théagène répond qu'ils sont Grecs et frere et sœur. Hydaspe donne des éloges à la Grece, et se félicite de ce qu'elle lui fournit deux victimes à immoler aux Dieux. Il revient au songe qu'il a fait, et s'étonne de ce qu'il ne lui a pas aussi offert un héritier mâle, de même qu'une fille, puisqu'il voit un prétendu frere de cette captive qu'il a vue dans la nuit. Il interroge ensuite Cariclée, séparément. Elle lui répond qu'à l'autel elle lui apprendra quels sont ses parens, et qu'elle les lui fera voir. Il n'en veut rien croire, ne trouvant pas d'apparence que ses parens, s'ils sont Grecs, puissent être en

Éthiopie; et il la soupçonne de rêver, comme il faisoit la nuit précédente, ou d'avoir perdu la raison, par la peur de la mort. Cependant, il croit trouver de la ressemblance entr'elle et Théagène. Le Conseiller Éthiopien lui dit qu'Orondate avoit beaucoup d'amitié pour ce captif. Alors Hydaspe ordonne au Conseiller de conduire Théagène et Cariclée à Méroé, avec beaucoup d'égards et de ménagemens, en attendant qu'il s'y soit rendu pour présider au sacrifice. Dès qu'ils sont partis, il se fait, de nouveau, présenter Orondate et le chœur des Citoyens de Philée et de Syene; et voulant qu'ils sachent qu'il ne conserve aucun ressentiment contr'eux, il leur dit, en portant, d'abord, la parole à Orondate:

Proche de mon retour en la terre où premiere
Je saluay du jour l'agréable lumiere,
Content d'avoir vaincu, et justement repris
Un thrésor usurpé, d'inestimable prix,
La mine que m'avoit détourné, par ses fraudes,
Ton maître iujurieux, des riches émeraudes.

(C'étoit-là le sujet de la guerre survenue entre le Sophi de Perse et le Roi d'Éthiopie.)

Nous n'avons désormais plus rien à démêler:

Je ne veux plus avant son sceptre quereller,
Le poursuivre enemy d'une implacable hayne.
Un Empire excessif n'acroît que notre peine:
Celuy qui ne se peut soy-même comander,
Ne sçauroit légitime un autre posséder,
Et quiconque recherche une courone inique
Pour couvrir aux combats son dessein tyranique,
Peste de l'univers, on devroit l'étoufer,
Le fuir come une Érine exécrable d'enfer.
Induit de ces raisons, je donne à l'alliance
Avec luy désirée, une entiere oubliance.
Je ne veux rien du sien retenir désormais.
En pleine liberté pour toy, je te remets:
De ma part tu es libre; et tes playes guéries
Tu luy peus anoncer nos discordes taries.
Tu luy peus témoigner qu'Hydaspe retourné,
De la sainte raison son Empire a borné,
Luy désire porter une amour fraternelle,
Gardant la paction qu'il présente éternelle....

(*Au Chœur.*)

Au regard de vous tous qui Syene habitez,
L'espace de dix ans pourvus d'immunitez,
Je vous recouple (rends) au joug de votre antique maistre.
Fuyez l'ingratitude et un reproche traistre.
Ce terme sufira pour repeupler vos champs
Contre la cruauté de nos glaives tranchans.
Ce terme sufira pour réparer vos pertes,
Par l'injure de Mars, des deux côtés soufertes;

Et,

Et, pour vous imprimer le souvenir d'un Roy,
Tantôt l'humanité, ores le mesme éfroy,
Fléau des étrangers quand l'honeur le comande,
Et leur suport alors que la pitié luy mande,
Voilà, mes bons amys, au partir de ce lieu,
Que j'avois à vous dire, auparavant l'adieu.

ORONDATE.

Monarque tout benin, tout bon, tout magnanime,
De tes rares bienfaits la louange sublime,
Tant que l'alme flambeau le monde éclairera,
Immortelle en nos cœurs obligez durera.
Nos cœurs raconteront, par la bouche dévote,
Que du sein de Clothon ta clémence nous ôte.
Nous suplirons les Dieux de te rémunérer,
Car du pouvoir humain il n'y a qu'espérer.

LE CHŒUR.

Et nous, quel sacrifice à ta grace céleste,
Quels taureaux immolez, quelle hécatombe reste,
Quel homage, quels vœux, quelles éfusions,
Quel sourcilleux airain, quelles oblations
Qui puissent acquitter de la moindre partie?
Non; et fut cette troupe en langues convertie
Elle ne te sçauroit en un siecle donér
Le los qui t'apartient, et te reguerdoner.
Tu ne nous as voulu traiter en cette guerre
Que come Jupiter qui croule son tonerre,
Épouvante le monde, et, sans luy nuire, après,
D'un soleil plus riant luy redone les rais....
Vy, grand Monarque, heureux, une âge nestorée,

Ta mémoire de tous immortelle honorée !....
Cela ne peut manquer, et que tes successeurs
Du sceptre des vertus ayeules possesseurs,
Prosperent redoutez de tous leurs adversaires !
O quatre fois heureux tes peuples tributaires !
Ta douce servitude est une liberté !
Tu es pour repeupler un monde déserté !
Ils peuvent, à bon droit, publier ton empire,
Celuy qui fit Saturne en équité reluire,
Lorsqu'il changea l'Olympe au sceptre Ausonien,
Par ses fils arraché hors du throsne ancien !

HYDASPE.

Vos louanges, amys, ont ja payé l'usure
Qu'une vertu pénible à ses gestes procure !
La gloire est le vray prix qu'un brave cœur atend !
Chacun, ore en son lieu se retire content.... &c.

Il les congédie ainsi, et ordonne à Acuphis de préparer son armée à retourner dans ses États. Il envoie, ensuite, un Messager à Méroé, afin d'y faire annoncer son retour à la Reine, son épouse, et de la rassurer, d'avance, sur les dangers qu'elle a pu craindre pour lui pendant cette guerre. C'est-là ce qui finit ce quatrieme acte.

Au cinquieme, nous sommes transportés à Méroé, dans le Palais d'Hydaspe, avant l'arrivée de son Messager. Nous y voyons la Reine Per-

sine et sa Nourrice, qui s'entretiennent ensemble. Persine, regrettant la perte de sa fille, seule enfant qu'elle ait eu, et l'absence du Roi, son époux, éloigné d'elle par la guerre, s'exprime ainsi :

Persine malheureuse ! A quoy sert, pauvre Reyne,
Que tu sois aveuglée en la grandeur humaine,
Qu'un rogue diadême environe ton front,
Qu'à ton comandement se trouve un monde prompt,
Qu'on veille à ton repos, que Junon semble même
Te porter de l'envie en ton Palais suprême;
Que tu sois admirée en ta condition,
Et d'un vulgaire fol la frêle ambition ?
Tout cela, tout cela ne t'empêche, stérile,
De traîner les liens d'une trame inutile,
De gémir sans espoir de ce gage plus cher
Que te peut néantmoins Lucine reprocher !
Parricide, tu as l'inocence exposée,
Et de celle abrégé la mortelle fusée,
De celle qui n'avoit (énorme cruauté !)
Autre défaut en soy qu'un excès de beauté;
De celle que tes flancs par neuf lunes porterent,
Et que sans plus au jour les destins présenterent.
Marâtre ! tu l'as mise en la main des boureaux,
Jaçoit qu'un rais mignard de ses astres jumeaux,
De deux petits soleils qui parurent au monde,
Ta pitié réclamast ; que l'air, la terre et l'onde

Semblassent résister à ton sanglant dessein,
Car alors une horreur me parcourut le sein,
Et de le révoquer Persine toute preste,
Nous visme du somet de l'inocente teste
Un feu prodigieux s'épreindre, qui, léger,
Sa perruque léchant, n'osa l'endomager.
Un pluvieux nuage obscurcit la journée,
Ainsy que déplorant sa triste destinée,
Je fus seule impassible, où estoit son suport,
Ordoné de nature, elle trouve la mort!...
Dieux! qui jamais ouït un acte plus barbare?
Sous ombre qu'une peur de mon esprit s'empare,
Que je craignois mon lit d'adultere suspect,
Pour la voir de couleur semblable à son aspect,
Peinte d'une blancheur nompareille en la face,
Blancheur que le soleil, trop ardent, nous éface,
Trop voisins de son char, trop énemis des Cieux
Pour respirer, félons, un air plus gracieux;
Trop indigne d'avoir ce monstre d'excellence
A qui la cruauté n'auroit fait violence....
Las! ma fille, où tu sois des champs Élyziens,
Aux ombres racontant l'injustice des tiens,
Tourne les yeux icy, ma géniture chere!
Contemple les ennuis de ta dolente mere!
Un jour depuis ta mort sans pleurs je n'ay passé!
Cent fois j'ay désiré que ton corps trépassé
Pût revivre en ma place, et cent fois ma poitrine
De ses mains a soufert une force mutine!
J'ay maudit mon erreur autant de fois, hélas!

Que je te ramantoy, mon unique soulas!
Celle qui me devoit perpétuer, heureuse,
Par un nombre enchaîné de race généreuse!
Celle qui nous devoit, à son pere et à moy,
L'alliance aporter de quelque puissant Roy,
D'un gendre provigner une race bien née,
De ce sceptre, aprez nous, tour-à-tour, couronée!...
O ma fille! ô ma fille! impêtre de Clothon
Que je t'aille trouver aux regnes de Pluton,
Que je t'aille crier mercy de mon ofence,
Sans plus traîner au jour ma dure pénitence!

LA NOURICE.

Il n'est pas encor tems de se désespérer.
Maintefois l'on a vu tels malheurs prospérer;
Les enfans exposez à la Parque impiteuse,
Éclaircir, par aprez, leur naissance douteuse,
Échaper au péril de semblable accident,
Une expresse bonté des grans Dieux les gardant:
Voire les animaux doner la nouriture
A ceux qu'on leur avoit destinez pour pâture;
Aux autres la fureur du vagueux élément
De solide asseurance a servy seulement.
Ce que chérit le Ciel, qu'il prent en sa tutelle
Moque tous les complots de la tourbe mortelle;
Et le Ciel d'ordinaire assiste l'inocent,
Ses miracles luy va, prodigue, dispersant;
Miracles incertains, et, toutefois, possibles,
Qui rendent les douleurs à l'ame moins sensibles,

A l'ame résolue, à l'ame qui les tient
Venus hors de saison, come ce qui n'avient.

PERSINE.

Je ne sçaurois douter d'une chose si claire.

LA NOURICE.

Et la croyant aussy vous n'y pouvez que faire.

PERSINE.

Je ne puis qu'alléger mon deuil en soupirant.

LA NOURICE.

Ains vous ne vous pouvez douloir qu'en l'empirant.

PERSINE.

N'ay-je bien mérité que la douleur empire,
Moy, parricide, moy, des méchantes la pire,
Moy, qui de la nature ay violé les loys,
Moy, de rage passant le fier peuple des bois,
Qui conserve sa race aux dépens de sa vie,
Employe auparavant qu'elle luy soit ravie
Tout ce qu'elle a de force et de subtilité,
Qui brutale n'a point lors de brutalité?
Où de mon mouvement je la fis, criminelle,
Plonger de son aurore en la nuit éternelle.
Au lieu que j'ay voulu perdre un thrésor exquis,
Que Lucine m'avoit par sa faveur acquis,
Thrésor qui désormais n'estant récupérable
Asprit de jour en jour ma langueur incurable.

LA NOURICE.

Si est-ce, il m'en souvient, que vous ne distes pas
Qu'emportée on donnât votre fille au trépas.
Son arrest ne portoit que l'exil d'une absence.

PERSINE.

Le quel vaut mieux d'avoir meurtry son inocence,
Ou enjoint qu'on allât jeter ce tendre corps
En quelqu'afreux désert séparé de nos bords?

LA NOURICE.

A qui comistes-vous ce pitoyable ofice?

PERSINE.

De l'horrible forfait Sisymethre est complice.

LA NOURICE.

Sisymethre?

PERSINE.

Luy-mesme.

LA NOURICE.

O grands Dieux protecteurs!
Soyez, je vous suplie, de mon présage autheurs!
Faites qu'il réussisse!... Au nom de Sisymethre,
Le salut de l'enfant je vous ose promettre.
Un home si clément, un home si discret
Sera bien pour l'avoir fait nourir, en secret.

PERSINE.

Mon instante priere aux menaces conjointe
Luy auront émoussé telle piteuse pointe.

LA NOURICE.

La priere et la crainte envers l'home de bien,
De son ame pressé, font aussy peu que rien.

PERSINE.

La peur, en la sauvant, d'atirer ma rancune,
De perdre, en un momant, une vieille fortune.

Vendroit la sainteté du plus saint des mortels.
Les homes maintenant, Nourice, ne sont tels
Qu'au siecle d'inocence : ils n'en ont que l'image,
Vertueux d'aparence et méchans au courage,
Le but de leurs desseins n'est qu'à s'ancrer toujours,
Par toute voye oblique, en nos royales Cours.

LA NOURICE.

Ne dites pas cela, Madame. Je ne sçache
Que ce grand personage ait jamais reçu tache
En son los remarquable. Il n'est regle, ny loy,
Tant adstrainte aux rigueurs, tant exacte de soy,
Qui par fois ne s'excepte. Ainsy le fort athlete
Aux vices de ce siecle, indompté, ne s'arreste.
Toujours dessur ses pieds, toujours ferme au combat,
D'un courage invincible, afronté, les abbat ;
Et s'il a secondé votre envie meurtriere,
On luy doit imputer une chûte premiere.

PERSINE.

Plust aux Dieux s'il fut tel qu'encores cette fois
Sa chaste intégrité répondit à ta voix,
Que ce comencement me le rendit coupable !
Mais une vérité contraire m'est palpable :
Je la touche des yeux. Depuis, hélas ! depuis
Que, ses jours finissant, je tramay mes ennuis,
Six lustres ont passés ; et trois fois six années
Achevent aujourd'hui leurs courses enchaînées :
L'espace est sufisant, et plus que sufisant
Pour sçavoir si le jour elle voit à présent,

Pour sçavoir quel destin retiendroit la pauvrette!
Las! hélas! elle n'est plus qu'une ombre muette!
Tu m'amuses d'un songe et retiens mes regrets,
Afin que plus ardens ils sortent par aprez,
Afin que d'un penser en un autre je roule,
Et qu'ainsy la douleur onc de moy ne se soule.
J'ay ma fille perdue, et n'attent que le jour
De perdre mon époux au marital retour.
De moment en moment, chétive, je redoute
Qu'on me vienne anoncer une horrible déroute,
Le camp d'Éthiopie entiérement défait,
Sans Prince retourner, sans aucun autre éfet....
Dieux du Ciel! détournez ce vergogneux esclandre,
Et le faites sur moy, parricide, descendre,
Et me prenez plutôt la victime pour tous,
D'un laurier glorieux couronant mon époux!

LA NOURICE.

L'amitié vous conçoit cette crainte importune:
Mars ne luy peut brasser d'encombreux infortunes
Il ne court aprentif à ce rude métier,
D'une témérité se faire châtier.
L'équité le conduit et la prudence sage;
D'expérience vieil et jeune de courage,
Assisté d'une armée en nombre compétant
Pour dompter ce qui est de la Perse restant;
Assisté de routiers qui n'ont sous autre maistre
Apris coment il faut aux alarmes paroître,
Combatre tant qu'on ait une goute de sang,
Ou vaincre généreux, sans bouger de son rang.

L'auspice fortuné de sa haute entreprise,
Philée, que d'abord sur le Perse il a prise,
N'est-ce pour écarter ce fantôme de peur?
N'est-ce pour dissiper cette foible vapeur?
Quiconque de son heur si lourdement abuse,
Ingrat envers les Dieux ne trouve point d'excuse!
Il mérite, insensé, le mal qu'il veut avoir;
Et pardonez, Madame, à mon juste devoir.

PERSINE.

Je pardone plutôt à ton cerveau débile
Qui se promet d'espoir toute chose facile,
Toute chose afectée où panche son desir.
Une victoire ainsy tu forges à plaisir,
Ne considérant pas que la plus claire aurore
Vient un jour pluvieux assez souvent éclore,
Que le plus grand pouvoir du variable sort
En la guerre, s'exerce où il est le plus fort.
Tel invincible aura vescu toute sa vie,
À qui sera la gloire en un moment ravie,
Qui perdra la prudence et le sens au besoin;
Cuidant surgir au port, il s'en trouvera loin;
Car de ne point faillir n'est pas œuvre mortelle;
Et voilà d'où provient ce soin qui me martelle.

LA NOURICE.

Si est-ce qu'on se regle à un nouveau succez,
Joint qu'à votre soucy je trouve de l'excez.

PERSINE.

Coment pourois-je, hélas! estre trop soucieuse
De la chose du monde à moy plus précieuse?

LA NOURICE.

Coment vous pouvez-vous sa perte imaginer
Contre un foible adversaire aysé de ruiner ?
Coment ofencez-vous sa vertu magnanime,
Que résone le Ciel et que la terre estime ?

PERSINE.

Ma vengeance est petite, au prix de son péché,
Qui d'une ambition, misérable, entaché,
Sur le déclin des ans, abandone ma couche,
Me prive de ses yeux, me prive de sa bouche;
Pour un tant forcené, méprise son repos,
Veut avancer le dard de la fiere Atropos,
D'un ombrage d'honéur bâtir sa sépulture,
Et dans l'orque (imprudent) suivre sa géniture !
Moy tandis volontiers, n'ayant, pleine de deuil,
Que des regrets dans l'ame et des larmes à l'œil !....
Ah ! tu ne sçus jamais, de nature brutale,
Qu'emporte le lien de l'amour conjugale !
Tu blâmes ce qui est de plus louable en moy !.... &c.

Mais le Messager d'Hydaspe arrive. Il raconte à Persine tous les succès du Roi, et son retour pour le soir de ce jour même. Le Messager congédié, Persine se félicite, de cette maniere, sur cette bonne nouvelle.

Célestes ! de bon cœur, je confesse qu'à tort,
Infirme, j'ay douté de votre alme suport (s'écrie-t-elle).

En récompense aussy, j'accroîtray vos ofrandes ;
Vos louanges bruiront en ma bouche plus grandes....
Ah ! que vous m'obligez d'un signalé bienfait !
Que l'un et l'autre sort égaux vous m'avez fait !
Je n'ay plus de quoy plaindre. Orpheline de race,
Le pere désormais me retiendra sa place.
Vous me le ramenez de gloire couroné,
Tout l'orgueil adversaire aux combats moisoné !
Vous me le ramenez en repos perdurable,
Qui mon ame paîtra d'un discours vénérable,
Supléant aux plaisirs de l'âge dérobez,
De l'âge froidureux aux membres recourbez....
O Dieux ! ô Dieux benins ! ce bénéfice extrême,
Ingrate, me condamne et me ravit moy-même !
Las ! et s'il vous plaisoit... (je n'en veux plus parler)
C'est votre providence, indiscrets, contrôller ;
C'est de vœux importuns ofencer vos oreilles,
Et c'est vous enquérir d'impossibles merveilles....
Allons ; il le vaut mieux, chacun à son devoir,
Le pere du pays, triomphant, recevoir ;
Son retour honorer d'une pompe pudique,
Vaincœur luy consacrer maint célebre cantique,
Et aux Temples des Dieux, superbement parez,
Pour victimes tenir cent taureaux préparez.

C'est-là ce qui termine le cinquieme acte de la septieme journée.

Voici le sommaire du sujet de la huitieme et derniere.

« L'ombre

« L'ombre de Calasire prédit à Théagène et à Cariclée la fin de leurs travaux, par un heureux mariage. Hydaspe, en présence de son peuple, veut célébrer le sacrifice accoutumé, et accomplir ses vœux en l'offrande des deux jeunes Grecs, ses prisoniers. Théagène conjure sa maîtresse d'implorer le secours de ses parents, à telle extrémité, et se découvrir pour ce qu'elle étoit : ce que promet Cariclée ; mais lorsque le point de l'ocasion s'ofrira, come elle fait lorsqu'elle aperçoit Sisymethre, grand home de bien, et en crédit chez son Prince, qui intercéde tant pour la délivrance du jeune couple étranger, que pour l'abolition d'une si barbare coutume ; car, à l'heure, Cariclée se déclare au Roy, son pere, qui la rejette, imputant cela à quelqu'imposture et à la crainte d'une mort présente. Persine, aux signes montrez, la reconoît ; mais ne l'ose avouer, de peur que le Roy ne la soupçone d'adultere. Toutesfois, forcée enfin de l'instinct maternel, et armée de son inocence, elle franchit cette dificulté, et dit au Roy come l'ayant enfantée ainsy blanche et dissemblable de couleur, à cause d'un pourtraict proche de son lict,

qui avoit obtenu telle puissance sur l'imaginative de sa conception, elle avoit fait exposer Cariclée à sa naissance, par Sisymethre. Le pourtraict conféré les tire de doute : outre, certains tissus que Cariclée avoit toujours chérement conservez pour une telle occurrence. Hydaspe, ravy de joye, comande qu'on choisisse une autre victime femelle, supléant au défaut de sa fille, qui, libérée, procure, non-seulement la liberté, mais aussy le mariage d'elle avec son cher Théagène. Caricle, pere nouricier de Cariclée, arrive là-dessus, qui récite fidélement l'histoire de leurs avantures, et coment Théagène étoit du sang royal de Thessalie : ce qui fait qu'Hydaspe accepte l'alliance, entiérement éfectuée à la venue des Ambassadeurs Thessaliens, qui cherchent leur Prince, et achevent de couroner ce docte ouvrage de l'histoire Ethiopique. »

Les personnages de cette huitieme journée sont Théagène, Cariclée, l'ombre de Calasire, Hydaspe; Persine, Sisymethre, Indien, devenu Prêtre des Dieux d'Ethiopie; Caricle, pere nouricier de Cariclée, des Ambassadeurs des Rois voisins de l'Ethiopie, des Ambassadeurs de

Thessalie, des Prêtres, des Sacrificateurs, un Citoyen de Méroé, un Chœur de peuple de la même ville et des Gardes.

Le premier acte de cette derniere journée s'ouvre pendant la nuit. Hydaspe, Théagène et Cariclée sont arrivés du soir de la veille à Méroé. Nous ne savons pas dans quels lieux l'on a placé les deux jeunes étrangers; mais nous voyons l'ombre du vieux Calasire apparoître à Théagène, pendant son sommeil, et le réveiller pour lui annoncer qu'il va enfin être bientôt uni, pour toujours, à Cariclée, par les nœuds de l'hymen, en lui révélant qu'il est le fils d'un grand Roi, dont il sera le successeur; qu'il aura une nombreuse postérité de Héros, que leurs vertus et leurs exploits rendront célebres par toute la terre, et qu'après une longue durée de prospérité dans ce mariage, Cariclée et lui iront jouir d'un repos éternel dans le séjour des ombres heureuses, parmi le petit nombre de celles des chastes et fideles amans. L'ombre de Calasire exhorte ensuite Théagène à souffrir avec une constance courageuse les derniers restes des épreuves d'adversité qui vont lui être offerts, en l'assurant qu'il

en triomphera promptement ; et elle le quitte, en lui disant qu'elle va en apprendre autant à Cariclée. Théagène, resté seul, a peine à revenir de la surprise extrême où l'a jetté tout ce qu'il vient d'entendre. Il ne peut croire qu'il soit destiné à gouverner, dans peu, un grand Empire, et il craint que Cariclée, reconnue pour être l'héritiere de celui d'Ethiopie, ne lui préfere quelque puissant Roi voisin. Elle vient le trouver, après avoir eu, à son tour, l'apparition de l'ombre de Calasire, et toute effrayée d'avoir vu cette ombre, elle lui raconte ce qu'elle en a appris. L'ombre lui a, sur-tout, recommandé de ne jamais consentir à prendre un autre époux que Théagène ; à quoi elle dit être bien résolue. Théagène s'efforce à la rassurer sur cette apparition ; mais ne peut lui dissimuler la crainte que lui cause à lui-même la future grandeur où elle va se voir élevée, et qui pourroit l'éloigner de lui. Piquée de cette crainte, elle lui répond :

De vray, qui le soupçon qui ton ame bourelle,
Juste, s'éfecturoit d'une Dame infidelle.
Quiconque, sans sujet, présume mal d'autruy,
Le vice imaginé nous remarquons en luy,

Coupable d'inconstance, il te semble, à toute heure,
Que je doy faire ainsy; rien de moy ne t'asseure....
N'accuse plus l'amour, ne dy que, trop ardant,
Il cause en ton cerveau ce jaloux accident.
M'aymant d'afection tu craindrois me déplaire;
L'épreuve du passé te devroit satisfaire....
Qu'il ne t'aviene plus : ne m'en parle jamais,
Ou à mon amitié renonce désormais;
Ou n'espere de moy qu'une implacable hayne.

THÉAGÈNE.

Apaise ce courous, apaise-toy, ma Reyne!
Je prens tes yeux témoins, astres de mon bonheur,
Yeux, qui de l'univers ton cupidon vaincœur,
Qu'ils ne me luisent plus aimables et propices
Si j'ay douté de toy, nonobstant les indices!
Je conoy ton amour un roc de fermeté;
Que tu n'as moins de foy come de chasteté....
Mais, ma belle, tu vas entrer en servitude:
Le joug de tes parens est ma sollicitude.
Ils ne consentiront qu'étranger, inconu,
Esclave en leur pays, de toute chose nu,
Je te sois allié sous la torche jugale,
Ardans à rechercher une alliance égale,
Un gendre plus fameux, un Monarque voisin:
Ainsy ne peut faillir d'empirer mon destin;
Ainsy de ton secours les moyens inutiles
Travaillent, repensez, mes esprits peu tranquilles,
Figent mon sang de crainte et me font hérisser!...
Cet ennuyeux propos me font recomencer....

Las ! ma sainte ! je tiens ta parole un oracle,
Si, libre, elle pouvoit s'acomplir sans obstacle:
J'estime ta parole une fatalité;
Mais je crains ces tyrans pour l'inégalité....
Au cas qu'il n'y ait point à mon mal de remede,
Que, frustré de ta couche, un rival te possede,
Qu'il dépouille le champ que j'auray cultivé,
Que du droit de l'hymen, chétif! je sois privé,
Promets, ma belle, alors, promets, en récompense,
(Ah! le cœur, de regret, me saigne quand j'y pense !)
Promets de m'honorer d'un sacré souvenir,
De ne m'absenter point ton cœur à l'avenir !
Envoye quelquefois un soupir dessous terre;
Car, à l'heure, il faudra qu'un sépulchre m'enserre !
Sacrifie à mon ombre un remord douloureux,
Et, déja trop content, je me tiens trop heureux !
Dès icy je t'absous de ta promesse enfrainte
Par l'injuste rigueur d'une dure contrainte !

CARICLÉE.

Alors qu'on me voudra pourvoir d'un autre époux,
Je ne te tiendray pas de ton serment absous;
Alors je someray ta premiere conduite
De me prendre soudain compagne de ta suite,
Remettre nos erreurs à la mercy du sort,
Ains que notre hyménée endure cet éfort....
Mais changeons de propos... Nous touchons la journée
A notre sacrifice ou notre heur destinée....
La prudence, ou jamais, ores me fait besoin....
Inspirez-moy, bons Dieux ! et embrassez le soin,

Le soin de préserver une foible inocence,
Disposant mes parens à la reconoissance !... &c.

Elle ajoute (en regardant vraisemblablement par la fenêtre du lieu où elle est, car il n'est pas à présumer que Théagène, captif, ait passé la nuit seul et dans la rue, chargé de chaînes ; que l'ombre de Calasire soit venue le réveiller dans la rue, pour lui parler, et que Cariclée, esclave, soit aussi venue seule le trouver dans la rue, également chargée de chaîne) elle ajoute, enfin, qu'elle apperçoit les préparatifs du sacrifice ; qu'elle voit venir des gens les chercher pour les conduire à l'autel, et elle engage Théagène à prendre courage, en s'en allant, avec lui, apparemment, au-devant de ces gens qui doivent les mener au sacrifice. C'est là où finit le premier acte.

Le second est ouvert au commencement du jour, dans une place publique où sont dressés un autel et un bûcher. Hydaspe, Persine, Sisymethre, un Chœur de peuple de Méroé, des Prêtres, des Sacrificateurs, des Gardes et les deux captifs entourent l'autel. Hydaspe adresse une

priere au Soleil et à la Lune, Divinités des Éthiopiens, et leur offre les deux victimes, en action de graces des succès qu'il a obtenus pendant la guerre. Persine, émue puissamment à la vue de Cariclée, dont l'âge est le même que devroit avoir sa fille, si elle vivoit encore, desire qu'on épargne cette malheureuse étrangere. Hydaspe n'y consent pas, dans la crainte de déplaire aux Dieux protecteurs de son Empire. Sisymethre lui représente qu'on ne peut dignement les honorer en répandant le sang innocent. Le préjugé, consacré par l'usage, prévaut de cette vérité si simple, et Hydaspe ordonne qu'on immole les victimes. Théagène conjure alors Cariclée de découvrir sa naissance. Le Chœur du peuple murmure de la lenteur du sacrifice, et redoute que les Dieux irrités n'en tirent vengeance. Cariclée se jette aux pieds des Sacrificateurs, les prie de suspendre encore, et demande à être entendue du Roi, pour lui faire connoître l'injustice qu'il est prêt à commettre. Hydaspe se refuse, d'abord, à cette condescendance, alléguant la distance qu'il y a entre une esclave et lui. Sisymethre insiste pour Cariclée, disant que,

dans un cas semblable, la justice doit faire disparoître toute distance. Cariclée parle donc, et dit qu'on ne doit point l'immoler comme étrangere, car elle est née dans Méroé. On ne peut la croire. Elle ajoute qu'elle est du sang royal. On la croit moins encore; et le Roi, indigné de ce qu'il regarde comme la plus grande imposture, ou comme l'effet de la peur, causée par l'approche de la mort, ordonne, de nouveau, le sacrifice des deux victimes. Cariclée montre un tissu, où sont brodés, en caracteres Éthiopiques, quelques mots, reconnus par Persine pour avoir été mis sur sa fille, lorsqu'elle chargea Sisymethre de l'exposer; et elle fait voir aussi à Hydaspe l'anneau nuptial qu'il donna à Persine en l'épousant, et que celle-ci fit mettre encore sur sa fille, dont elle vouloit se défaire. Sisymethre confirme tout, après s'être assuré que la Princesse a une tache noire sur le bras droit. Il raconte que chargé par la Reine de la débarrasser de cet enfant dont la couleur blanche pouvoit occasionner des soupçons d'adultere, au lieu de la faire périr, ou de l'exposer, il l'a menée à Mem-

phis, où il l'éleva lui-même jusqu'à l'âge de sept ans, et qu'ensuite il la confia aux soins d'un vieillard Corinthien, nommé Caricle, habitant Memphis, et qui lui donna son nom et promit de la chérir, comme sa propre fille. La Reine avoue tout ce mystere, ajoutant que la vue d'un tableau, représentant Andromède, placé vis-à-vis de son lit, et sur lequel elle avoit sans cesse ses regards lorsqu'elle conçut cet enfant, est l'unique cause de sa différence de couleur, et que la crainte d'être accusée d'avoir manqué de foi au Roi son époux lui avoit fait étouffer la voix de la nature et sacrifier cet innocent enfant. Hydaspe fait apporter le tableau, et Cariclée est trouvée parfaitement ressemblante à la figure d'Andromède, par le Roi, la Reine, et tout le peuple. Ce point éclairci, le Roi et la Reine se félicitent de posséder cette fille, unique fruit de leurs longues et chastes amours. Ils l'accablent de caresses et rendent graces à Sisymethre de la leur avoir conservée, par pure humanité, et au risque d'encourir la vengeance de tous les deux. Cependant, Hydaspe engage le peuple à souffrir

que le sacrifice soit différé jusqu'au lendemain : ce qui est accepté ; et c'est là ce qui finit le second acte.

Au troisieme, qui commence le lendemain, nous voyons le vieux Caricle, arriver dans la place publique, après avoir parcouru, pendant deux ans, la terre entiere, pour retrouver Cariclée, qui lui a été enlevée, par Calasire, à Memphis. Il retrace, dans un monologue, un grand nombre d'affreux dangers qu'il a bravés, et auxquels il a échappé, en cherchant cette chere enfant, qu'il aime si tendrement, que sans elle il ne peut plus vivre. Il est enfin au terme de ses courses, et il demande à mourir, s'il ne la retrouve pas, ou s'il découvre qu'elle est morte. Un citoyen de Méroé vient dans la place, en s'entretenant seul, avec autant d'étonnement que de douleur, de l'événement de la veille, et de la cruelle alternative où est le Roi de sacrifier sa fille aux Dieux, après l'avoir retrouvée, contre toute espérance, ou de leur ravir cette victime, qu'il leur a dévouée, avant de la connoître pour sa fille. Le peuple superstitieux et fanatique peut exiger ce barbare sacrifice, promis aux Dieux.

Le Roi, n'écoutant que sa tendresse paternelle, peut le leur refuser. Ce combat de la nature et de la Religion exciteroit un grand trouble dans l'État. Caricle s'approche de ce citoyen et s'informe de l'objet de ses réflexions chagrines. Le citoyen lui raconte tout ce qui s'est passé; et, sur l'âge qu'il lui dit avoir les deux victimes dévouées, et sur les portraits qu'il lui en fait, Caricle conçoit l'espérance de revoir celle qu'il cherche, depuis si long-tems. Il demande à suivre le citoyen auprès de l'autel, où l'on va ramener les victimes, en présence du peuple, disant que tout étranger et tout vieux qu'il est, il croit pouvoir n'être pas inutile à la délivrance de la fille du Roi. Le citoyen, voyant les nouveaux préparatifs qui se font sur la place, et l'affluence du peuple qui y abonde, prend Caricle sous sa conduite; et ils s'avancent ensemble vers l'autel : ce qui termine le troisieme acte.

Lorsque le quatrieme s'ouvre, le Roi, la Reine, Cariclée, Théagène, Sisymethre, le Chœur du peuple, les Prêtres, les Sacrificateurs et des Gardes entourent l'autel; et Hydaspe adresse ce discours au peuple.

Obligé

Obligé vers les Dieux d'un droit de piété,
Et du serment aussy que je vous ay prêté,
Voicy, mes bons sujets, votre Roy déplorable
Qui ramene à l'autel sa race misérable;
Le voicy qui ne veut permettre que son sang
De l'exacte rigueur des loys demeure franc;
Le voicy qui préfere à l'amour paternelle
L'obéissance deue à la troupe éternelle,
Qui cede son pouvoir aux statuts conservez,
Et qui l'a toujours fait, hélas! vous le sçavez!
Vous voyez que mon regne a fui la violence:
Je ne comenceray donc par cette insolence.
Je vous livre ma fille, et ne la plaindroy tant
Un successeur de moy en sa place restant;
Un qui fût héritier non plus de ma courone
Qu'à l'endroit du pays d'une volonté bone!....
Las! qu'il me fâcheroit, esprit plutonien,
Compagnon des héros du parc Elizien,
D'entendre la discorde entre vous embrasée,
D'entendre la province en ligues divisée,
Proye de cent tyrans, à l'Empire béans,
Où le moindre des miens contiendroit ces géans,
Leur serviroit de bride, en réparant ma perte,
Qu'en ce mien successeur je verroy recouverte!
Les Dieux ne veulent pas, contre nous irritez!....
Mais, qu'ay-je tant comis contre leurs Déitez?
De quelle horrible ofence ay-je irrité leur hayne,
Pour prendre de mon sang une si rude peine,
Retordre dessur luy le forfait paternel,

O

Luy qui n'a point méfait, qui n'est point criminel ?...
Célestes ! pardonez à la douleur d'un pere
Qui murmure, perdant sa géniture chere !....
Et vous, amys, cessez vos larmes de pitié !
Je n'ay pas d'aujourd'huy conu votre amitié,
Votre foy, votre zele, et combien, débonaires,
Vous m'avez souhaité toutes choses prosperes.
Puissent les Immortels un jour rémunérer
Ce que de mon côté vous n'avez qu'espérer,
Si voisin du tombeau, si proche de décendre
Au sépulchre fatal, aprez ma race tendre !....

(*A sa fille.*)

Mon ame ! je n'ay plus à consoler que toy !
Accuse de ta mort notre barbare loy ;
Accuse, mon soucy ! ta fiere destinée,
Qui, mortelle, te rend la terre où tu fus née !
Les périls étrangers ont épargné ton chef ;
Mais pour toy ton pays regorge de méchef.
Naissante, il t'exposa ; au retour, il t'immole !
Il te dona la vie à regret qu'il te vole ;
Et au lieu d'allumer ton nuptial flambeau,
J'allume le bûcher qui te sert de tombeau !
Je seray meurtrier de ta belle jeunesse,
Et l'ennuy de ta mort meurtrira ma vieillesse !....
Au moins, que la faveur cruelle du destin
M'eust n'agueres permis, de ton estre incertain,
N'agueres, que j'étois en la guerriere lice,
D'exécuter sur toy ce sanglant sacrifice ;
Ou bien qu'ores je pusse, en te reconoissant,

Par le mien racheter ton trépas inocent !....
Mais, suprême rigueur ! l'un et l'autre il me nie :
Te préservant je suis atteint de tyrannie,
D'impiété coupable et difamé de los !....
Ma fille, tout chemin de grace t'est forclos,
Et du côté des Dieux et du côté des homes.
Que veux-tu ? tous mortels à la parfin nous somes.
Les sceptres, les honeurs, les plus rares vertus
Se couchent avec nous au sépulchre abbatus.
Chacun doit acquitter ce péage à nature !....
Il est vray qu'immortels, aprez la sépulture,
Notre nom se releve, ayant ainsy vaincu
Les vices journaliers, et justement vécu ;
Aprez avoir, utils, obligé sa patrie,
Ainsy que tu feras, pour son salut meurtrie.
Mon heur ! arme-toy donc de magnanimité,
Ne me déshonorant par la timidité !
Un coup emportera tes douleurs et ta vie,
Ou la miene à cent morts tu laisses asservie....
Allons, ma fille, allons, approches les autels,
Que ma main te consacre aux puissans Immortels!

LE CHŒUR DU PEUPLE.

Arreste, grand Monarque ! Il sufit que tu rendes
D'un sincere vouloir les pieuses ofrandes :
Désormais, désormais un parricide éfet
Ofenceroit les Dieux et se tourne en forfait.
Nous tenons de ton vœu la promesse acomplie.
De ne passer plus outre un chacun te suplie.
Préserve notre Reyne ! Elle ne mourra pas

Que tous auparavant n'endurions le trépas.
Tu nous as d'un bon Roy façoné le modele ;
Montre ores celuy-là de bon pere enversʃelle !
Le prévoyant destin n'auroit pris le soucy
De nous la reconduire, aprez un siecle, ici,
Recousse des périls, en l'avril de son âge,
Pour en faire, bourreaux, un horrible carnage.
D'injuste cruauté répréhensible alors,
Ne faudroit luy complaire ofençant ce beau corps,
Joint que le sacrifice étably ne demande
Si-non les étrangers de bustuaire ofrande.

HYDASPE.

Sous ombre de fléchir à mon afliction,
Ne provoquez des Dieux la malédiction.
Au sort sur elle échû l'aparence est trop claire
Qu'une autre oblation ne leur sçauroit complaire,
Qu'ils veulent tempérer mon heur victorieux
D'une calamité domestique à vos yeux.
Ainsy le vieil Atride à Diane inhumaine,
En Aulide, immola la pudique Iphigene,
Et ainsy autrefois, à faute de guerdon,
Neptune consentit au Dolope brandon....
Il vaut mieux, il vaut mieux, mes amys, qu'elle meure,
Que le courous des Dieux vous menace à toute heure,
Suscitant une guerre, une mortalité,
En vos champs, plus féconds, une stérilité.

De semblables fléaux vous pendent sur la teste,
Les Immortels frustrez d'une victime preste.

LE CHŒUR.

Les pitoyables Dieux, d'ailleurs récompensez,
Sur la nécessité nous tiendront dispensez,
Prendront compassion de cette multitude,
Ne nous imputeront à quelqu'ingratitude
De sauver, en ton sang, la tige de nos Roys.

HYDASPE.

De rechef, de tous deux je vous done le chois.
Ne précipitez rien qui tourne à repentance.
Elle, non plus que moy ne manquons de constance.

LE CHŒUR.

Le chois est accepté qu'elle ne mourra point.
Plaise à ta Majesté nous acorder ce point.

SISYMETHRE.

Laissez, Sire, laissez cette crainte otieuse,
Cette erreur ridicule et superstitieuse
De croire qu'il ne soit permis de relâcher
La rigueur d'une loy qui nous coûte trop cher;
Que du consentement de tous elle ne puisse
S'amollir pour un coup, non pas qu'on l'abolisse.
En matiere d'État la principale loy
Est celle qui profite au public et au Roy.
Toute autre doit céder; les grands Dieux le permettent,
Qui leur frein vénérable entre nos mains comettent.

HYDASPE.

Puisque vous révoquez, de plein gré, son arrest,
Ma perte résultant au comun intérest;

Puisque tant de pitié de ma triste infortune
Vous fait des Immortels mépriser la rancune,
Que cela vous provient de franche volonté,
Je prie, à deux genoux, leur suprême bonté
D'épandre sur moy seul ce qu'ils auroient de hayne...

(*A sa fille.*)

Ma fille, ores tu es de la vie certaine.
Je te puis dire à moy. Va-t'en, mon cher espoir,
La mortelle frayeur de ta mere rassoir,
Aprez que tu m'auras doné la conoissance
Du jeune home étranger, et quelle est sa naissance.

CARICLÈE.

Sire, il vous le dira; la charge luy convient..... &c.

Hydaspe croyant, d'abord, que c'est par honte d'avoir été en liaison avec Théagène qu'elle n'ose parler de ce jeune esclave étranger, ordonne aux Gardes de le faire avancer près de lui, et il lui dit :

. . . . Viens-ça. Leve la face.
Il n'est plus question d'employer de fallace.
Ma fille reconnue, on voit bien qu'étranger
Tu t'étois prévalu d'un titre mensonger,
Te nomant son germain. Ma couche conjugale,
A mon plus grand regret, n'a point produit de mâle.
Qui es-tu? de quel lieu? ton nom? ta nation?
Qui de votre malheur auroit fait l'union?

(*Aux Gardes.*)

Répon ?.... Vous, cependant ; trouvez une pucelle,
Qu'avec l'adolescent on immole au lieu d'elle ;
De condition franche, ainsy que veut la loy :
Au moins mal acquitant le vœu de votre Roy.

Quelques-uns des Gardes s'éloignent, pour aller exécuter cet ordre nouveau, et Cariclée répond à son pere :

Sire, pour mon sujet à la mort résolue,
Vous sçavez que je n'ay votre gloire pollue,
De prieres usant ; mais de sacrifier
L'un sans l'autre, à cette heure, et nous départier,
Qu'il n'use de ma grace et de mon privilége,
Ce seroit envers luy cometre un sacrilége.
Mon pere, (si ce nom, de par vous, m'est permis)
Faites que son suplice aussy bien soit remis !

HYDASPE.

D'où vient ce changement ? Tu me feignois, n'agueres,
Ne le connoître point, et, ores, de prieres,
Intercedes pour luy ! c'est se peiner en vain.
On ne peut révoquer son arrest souverain.
Victime consacrée, et pure et légitime,
Il faut qu'il prene en gré le trépas magnanime.

CARICLÉE.

Il me faut donc résoudre à mourir quant et luy !

HYDASPE.

Qui te meut de vouloir rafraîchir mon ennuy ?

CARICLÉE.

Ma foy de le sauver demeurant engagée,
Plutôt que la fausser que je sois égorgée !

HYDASPE.

Ta demande impossible, et vuide de raison,
Obtiendra sa réponce en une autre saison.

CARICLÉE.

Et vous, l'éconduisant, si c'est force forcée
Qu'il acquitte d'un vœu la promesse avancée,
Hélas ! à tout le moins, permettez que ma main
Luy prête la faveur d'un trépas plus humain,
L'ofre à vos Dieux cruels de pacifique hostie !

HYDASPE, *à part.*

Je crains qu'elle ne soit de son bon sens sortie,
Qu'un Dieu, qui la vouloit, entré dans ses esprits,
Ne les ait de fureur maniaques épris....
Tantôt à le sauver insistoit sa requeste ;
De l'occire à présent la voilà toute preste....
(*A la Reine.*)
Ma fame, faites-la serrer auprez de vous....
(*A Théagène.*)
Et du doute entamé, quant à toy, me résous.

THÉAGÈNE.

Ce qui reste du jour et une autre lumiere
Défaudroient au discours de ma longue misere,
Du sort de ma naissance et de l'heur funéreux
Qui me fit rencontrer un soleil amoureux,
Acoupla les erreurs de votre fille, mienes,
Du profond de l'Europe aux plages Memphienes.

Sire, je meurs content, puisqu'il falloit ma mort
Pour rendre à ses parents leur unique suport.

HYDASPE.

Ta constance mérite; et, certes, je me fâche
Qu'un si mauvais destin dessur elle t'attache,
Que pour toy je ne puis ce que je voudrois bien...
(Voyant approcher Caricle.)
Mais, un home étranger, triste et fort ancien,
(A Caricle.)
Vient vers nous, à grands pas!... Mon amy, qui t'ameine?

CARICLE.

Ta Majesté lira, daignant prendre la peine,
Le douloureux sujet qui me conduit icy.
Orondate luy mande, au paquet que voicy.

Il donne une lettre à Hydaspe, qui la lit, bas, et qui, après l'avoir lue, lui répond :

Orondate, à bon droit, supliant se confie
De mon humanité, que le temps fortifie.
Au moindre à qui j'auray fait le moindre plaisir
De l'obliger toujours m'acroistra le desir;
Come le laboureur plus volontiers enserre
Ses thrésors dans le sein reconu d'une terre....
Tu cherches en ce lieu ta fille, que tu dis
Un brigand suborneur t'avoir prise jadis?
Je consens que par tout se face la revue,
Tant pour l'amour de toy que de sa lettre vue:

Et en tel lieu chez nous qu'on la pourra trouver,
Repren-là, hardiment, sans aucun réserver.

CARICLÉE.

Jupiter Lemnien, Jupiter qui préside
A l'hospitalité, et avec toy réside,
Ce bienfait libéral veuille récompenser !.... &c.

Théagène reconnoît, dans cet étranger, ce même Caricle, auquel il a enlevé Cariclée à Memphis, par les conseils de Calasire ; et il exprime, à part, la crainte qu'il a d'être reconnu lui-même de Caricle, et qu'il ne l'accuse de cet enlévement, et ne l'en fasse punir.

HYDASPE, *s'adressant, de nouveau, à Caricle.*

Depuis combien de temps ta fille a-t-on ravy ?

CARICLE.

Depuis deux ans, et plus, en tristesse je vy.
Depuis deux ans, et plus, agité de furie,
Je la cherche par-tout, et l'estime périe,
Si parmi tes captifs, à la bataille pris,
D'avanture son chef inocent n'est compris.

HYDASPE.

Je jure du soleil l'éternelle lumiere
De te la faire rendre, en nos mains prisoniere !
Tu l'auras saine et sauve en ta possession,
Tant la pitié me poingt de ton afliction !....

(*Aux Gardes.*)

Soldats, amenez-lui, en ce lieu, toutes celles
Qu'on avoit réservé de victimes pucelles.
Dépêchez !....

Quelques-uns des Gardes s'en vont, pour exécuter cet ordre ; et Hydaspe, voyant Caricle aller, avec précipitation, vers Théagène, continue :

Mais, bons Dieux ! où s'en court l'insensé ?

CARICLE, *aux Gardes qui entourent Théagène, qu'il reconnoît.*

Mes amys, laissez-moy qu'à son col élancé
J'étrangle ce brigand, ce voleur ! C'est luy-même
Qui ravit le suport de ma vieillesse blême.

HYDASPE, *à part.*

Nous voicy recharmez d'un prodige nouveau !

CARICLE.

Sire, permettez-moy que j'en sois le bourreau !

CARICLÉE, *se faisant reconnoître à Caricle.*

Hélas ! mon second pere, apaisez-vous, de grace !
Modérez ce couroux, et que je vous embrasse !

HYDASPE, *a part.*

A ce conte, elle auroit deux peres !.... Je ne fus
Jamais plus étonné, et jamais plus confus !

CARICLÉE, *à Caricle.*

Moy seule ay mérité d'assouvir votre hayne !....
La fortune, d'ailleurs, luy est trop inhumaine !

Vous en aurez pitié, sçachant, hélas! sçachant
Où le réduit icy un désastre méchant!

CARICLE.

Ma fille! mon apuy! ma douce nouriture!
Te voy-je, de rechef, avant la sépulture?
Mes maux ont-ils, enfin, les astres adoucy?....
Qu'encores je te puisse embrasser, mon soucy!....
Hélas! coment se peut qu'en larmes je ne fonde!...&c.

Tandis qu'il s'applaudit d'avoir retrouvé Cariclée, qu'il a tant cherchée, et qu'il l'accable de caresses, qu'elle lui rend avec une tendre reconnoissance, Persine, étonnée de tout ce qu'elle voit, voudroit savoir quel est ce bon vieillard. Sisymethre le reconnoît pour celui à qui il a confié la jeune Princesse, sa fille. Il le lui assure, ainsi qu'au Roi; et Cariclée leur confirme ce témoignage, en leur présentant Caricle, qu'ils accueillent avec beaucoup d'empressement. Hydaspe remet, de nouveau, le sacrifice au jour suivant, et retournant dans son Palais avec la Reine et Sisymethre, ils y emmenent la jeune Princesse et Caricle. Théagène reste encore entre les mains des Gardes et des Sacrificateurs, avec lesquels il se retire. Le peuple se disperse, et le quatrieme acte finit.

Cariclée,

Cariclée, seule, ouvre le cinquieme, dans le Palais du Roi, son pere, par ce monologue.

Cariclée, aujourd'huy toutes les Déitez,
Les destins énemys, les astres irritez,
De l'enfer courroucé les puissances fatales,
De la terre et des Cieux les haynes capitales,
Attentent, inhumains, contre ta loyauté,
La veulent ébranler par une Royauté.
Théagène le croit. Le chétif s'imagine
Que ton ayse excessif néglige sa ruine.
Dans le port désiré tu someilles, pendant
Que l'orage mortel d'un aquilon grondant
Environe sa nef, la jette, précipite
Des coupeaux Éthérés aux goufres d'Amphitrite.
Il luy semble qu'ingrate, en oubly tu as mis
Sa teste menacée et tes sermens promis.
Plutôt que cela soit, que coupable j'endure
S'exécuter sur luy notre ordonance dure,
Ce beau corps, mon idole, aux flâmes dévorer,
Que je me veuille ainsy lâchement parjurer;
Plutôt que toy mourant, mon ame! je survive,
S'entr'ouvre le barathre et me dévore, vive!
Plutôt une autre fois mes erreurs retissus,
Ne finissent jamais, plutôt, Dieux de-là sus!....
Et vous de l'orque noir afreuse compagnie,
Vengez ma trahison d'une peine infinie....
Te laisser Théagène à la mort exposé,
N'ayant plus de soucy qu'au sceptre proposé!

Ne me précipiter, s'il le faut, en la flâme,
De ton mesme couteau me désourdir la trame,
L'épreuve en fera foy. Jaçoit qu'auparavant
Tout remede j'iray de salut éprouvant.
Jaçoit que révêlant à la Reyne, ma mere,
De notre chaste amour le grave caractere;
Coment ny les Palais d'une autre Calypson,
Ny la menace jointe au bout de l'hameçon....
Que dy-je la menace? Ains l'éfet pitoyable
D'une horrible prison, d'un tourment éfroyable,
Ne forcerent jamais le rampart de ta foy....

(*Voyant paroître la Reine.*)

Inspirez-la, bons Dieux! A propos je la voy.
Faites que je la trouve à mes vœux disposée!
Sous votre auspice heureux toute chose est aysée!

Persine s'appercevant du trouble de sa fille dans le moment où elle croit qu'elle ne doit se livrer qu'à la joie, le lui reproche, et veut en savoir la cause, qu'elle lui dit soupçonner être de l'amour, qu'elle a conçu pour l'étranger. Cariclée répond à la Reine que, dans ce moment même, elle étoit prête à s'aller jetter à ses pieds pour le lui avouer. Elle ajoute que Théagène lui a sauvé la vie, plusieurs fois, et lui a conservé l'honneur, la regardant comme son épouse future, selon la promesse qu'ils s'en sont donnée,

en présence du vieillard Calasire. Sur ce que Persine ne croit pas cette alliance convenable, Cariclée lui apprend que Théagène est fils du Roi de Thessalie, et son unique héritier; et elle en offre pour garant le témoignage de Caricle.

. . . . Nonobstant la rancœur (continue-t-elle),
Il vous dira quel est le geolier de mon cœur.
Il vous confessera que pour m'estre fidele,
Théagène reçeut la fortune cruelle.

PERSINE.

Toujours un autre Ciel le sépare de nous.
Des Monarques voisins il te faut un époux.
Tu n'auras qu'à choisir de leur nombreuse troupe,
Toy qui retiens le vent de la fortune en poupe,
Et plus digne d'un Dieu que d'une Royauté.

CARICLÉE.

Un Dieu qu'à contre cœur n'entreroit en ma couche!
La conscience plus que le sceptre me touche.

PERSINE.

Ne l'estime-tu pas assez récompensé,
S'il est par ton moyen de la mort dispensé?

CARICLÉE.

Frustré de mon amour il n'estime sa vie.
Il vaudroit tout autant qu'elle luy fût ravie:
Il le vaudroit bien mieux, pour prévenir sa main
Généreuse, et qui craint un honteux lendemain.

PERSINE.

Ma fille, je te prie, oste à ta fantaisie
Le pestilent erreur de cette frénaisie !
Prudente, laisse-nous le soin de te pourvoir,
A nature docile et aux loys du devoir !

CARICLÉE.

Madame, j'ay comis le crime que vous dites,
Franchy les saintes loys de nature prescrites,
En lieu qui vous dépleut logé ma volonté :
Hé bien, la mort est due à cet acte éfronté ;
Mon sang éfacera l'oprobre de ma honte.
Il n'est mauvais desir que la parque ne dompte.

PERSINE.

Furieuse ! oses-tu me tenir tels propos ?
De crainte me meurtrir, pourchassant ton repos ?
Oses-tu menacer tes jours de violence ?
Ingrate à mon conseil et à ma bienveillance ?....
Au Roi j'entameray ce nuptial acord ;
Mais ne me parle plus d'un désespoir de mort !
De ces yeux larmoyans dissipe le nuage,
Et repren, come nous, l'alégresse au courage.

Cariclée, en lui baisant la main, tâche à rassurer la Reine, sur la crainte qu'elle a de la perdre ; mais Persine, qui connoît les malheurs que l'amour n'à que trop souvent causés, tels que ceux par lesquels tous les enfans de Priam, et Troie entiere se sont vus détruire, n'est pas

encore sans inquiétude sur le sort de sa fille. Cependant, un citoyen, qu'elles apperçoivent, leur apprend une nouvelle qui leur donne de l'espoir. Les Ambassadeurs des Rois voisins sont venus complimenter Hydaspe sur ses victoires. Parmi les présens qu'ils lui ont offerts, il s'est trouvé un géant, d'une grandeur excessive. Hydaspe, au milieu des fêtes qu'il a données aux Ambassadeurs, a imaginé de faire lutter ce géant contre quelqu'un des captifs pris à la guerre. On a choisi Théagène, qui, par son courage et son adresse, est venu à bout de terrasser le géant. Tout le peuple, témoin de ce triomphe étonnant, a comblé Théagène de louanges, et demande qu'il fût soustrait au sacrifice auquel il étoit réservé. On est même persuadé que les Dieux le protégent également, et ne veulent point qu'il leur soit immolé; car on a vu un superbe taureau et une belle génisse, venus, d'eux-mêmes, auprès de l'autel pour remplacer les victimes précédemment désignées. La Reine et sa fille voient dans ce récit un heureux augure pour le salut de Théagène, et elles vont ensemble

trouver le Roi pour implorer sa clémence en faveur de cet intéressant étranger. Nous les devançons auprès d'Hydaspe, que nous trouvons avec Théagène, Sisymethre, Cariclée, les Ambassadeurs des Rois voisins et le Chœur du peuple de Méroé. Hydaspe n'étant pas encore parfaitement sûr que le peuple veuille sauver Théagène, et craignant de déplaire aux Dieux en le sauvant, de sa propre autorité, se dispose, de nouveau, à le faire sacrifier ; mais, voulant pourtant lui donner une preuve de sa bienveillance, il lui dit de demander tout ce qu'il voudra, auparavant d'aller à l'autel. Théagène, encouragé par cette faveur, demande au Roi, pour toute grace, que le coup mortel lui soit porté par Cariclée, assurant que la mort lui sera plus douce de la main de la Princesse que de toute autre. Hydaspe se rappelant la priere que lui a faite sa fille d'immoler elle-même l'étranger, pour lui épargner les douleurs du sacrifice, craint qu'ils n'aient véritablement formé le dessein de mourir ensemble, et, sans répondre, à cet égard, à Théagène, il se promet, intérieure-

ment, de les surveiller, l'un et l'autre, de près. Mais il voit approcher Cariclée et sa mere, qui lui dit :

Sire, votre bonté l'assurance me done
D'entreprendre vers vous ce que n'ose persone,
Le salut de celuy par lequel nous vivons,
A qui de notre sang la vie nous devons,
Qui mérite à l'égard de toute la patrie.
C'est ma fille, c'est moy, le peuple qui vous prie.
Ouy, je sçay que le peuple agréable prendra
Quand la rigueur des loys contre luy ne tiendra.
Tout haut il le murmure; et les Dieux ont, n'aguere,
D'indices annullé sa sentence meurtriere,
En son lieu, munissant de victimes l'autel.
Éconduite, le jour à trois sera mortel :
Nous le suivrons nous deux.... Hé! pourroy-je survivre
Mon espoir, qui résout, trépassé, de le suivre ?

HYDASPE.

A ce peuple présent la charge je comets :
Luy remettant sa peine, aussy je luy remets.
Je ne me régleray si-non par son sufrage....
(*Au Chœur.*)
Qu'un opine pour tous, sans tarder davantage.

LE CHŒUR.

Sa vie, jusqu'icy, prolongée en longueur,
De plus que d'un trépas a senty la rigueur;

Et nous croyons les Dieux, par évidens miracles,
Avoir permis exprez obstacles sur obstacles,
Protecteurs de son chef, de son chef valeureux,
Qu'ils veulent réserver à un sort plus heureux;
Contents que, désormais la coutume abolie,
De ce barbare vœu premier il nous délie;
Contents que cet autheur de notre mieux recoux;
Leur sacrifice soit à l'advenir plus doux.

HYDASPE, *à Cariclée.*

Voy, ma fille, combien ce peuple débonaire
T'oblige de bienfaits, s'éforce à te complaire!

CARICLÉE.

Sire, je luy ren grace, et je vous la rendray
Si-tost qu'un dernier point encore j'obtiendray.

HYDASPE.

Dépêche, mon soucy, ne me tiens plus en doute?

PERSINE.

Sire, je le diray, sçachant qu'elle redoute.
Il luy manque un mary, jaçoit que tout aquis.

HYDASPE.

Et où s'est rencontré ce mary tant exquis?

PERSINE.

Demandez au vieillard étranger à quelle heure
Le captif délivré pratiqua sa demeure.

HYDASPE.

J'ay bien sçeu tout cela; mais, vierge la tenant,
De ce qui s'est passé ne nous chaut maintenant.

PERSINE.

Sa foy ne laisse pas de rester engagée.

HYDASPE.

Et de quoy sert sa foy sans la miene obligée?

PERSINE.

Tant y a qu'elle prie à votre Majesté
Vouloir ratifier ce qu'ils ont protesté.

HYDASPE.

Premiere, vous deussiez de sa honte rougie!

PERSINE.

Semblable passion par conseil n'est régie!

HYDASPE.

Semblable passion l'impossible éteindra.

CARICLÉE.

Jamais un autre amour mon ame n'atteindra.
Je mourray, *je mourray paravant qu'on luy vole*
Un loyer si bien deu, que ma foy je viole.
Las! mon pere excusez un équitable amour,
Maître de ma pensée, et qui la met au jour!
Que trouvez-vous en luy de votre race indigne?
Issu d'un sang royal, d'une valeur insigne.
L'une, apparente à tous, de preuve n'a besoin:
De son estre prenez un énemy témoin;
Mon nourricier Caricle, home exempt de reproche.

LE CHŒUR.

Sa priere fendroit l'estomac d'une roche!

CARICLE.

Sire, pour mon regard je le pleigeray bien,
Selon la vérité, du sang Thessalien:

Si que leur qualité, qui sembloit diférente,
M'imprima de son rapt la peur plus aparente.
Je craignois qu'il voulût de sa couche abuser;
Autrement j'étois prest de les faire épouser.

HYDASPE.

Fut-il extrait des Dieux, conu de tout le monde
L'éfroy, pour la valeur, de la terre et de l'onde,
Si faut-il que j'en sois informé plus avant.... &c.

Mais, pendant ce débat, on apperçoit arriver un nombreux cortége. Ce sont précisément et fort heureusement des Ambassadeurs, que les Thessaliens ont envoyés à la recherche du fils unique de leur dernier Roi mort. Ces Ambassadeurs ont déja parcouru le monde entier, sans avoir rien appris de positif sur le lieu où peut être leur jeune Prince. Ils sont entrés dans Méroé, et se présentent à Hydaspe, à qui l'un d'eux dit :

Députez à chercher notre Prince égaré,
Qu'un desir de jeunesse a des siens séparé,
Errant par l'univers, une fureur en l'ame,
Pour l'amour consacré à une jeune Dame,
De Memphis on nous a renvoyez en ta Cour,
Seul à nos pas restant du terrestre contour,
Sur une opinion que, prisonier de guerre,

On pouroit bien l'avoir amené dans ta terre.
Et qu'on tient qu'il le fut (signe à nous le plus seur)
Avec une beauté qu'il apeloit sa sœur.
Permets donc, grand Monarque, une entiere revue
Des captifs que tu tiens, sçachant notre venue;
Et ce qu'il te plaira de rançon demander,
Nous avons du pays charge de l'acorder,
Du pays, orphelin, qui ce Prince lamente,
Prince où gist son espoir, son mieux et son attente.

HYDASPE, *leur montrant Théagène.*

Voylà, mes bons amys, celuy que vous cherchez.
D'un semblable soucy plus ne vous empeschez.
Le voylà, délivré; auquel, ores, je done
Ma fille pour épouse, et une autre courone:
Ores que je vous ay véritables témoins
De son sort, dont, douteux, je le réputay moins.
Mon unique héritiere est l'ame de son ame;
Celle qui, vagabonde, a devidé sa trame;
Celle qu'il a sauvé d'une sanglante mort.
Ne consentez-vous pas ce nuptial accord?

L'UN DES AMBASSADEURS THESSALIENS, *à Théagène.*

Prince, aux travaux usé, semence généreuse!
De toy dépend le chois d'une fortune heureuse.
Ta prudence sufit; si tu le veux ainsy,
Au nom de tes États, nous le voulons aussy.

THÉAGÈNE.

Si je veux dépouiller la moisson de mes peines?
M'allier au parfait des beautez souveraines?

Si je désire au but de ma course le prix ?
Si la nopce je veux de ma chaste Cypris ?
Jupiter pouroit-il (ce Monarque du monde)
Une félicité refuser, sans seconde ?
Pouroit-il ne quiter le throsne olympien
Pour se rendre, mortel, possesseur de ce bien ?...

(*A Hydaspe.*)

Ores, à cette fois, vous me donez la vie ;
Car de vivre éconduit je n'aurois plus d'envie.

HYDASPE.

Mon fils, pardone-moy le refus du passé !
En mon lieu, tu n'aurois ton unique placé
Premier que son party d'extraction conoistre ?
Ce seroit hazarder un enfant et un sceptre.
Ores les Cieux nous font également contens :
Pren l'usure des maux souferts en ton printemps ;
Possede hardiment ta maîtresse pudique.... &c.

Le Roi ordonne aussi-tôt qu'on aille tout préparer pour la célébration de l'hymen de Théagène et de sa fille ; et il va au Temple, remercier les Dieux du nouveau bonheur qui arrive à sa famille. Il y est suivi par les Ambassadeurs Thessaliens et par ceux des autres nations voisines, par Caricle et par le Chœur de peuple de Méroé. La Reine félicite Cariclée et son gendre, qui lui rendent graces de ce qu'elle a bien voulu

s'intéresser en leur faveur, et Sisymethre termine la Piece par cette douce invitation, qu'il adresse aux deux amans.

. . . .
Va, couple fortuné, et demeure l'exemple,
Exemple de tous ceux qui, fideles amans,
Vienent par leurs vertus à leurs contentemens.
Va jouyr d'un bonheur, d'un repos et d'une aise
Qui paye tes travaux et alente ta braise.
Va rafraîchir l'ardeur de tes bouillans desirs,
Changer ton fiel en doux, ta tristesse en plaisirs.
Va du sacré lien de ta couche fertile,
Ayant Junon propice et Lucine facile,
Nous produire des Roys, quy sous leurs lauriers vers
Asservissent un jour le rond de l'univers.

Telle est cette singuliere Piece, dont la division, en huit journées, indique, apparemment, qu'on la jouoit en huit représentations; car, comme on l'a pu voir, la durée de l'action n'a pas précisément servi à indiquer le nombre des journées par lequel elle est divisée. En effet, un jour commence, ou finit souvent dans cette Piece avec un des cinq actes qui subdivisent chacune de ses huit journées. Nous nous sommes attachés à la faire bien connoître, dans tous ses détails,

parce qu'elle est d'un genre particulier, et que, dans sa longue étendue, elle pouvoit nous fournir de quoi faire bien juger la maniere de l'Auteur dans les différentes situations dramatiques, telles qu'il les a conçues, et telles qu'on les concevoit encore chez nous de son tems. Cette Piece remplit plus de 500 pages, *in*-8°., que nous avons réduites à, environ, 150, *in*-18, sans, cependant, omettre aucune des particularités qui la constituent; et en faisant de très-longues citations de vers, parmi lesquels il s'en trouve quelques-uns qui offrent de belles idées, assez heureusement exprimées pour le tems où ils ont été faits. On pense bien que dans cette énorme suite de prétendus vers, où l'on trouve cependant quelquefois des images assez poétiques, nous avons choisi les morceaux qui nous ont paru les moins mauvais, et sur-tout ceux qui pouvoient faire voir comment le Poëte traitoit telle ou telle partie, telle ou telle passion, selon qu'il plaçoit ses personnages, plus ou moins avantageusement, en opposition les uns aux autres, dans le grand tableau mouvant qu'il a voulu présenter aux yeux de ses Spectateurs.

Il y a apparence que si le goût que Racine montra dans sa jeunesse pour le Roman Grec de *Théagène et Cariclée* l'a porté à en composer un Poëme Dramatique François, comme on a prétendu qu'il l'avoit fait, il en tira sûrement un tout autre parti que Hardy. Il faut pourtant observer aussi que Hardy étoit encore fort jeune lorsqu'il fit cette Piece, et qu'un demi-siecle s'écoula depuis le tems où il l'écrivit jusqu'à celui où Racine pût commencer à écrire. Un demi-siecle peut accélérer beaucoup le perfectionnement d'un art, quand ceux qui le cultivent sont des Corneilles, des Racines et des Molieres, et qu'ils sont encouragés par les regards vivifians d'un premier Ministre, tel que Richelieu, et d'un Roi, tel que Louis XIV.

Depuis Hardy, plusieurs Auteurs ont puisé des sujets de Pieces dans ce Roman d'Héliodore. En 1609, Octave-César Génetay de la Gilleberdiere, en fit représenter une, sous le titre de *L'Ethiopique*, ou *Les chastes Amours de Théagène et Cariclée*, Tragi-Comédie, qui fut imprimée la même année. On en joua une au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le 14 Juillet 1662, sous

le titre de *Théagène*, Tragédie, de Gabriel Gilbert, qui ne fut point imprimée. Duché fit une Tragédie-Lyrique sous le titre de *Théagène et Cariclée*, qui fut mise en musique par Desmarets, et représentée par l'Académie Royale de Musique, le 3 Février 1695. Feu M. Dorat, *séduit*, comme il le dit lui-même, dans un Discours préliminaire, *par le choix que Racine avoit fait de ce sujet*, le traita aussi, et fit représenter au Théatre François, le 2 Mars 1763, une Tragédie intitulée *Théagène*, qu'il retira après la premiere représentation, et qu'il fit imprimer en 1766. Il retravailla ensuite ce même sujet, et en fit une seconde Tragédie, sous le titre de *Zoramis, Roi de Crète*, ou *Le Ministre vertueux*. Il n'a point fait représenter cette seconde Tragédie; mais il l'a fait imprimer, en 1780, et elle se trouve dans ses Œuvres.

La premiere Tragédie un peu réguliere de Hardy; c'est-à-dire, celle dans laquelle il se restraignit à cinq actes, avec des Chœurs, fut sa *Didon se sacrifiant*. Il la fit représenter, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1603, et imprimer, avec sept autres Pieces, faites depuis elle,

en 1624, à Paris, chez Jacques Quesnel, *in*-8°.; le tout précédé d'une Épître dédicatoire en prose, adressée au Duc de Montmorency, Grand Amiral de France, d'un Avis au Lecteur, et de plusieurs Pieces de vers, tant en Grec qu'en Latin et en François, dans lesquelles différens Poëtes lui prodiguoient des louanges, pour la révolution qu'il opéroit au Théatre par ses Tragédies.

Cette *Didon*, comme l'Auteur le dit lui-même, dans son Avis au Lecteur et dans un argument, n'est qu'une imitation du quatrieme Livre de l'*Enéide*. Nous avons fait connoître, dans le volume précédent, la *Didon* de Jodelle, également imitée de Virgile. Nous n'aurions rien à dire de celle de Hardy que nous n'ayions déja dit de la premiere; ainsi nous ne nous étendrons pas davantage sur une Piece fort peu faite, à tous égards, pour exciter la curiosité, puisque le sujet en est si connu de tout le monde, et qu'elle offre, d'ailleurs, tous les défauts de son tems, et très-peu de beautés, dignes d'être remarquées du nôtre.

Vint ensuite *Scédase*, ou *L'Hospitalité violée*, Tragédie, en cinq actes, avec des Chœurs, représentée au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne

en 1604, imprimée, en 1614, avec la précédente, et dont voici l'argument, placé au-devant par Hardy.

« Ce sujet pris de Plutarque, dans la vie de Pélopidas, porte que Scédase, Béocien, habitant de certaine Bourgade, nomée Leuctre, et proche de la ville de Thebes, avoit deux filles d'excellente beauté, lesquelles en faveur de leur bon-home de pere, absent, (hoste ordinaire des Lacédémoniens en ces quartiers-là) reçeurent deux jeunes Gentilshomes Spartiates, avec toute sorte d'honête courtoisie. Eux, toutefois passionément amoureux des deux sœurs, sans respect de l'hospitalité, en jouissent, par force; et non contens de cette violence, les égorgent après, et précipitent dedans un puits. Le pere, de retour, après plusieurs perquisitions, conoît la vérité du fait, se transporte à Sparte, en fait sa plainte au Roy et aux Éphores; mais, n'en pouvant avoir de justice, il fait d'horribles imprécations contre les Lacédémoniens, et, transporté de juste douleur, revient au pays se sacrifier sur le tombeau de ses filles. »

. Cette Tragédie n'a rien de remarquable que

l'extrême licence qui y regne. Les deux jeunes Leuctriennes sont poussées à bout, sur la scene, par les deux Lacédémoniens ; puis elles sont violées, l'une après l'autre, dans la coulisse, assez près des Spectateurs pour qu'ils puissent entendre les cris de ces malheureuses filles. Revenues sur la scene, où elles accablent les deux Lacédémoniens de reproches et de menaces de demander à Sparte vengeance de leur attentat, elles sont égorgées par eux, aux yeux des Spectateurs, et ensuite leurs corps sont jettés dans le puits, pour les soustraire aux recherches de Scédase à son retour. La versification de cette Piece est digne de son sujet. Nous n'y avons rien trouvé à citer qu'un Chœur de Leuctriens, qui déplorent, à la fin du cinquieme acte, le malheur, non mérité, de Scédase, et auquel il ne veut point survivre. Ce Chœur est coupé par strophes de petits vers, et nous allons en rapporter quelques-unes.

Depuis que l'home vient au monde
Jusqu'à l'heure de son trépas,
Mille malheurs lâchent la bonde,
Inséparables de ses pas :
Il n'a félicité qui dure ;

Et celuy se peut dire heureux
A qui la fortune, moins dure,
Ne montre un front trop rigoureux.

Tel semble au-dessus de l'envie
Ne plus redouter sa rancœur,
Tel semble avoir coulé sa vie
Sur les adversitez vaincœur,
A qui cette aveugle infidelle,
Fera, sous ses piez terracé,
Sentir une playe mortelle
Qui rend l'usure du passé.

Mesme voit-on d'expérience
Qu'ainsy que le foudre toujours
Brise, jaloux d'impatience,
La teste des plus hautes tours,
Elle attaque, plus furieuse,
Ceux où la vertu fait son séjour,
Et se plaist la nue, envieuse,
A noircir le clair de leur jour.

Elle a des piéges invisibles,
Qui trompent les pauvres humains,
Piéges qui tuent, insensibles,
Lorsqu'on se croit hors de ses mains.
La prudence plus renomée
Oncques ne les sçeut prévenir,
Ne voyant qu'à porte fermée
Les malheurs qui sont à venir.

O exemple autant déplorable,
Entre mille et mille revers
Qu'en son théatre misérable
Puisse produire l'univers !
O cruauté plus que barbare !
O dure insolence du sort,
A qui nulle ne s'accompare,
Et qui nous fait pis que la mort !

Scédase, que nous pouvons dire
La palme des bons mériter,
Porte la marque de son ire,
Quoy qu'il ne fût pour l'irriter.
Ce vieillard, à tous vénérable,
Prévenu du pire méchef
Qui puisse un pere, misérable,
Accabler jamais de rechef !

Deux hostes, monstres en nature,
Ont éteint le double flambeau
De sa pudique géniture,
Après l'honeur mis au tombeau.
O soleil ! et coment à l'heure
Se put parachever ton tour, &c....

La même année, Hardy donna, au même Théatre, *Panthée*, Tragédie, en cinq actes, qui fut imprimée en 1624, en même tems que les deux précédentes et avec cet argument.

« Après la victoire obtenue par le grand Cyrus, Roy de Perse, sur les Assyriens, Panthée, Dame aussy rare en vertu qu'accomplie en beauté, feme d'Abradate, Prince de la Susiene, (Roi de Suze) se trouve prisoniere du vaincœur, qui, selon sa clémence ordinaire, la traite fort humainement; et mesme informé par la bouche de cette prisoniere de la condition du mary, en fait Araspe, sien Capitaine, dépositaire, avec exprès comandement de la traiter avec tout le respect qui se peut rendre à une Dame d'honeur. Araspe, toutefois, ne peut long-temps regarder ce soleil de beauté sans ressentir les rayons de son amour dans l'ame, et si vivement qu'il implore sa pitié, ne laissant rien derriere de ce qu'il imagine la pouvoir convertir. Panthee, qui préfere la conservation de sa chasteté à celle de sa vie, le refuse courageusement, et, sous main, fait avertir Cyrus de telle insolente procédure. Ce Prince, de qui la continence égaloit le courage, mande Araspe, luy use d'une âpre réprimande, et pourvoyant à la sûreté de l'honeur de Panthée, luy gagne si bien le courage qu'en reconoissance du bienfait elle tire Abradate, son mary, au

party de Cyrus, qui le fait chef d'une partie de ses forces. Là-dessus une bataille se done, où Crésus, Roy de Lydie, est défait, et Abradate, victorieux, ayant doné toutes les preuves qui se peuvent desirer de la mesme valeur, demeure, toutefois en la mêlée. Cyrus l'honore d'une pompe funebre, digne de son courage, y assistant en persone, où Panthée, sous ombre de faire les effusions sur le corps trépassé de son cher Abradate, se tue de sa propre main, afin d'immortaliser son amour en sa mort. L'histoire est amplement décrite par Xénophon, et par Philostrate, après luy. »

Cette Tragédie, mieux conçue que la précédente, tant pour le choix du sujet que pour la conduite, offre aussi un plus grand nombre de beautés de détail. Nous en rapporterons seulement la derniere scene du troisieme acte, dans laquelle Panthée, prisonniere de guerre de Cyrus, va retrouver Abradate, son époux, après avoir obtenu sa liberté de la générosité de Cyrus, dans le parti duquel elle veut le faire entrer, contre les Lydiens.

ABRADATE.

. . . .

Doncques je te revoy, mon Euridice chere?
Un enfer ta permis revenir à mes yeux?
S'éclatent désormais en ruine les Cieux,
Que l'univers retombe en sa masse confuse,
J'expireray content; mes vœux n'ont plus d'excuses!

PANTHÉE.

Mon cœur, j'en suis ainsy. Te touchant, te voyant,
Je doute de mon heur; je ne le vay croyant.
La joye me transit et m'oste la parole....
Arreste d'un baiser mon ame qui s'envole!

ABRADATE.

Coment t'es-tu portée en ta captivité?

PANTHÉE.

Come une tendre fleur que Phœbus a quité,
Come un poisson privé de sa demeure humide,
Come un esprit errant au port Achérontide,
Come une tourterelle après que l'oiseleur
A ravy sa moitié; mais heureuse en malheur,
Heureuse de tomber en la main d'un Monarque
Digne de n'encourir les rigueurs de la Parque,
Invincible aux humains et à ses passions,
Pere des affligez en leurs opressions;
Bref, l'abrégé parfait des vertus de ce monde,
A qui je dois l'honeur et la vie seconde.

ABRADATE.

Vrayment à ton rapott un miracle pareil
Ne se pourroit trouver sous le tour du soleil;

Mesme

Mesme en ce siecle dur, où le vice foisone,
Et les cerveaux plus sains de sa peste empoisone,
Un vaincœur de ce grade, en l'avril de ses ans,
Près de toy ne sentir les aiguillons cuisans
Qui rébellent la chair de nostre obéissance?
Cela me sentiroit son siecle d'inocence!

PANTHÉE.

Sente ce qu'il voudra; je n'ay reçeu de luy
Que toute courtoisie en ce lugubre ennuy.
Non content de vouloir sa volupté restraindre,
Mais de qui mon honeur avoit bien plus à craindre!

ABRADATE.

Qu'il n'a point, de propos, tâché de t'ébranler?

PANTHÉE.

Onc je ne l'entendis que chastement parler.

ABRADATE.

Ny des flateurs comis la ruse maquerelle?

PANTHÉE.

Contre eux pour ce sujet il a pris ma querelle.

ABRADATE.

O grande continence! ô magnanime cœur!
Encores somes-nous heureux de ce vaincœur!

PANTHÉE.

Il n'est moins libéral que continent et sage.

ABRADATE.

De qui, je te suplie, as-tu ce témoignage?

PANTHÉE.

Ma rançon qu'il dédaigne en fait assez de foy.

ABRADATE.

Que sans rançon, délivre, il te renvoye à moy?

PANTHÉE.

Délivre, sans rançon, et pudique rendue,
(J'en ateste des Cieux la lampe suspendue)
Il t'ofre à son service un honorable rang.

ABRADATE.

Certes, je luy voudroy, (l'honeur du pays franc)
Humble, sacrifier ma vie, en récompense
Du signalé bienfait que sa grace m'avance.

PANTHÉE.

On doit, je le confesse, au pays un amour,
Charitable et pieux, jusques au dernier jour.
Son salut préférable oblige nos courages
De mourir, généreux, en vengeant ses outrages.
Il nous preste la vie, et en la luy rendant
Nous n'aquitons qu'un prest à la gloire tendant.
Aucun n'est, toutefois, tenu de l'impôssible,
Ny luiter du destin la puissance invincible.
La volonté sufit es afaires ardus;
Et par trop s'obstiner plusieurs se sont perdus.
A quoi profitera désormais, je vous prie,
Ceste inclination dévote à la patrie,
Dénuez du pouvoir de luy doner secours?
Les Empires mortels ont un certain décours,
Changent de l'un à l'autre, et la cause ignorée
Est au sacré vouloir du destin préférée.
Gardons d'y résister! Son courroux irrité
Foudroye, tost ou tard, une témérité.

ABRADATE.

L'afection t'inspire un conseil, ma Panthée;
Propre à se relever, son infamie ostée.
Il est selon le temps, non selon la raison.
Cuiderois-tu Cyrus aymer la trahison,
N'estoit pour establir sa neuve tyrannie?
Sa générosité ce pouvoir luy dénie.
Aux traîtres on promet, mais que doit-on tenir
A ceux desquels on craint autant à l'avenir?
A ces roseaux pliez à tous vents d'espérance?
L'asseurance vers eux est n'avoir d'asseurance.

PANTHÉE.

Apelles-tu trahir un État acablé
Sous le faix des malheurs? un océan troublé
D'orages assidus, où jamais la bonace
N'aplanira des flots la coléreuse face?
Si c'estoit trahison, du moins, tu ne trahis
Qu'après les Cieux cruels ton désolé pays.
Premiers ils ont quité son antique tutelle;
Ils l'ont laissé tomber d'une chûte mortelle,
Que vaillance, devoir, courage, piété
Ne sçauroit relever, ayant jadis esté.

ABRADATE.

Le refus coutumier des fortunes mondaines
Éblouit nos esprits en ces courses soudaines.
Où la prospérité maintenant florissoit,
L'adversité sa place à mesme heure reçoit.
Un vent plus incertain sur l'onde ne se joue
Que fortune mouvant son inconstante roue.

Cyrus nous a vaincus ; peut-estre que tantost
Il ne restera rien devans nous de son ost.
Le sort, autant que Mars, aux batailles préside,
Et le pouvons loyal épreuver, de perfide.

PANTHÉE.

Qui se verroit encor des bataillons sur piez,
Toucheroit un secours de puissans aliez,
Reprendroit, abatu, le courage d'Anthée,
Tu n'aurois de sujet de croire ta Panthée,
D'admetre son avis, funeste à ses lauriers ;
Mais la terre engloutit la fleur de nos guerriers :
Aucun n'est demeuré, capable de défence.
Il ne reste à nos yeux qu'une orpheline enfance,
Qu'un nombre langoureux de vieillards décrépits.
Nos voisins sont de crainte en leur borne tapis,
Qui tâchent d'écarter ce ténébreux nuage,
Plutost que l'atirer chacun dessus sa plage.

ABRADATE.

L'extrémité produit de merveilleux éfets.

PANTHÉE.

Non pas chez des captifs entiérement défaits,
Abandonez du Ciel et du secours des homes,
Totalement perdus ainsy come nous somes.

ABRADATE.

Au pis, nous avons plus d'honeur à nous ranger
En la sujétion du plus vil étranger,
Servir la cruauté des peuples de Borée,
Celle des Nasamons, en l'Afrique altérée,

Que de préter le col au félon ravisseur
De notre liberté.

PANTHÉE.

C'est pourtant le plus seur.
Tu apelles félon qui hait la félonie,
Qui n'a de cruauté sa victoire ternie,
Qui combat pour la gloire et non pour le butin?
Mon heur! par le saint nom qui joint notre destin,
Par la premiere ardeur de nos jugales flâmes,
Par l'immuable amour qui vit dedans nos ames,
Par la compassion des travaux endurez,
Par ma juste priere et ces yeux éplorez,
Laisse-toy, laisse-toy fléchir à ma poursuite!
Embrasse une fortune égale à ton mérite!
C'est elle qui te prie, elle qui te semond,
Qui te veut établir d'un grand Roy le second.
Ce faisant, mon espoir! tu gaignes, en ta perte,
Notre prospérité, au triple recouverte;
Tu nous mets à l'abry de l'orage grondant,
Et ne peus encourir blâme que de prudent.

ABRADATE.

J'apréhende des Dieux la colere future.

PANTHÉE.

Une irrésolution t'imprime cet augure,
Imaginant de crime où il n'y en a point.
Pourveu que tu me sois exorable en ce point,
Sans crainte, dessur moy je changerai leur hayne.
Permets que vers le Roy, de ce pas, je te meine,

Plus joyeux de t'avoir à son service aquis
Que qui luy doneroit le thrésor plus exquis.

ABRADATE.

Ha ! que de ton pouvoir envers moy tu abuses !
On m'a beau pallier ce changement d'excuses,
De moy, je ne croy point qu'il puisse prospérer,
Où sa prospérité ne doit long-temps durer !

La même année, 1604, *Méléagre*, Tragédie, en cinq actes, avec des Chœurs, fut représentée, au même Théatre ; et elle fut imprimée, en 1624, avec les trois précédentes Pieces, et cet argument.

« Diane, ofensée du mépris qu'Œnée, pere de Méléagre, et Roy de Calydon, avoit fait de sa Déité, envoye un sanglier, de monstrueuse grandeur, qui ravage tout le pays. Méléagre, donc, ne pouvant, ne par vœux envers les Immortels, ne par aucune humaine industrie, chasser ce fléau de son pays, a recours aux Argonautes, ses anciens compagnons d'armes, qui, sous la conduite de Thésée, se résolvent à la conqueste du sanglier. Atalante, cependant, Vierge des plus belles et endurcie au travail de la chasse, se trouve à l'assemblée, avec résolution

de participer à la gloire de tel exploit. Ils vont, de compagnie, forcer la beste, jusqu'en son repaire; laquelle, aprez une merveilleuse résistance, meurtre d'homes et de chiens, est ateinte du dard d'Atalante, en la hure. Méléagre la seconde, donant le coup mortel au sanglier. La chasse faite, le prix de vaillance, d'une comune voix, s'adjuge et se porte à la belle Atalante; ce qui conçoit une telle jalousie d'honeur aux oncles du Roy qu'ils le luy vont arracher, de vive force. La vierge en fait sa plainte au Roy, qui, sur le refus d'une prompte restitution, tue ses oncles, épousant Atalante. Ce meurtre ofense tellement Altée, mere du Roy, qu'elle conspire la mort de son fils, et, par le moyen du tison fatal, auquel estoit ataché le destin de la vie de Méléagre, éfectue sa mauvaise volonté; ce qui finit la Tragédie. »

Nous ne rapporterons rien de cette Piece, qui n'a de remarquable que l'extrême licence de son style, et le meurtre des deux oncles de Méléagre, Pléxippe et Toxée, tués, de sa main, sur le Théatre, devant Atalante, qu'il épouse ensuite. D'ailleurs, nous avons déja eu occasion de parler

de ce sujet, dans le Catalogue des Pieces de Boursault, qui l'a traité aussi, tome huitieme des Comédies du Théatre François de notre Collection.

Procris, ou *La Jalousie infortunée*, Tragi-Comédie, en cinq actes, fut représentée, au même Théatre, en 1605, et imprimée en 1624, avec les quatre précédentes Pieces et cet argument.

« Céphale, gendre d'Arictée, Roy d'Athènes et mary de Procris, chasseur perpétuel, est aymé de l'Aurore ; et sollicité par sa Déesse d'une réciproque amitié, luy qui d'abord persévere obstinément en la premiere fidélité jurée à sa Procris, se laisse toutefois aller à la paction proposée par l'Aurore qu'au cas que, déguisé, en habit de Marchand étranger, il puisse, avec un apât de présents, corrompre la chaste volonté de sa feme déçeue, il contentera la passion de sa corivale. Venant donc à l'épreuve, Procris, qui començoit à chanceler sous le faix des présents, est relevée par l'apréhension du mary, qui découvre la fourbe. Elle, à mesme temps, implore et impetre la grace d'un adultere comis en la volonté. Céphale tient sa promesse à l'Aurore, se vouant, du tout, à son service. Or, pendant la

jouissance de leurs amours, un paysan les surprend, d'avanture sur le fait, avertit Procris de ce qui se passe à son désavantage et l'emplit d'une rage de jalousie, jusques à vouloir, en persone, reconoistre la vérité de l'afaire, sur les lieux. Si bien qu'embusquée dans un buisson, Céphale qui la juge, au mouvoir du feuillage, quelque beste sauvage, l'ateint mortellement d'un dard fatal, qu'il lance à l'avanture; catastrophe qui finit la Tragédie par les regrets du misérable sur le corps mourant de sa chere moitié, et les consolations de l'Aurore, qui se trouve, à point nomé, pour le divertir du meurtre de soy-mesme, qu'il alloit exécuter, en expiation de l'imprudence comise. »

Cette Piece beaucoup plus licencieuse encore que la précédente, l'est à l'excès. Les personnages, Tithon, l'Aurore, Céphale et Procris y disent les choses les plus étranges, pour exprimer leur passion amoureuse, et cela ne peut supporter aucun extrait.

Alceste, ou *La Fidélité*, Tragi-Comédie, en cinq actes, fut représentée, au même Théatre,

en 1606, et imprimée en 1624, avec les cinq précédentes Pieces et cet argument:

« Admete, Roy de Thessalie, et l'un des plus vertueux Monarques de ce temps-là, avoit pris à feme Alceste, come digne compagne de sa fortune. Leur amour ne començoit qu'à jeter ses premiers feux lorsque ce Prince tomba en une griéfve et périlleuse maladie, qui l'aproche du tombeau. On envoye à l'oracle d'Apollon pour en sçavoir l'issue. Le Dieu répond que prest de tenir l'anciene paction faite avec Admete, du temps qu'il paissoit ses troupeaux, si quelqu'un des siens veut changer de sort et mourir pour luy, il promet de prolonger ses jours. L'oracle raporté en public, après le refus des pere et mere du Roy sur ce sujet, Alceste, seule, avec une alégresse nompareille, accepte la condition, et se done courageusement à la mort pour sauver son mary. Depuis, Hercule s'acheminant à l'expédition de Cerbere, par le comandement d'Eurystée, suscité de Junon, logé chez Admete, sceut l'accident de ce bon Prince, que cette cruelle perte plongeoit en un deuil indicible.

Hercule, ainsy que protecteur de l'inocence afligée, le console en la promesse de luy ramener vive des enfers celle qui le tenoit mort au monde par son absence. Il poursuit donc son voyage, et selon la parole avancée, réunit ce couple d'amants après d'autres occurrences mêlées à ce riche sujet, partie imité d'Euripide.»

Nous avons fait connoître cette Tragi-Comédie, avec quelque détail, dans le Catalogue que nous avons donné des Pieces sous le titre d'*Alceste*, au-devant de celle de Quinault, tome premier des Opera de notre Collection. Elle n'a pas les défauts que nous avons si justement reprochés aux deux Pieces précédentes, et elle renferme un beaucoup plus grand nombre de beautés poétiques et dramatiques que ces deux Pieces.

Ariadne ravie, Tragi-Comédie, en cinq actes, fut représentée, la même année, qu'*Alceste*, au même Théatre, et imprimée en 1624, avec cette derniere Piece, les cinq autres précédentes et cet argument.

« Ariadne, fille de Minos, Roy de Crète, ravie, au premier aspect, des bones graces et perfections de Thésée, que l'on alloit exposer

de curée au Minotaure, (come l'un des enfans de tribut que les Athéniens payoient chaque anée au Roy, pour réparation du meurtre de son fils Androgée) le délivre du labyrinthe, et, sous promesse de mariage, se laisse enlever avec Phœdre, sa sœur, à laquelle Thésée promet son fils Hypolite de mary, estant de retour à Athenes. Ces sœurs crédulement indiscretes, pillent aussy les thrésors du pere et prenent la fuite avec ce jeune Prince étranger, qui, séduit de la nouveauté, transporte son amour à Phœdre, et sans considération des plaisirs de sa sœur, qui luy avoit, par maniere de dire, rendu la vie, la laisse en l'isle de Naxe, faisant voile la nuit, à son déceu. Ariadne, après la trahison découverte, outrée de désespoir, se précipite d'un rocher dans la mer; mais soutenue de quelques buissons en sa chûte, elle y demeure pâmée, tant que Bacchus, qui retournoit victorieux de l'expédition des Indes, vient aborder en l'isle, où il la prent à feme, et, d'une extrême misere, l'éleve au comble de toute félicité. »

Cette Piece a encore le défaut d'être très-licencieuse, et n'a rien de remarquable, si-non qu'au quatrieme

quatrieme acte on voit Ariadne, seule, dans son lit, dans la tente de Thésée, se réveillant, et cherchant vainement auprès d'elle son infidele, qui l'a quittée pendant son sommeil. Cet acte est entiérement rempli par un long monologue d'Ariadne, qu'elle commence dans son lit, d'où on la voit bientôt se lever, pour courir s'assurer du départ de Thésée, au bord de la mer, où on la suit, et où le monologue continue jusqu'à ce que, de désespoir d'avoir été trahie, elle se précipite dans les flots, d'où Bacchus vient la retirer.

Alphée, ou *La Justice d'Amour*, Pastorale, en cinq actes, avec des Chœurs, fut représentée, la même année, au même Théatre, et imprimée, en *1624*, avec les sept Pieces précédentes et cet argument.

« Isandre, vieil Berger, autant renomé entre les Arcades pour ses richesses et prud'homie que pour l'incomparable beauté d'Alphée, son unique, ayant sçeu de l'oracle que le mariage de sa fille susciteroit de grands troubles en sa maison, afin d'obvier aux accidens, se résolut de ne la point marier; et, de fait, la tenant recluse chez

soy, il ne luy permet la hantise de persone. Toutefois, l'ayant, selon la coustume, menée aux Palilies, elle perdit son pere en la presse, et fortuitement rencontrée par Daphnis, jeune Berger des plus accomplis, il la reconduit au logis, et, par le chemin, contracte un comencement d'amitié avec cette belle Nymphe. Le pere, au lieu de luy sçavoir gré de telle courtoisie, la prent en très-mauvaise part, et tient sa fille plus captive que jamais. Cependant Coryne, Magiciene, de moyen âge, passionée, outre mesure, de l'amour de Daphnis, après plusieurs refus, découvre ses nouvelles amours avec Alphée, les révele au pere et réduit ce couple inocent d'amants au désespoir de toute jouysance. Un Satyre, d'ailleurs, ayme Coryne, et luy sert de passe-temps, moqué et bafoué à tout propos. Ce même Satyre est aymé d'une Dryade, qu'il méprise ; et, par un mêlange agréable en sa contrariété, la Dryade aymée du bel Euyale n'en fait compte : de sorte que l'extrêmité de ses rigueurs fait sortir ce jeune Berger de son bon-sens. Mélanie, qui en est idolâtre, pert toute patience de le voir en tel état, sans y pouvoir aporter de remede. Or, Daphnis,

après cela, courant du désespoir à la vengeance, aborde Coryne, la menace de l'étrangler, si elle ne se dément de son imposture devant Isandre. Elle irritée, en faveur de ses charmes, le métamorphose en rocher, et Isandre, avec sa fille, accourus au spectacle, sont transformez, l'un en arbre, l'autre en fontaine. Le désastre de ces trois persones convie la comune des Pasteurs Arcades contre la Magiciene, et, sous la conduite d'Euryale, tout un peuple vient pour contraindre Coryne à leur rendre la premiere forme. Elle implore le secours tant du Satyre que de ses Démons. Il se fait là-dessus une furieuse mêlée, en laquelle Amour, rendant sa Déité visible, acoise leurs débats, ore le charme, et fait trois mariages en un, de Daphnis avec sa chere Alphée, d'Euryale avec Mélanie, et du vieil Isandre avec Coryne. »

Cette Pastorale est écrite en vers de dix syllabes, toujours dans un style fort libre, et les métamorphoses s'exécutent sur le Théatre, aux yeux du Spectateur, d'abord, à la fin du quatrieme acte, par le pouvoir magique de Coryne, et y sont détruites ensuite, au cinquieme acte,

par la puissance plus grande de l'Amour, qui intervient, en personne, à la fin de la Piece.

L'Auteur a mis au nombre des *Entre-parleurs* de cette Pastorale, c'est le titre qu'il donne aux personnages, dans la table qu'il a placée au-devant de la Piece, un Écho, qui a un dialogue assez naturel avec Alphée, dans la sixieme scene du quatrieme acte. Nous rapporterons ce passage, qui nous semble être ce qu'il y a de plus remarquable dans la Piece. Alphée adresse ses tendres plaintes à Daphnis, son amant, transformé en rocher, par Coryne, et l'écho de ce rocher lui répond par un mot de consolation, à la fin de chaque couplet.

ALPHÉE.

Pauvre Pasteur! si ta forme changée
L'humanité n'a du tout étrangée,
Si tu pouvois sous elle retenir
Quelque pitié due à mon souvenir,
Reçoy ces pleurs, qui te lavent mon crime,
Et ces baisers qu'à ta bouche j'inprime!
Reçoy, Pasteur, une ofrande à genoux
De qui jadis t'avoit éleu d'époux,
Sans la fureur d'un implacable pere!
Hélas! ton sort ore me déscspere!

L'ÉCHO.

Espere.

ALPHÉE.

O douce voix ! ô agréable son !
Qui te retient vif, en quelque façon !....
Présume-tu qu'après ta destinée
Je puisse, Écho, vivre qu'infortunée?

L'ÉCHO.

Fortunée.

ALPHÉE.

Moy, fortuñée? Ha ! ne me déçoy pas !
Tout mon bonheur ne pend que du trépas !

L'ÉCHO.

Pas.

ALPHÉE.

Pas?... Ha ! *Daphnis pouvant remettre* en vie,
Tu me pouvois divertir telle envie !

L'ÉCHO.

En vie.

ALPHÉE.

Erreur en moy, pleine d'étonement,
De t'informer de tel événement !

L'ÉCHO.

Ne ment.

ALPHÉE.

O Cieux ! parmy la douleur qui m'outrage,
Ce funéreux oracle m'encourage !

L'ÉCHO.

Courage.

ALPHÉE.

On le prendroit, seure que le retour
De ce Pasteur deust estre sans séjour!

L'ÉCHO.

Ce jour.

ALPHÉE.

Tu en dis trop; l'impiteuse sorciere
N'a pour la rendre éclipsé sa lumiere:
Elle n'auroit si-tost chassé du cœur
Une exécrable et jalouse rancœur!

A cela l'Echo ne dit plus rien; mais Coryne, qui survient, répond à Alphée:

Tu as raison de le croire, impudente!
Plus que jamais, dure ma hayne ardente!

Puis elle la change en fontaine, et lui dit encore:

Fontaine, auprez de ton aymé rocher,
Tu peux des pleurs, tout à l'ayse épancher... &c.

La Mort d'Achille, Tragédie, en cinq actes, avec des Chœurs, fut représentée, au même Théatre, en 1607, et imprimée, avec cinq autres Pieces, faites depuis elle, à Paris, en 1625, chez Jacques Quesnel, *in*-8°., dédiées au Duc d'Alluyn, et précédées d'un Avis au Lecteur et d'une

petite Piece de vers françois, de Baudoin, à la louange de Hardy.

Au-devant de la Tragédie de *La Mort d'Achille* on trouve cet argument.

« Les Grecs campez devant Troye pour le neufiesme an, acordent une trève de quelques jours aux assiégez, pendant laquelle Achille, l'un des principaux et plus valeureux chefs de l'armée Grégeoise, entrevit, par rencontre, au Temple d'Apollon, Polyxène, fille de Priam, Princesse d'excellente beauté, qui ravit à mesme-temps l'ame, par les yeux à ce brave guerrier; de sorte qu'il en fait, dessous main, pratiquer le mariage par ses plus confidens. Pâris et autres enfans de Priam, l'induisent d'accepter telle alliance, afin que ce leur fust une ocasion de vengèr la mort de leur frere Hector, et, en Achille mort, contraindre l'enemy de lever le siége, come destitué de son premier et plus brave Capitaine. Le bon-hôme, se laissant persuader, capitule le mariage; envoye Polyxène, acompagnée de Pâris et de Déiphobe, ses freres, au Temple d'Apollon Tymbréan, sous ombre d'y jurer l'alliance réciproquement. Achille, averty, ne

manque de s'y rendre, seul, au déçeu des siens, à poinct nomé ; et, prest à jurer dans le Temple, est traitrement poignardé par les deux freres, qui, voulant encore triompher du mort et l'emener dans la ville, sont bravement repoussez par Ajax et autres Capitaines Grecs, survénus au bruit. Le corps recous, ils honorent ce héros d'une sépulture digne de sa vertu. Darès, Phrygien, et Dictis, de Crète, avec plus de vraysemblance qu'Homere, ont servy de Phare à l'Autheur en ce beau sujet. »

Nous rapporterons le court et judicieux extrait que les freres Parfaiet, dans leur *Histoire du Théatre François*, donnent de cette Tragédie, et qui la fait très-bien connoître.

« Il étoit assez d'usage à nos anciens Auteurs Dramatiques d'ouvrir leurs Pieces par une ombre qui venoit en faire l'argument. Celle de Patrocle est ici chargée de cet emploi. Ses avis, non plus que les conseils de Nestor (qui occupent tout le premier acte) ne peuvent empêcher Achille d'envoyer faire la demande de Polyxène. Sa proposition est agitée, avec beaucoup de chaleur et de confusion, au conseil de Priam, qui, las d'en-

tendre répéter toujours la même chose, leve la séance, en disant d'Achille :

Conclusion, qu'il faut l'appaster, l'allécher,
Et puis, d'un saut mortel, le faire trébucher.... &c. »

« On ménage, au troisieme acte, l'entrevue d'Achille et de Polyxène. La Princesse a bien de la peine à s'y résoudre. (A la fin de leur entretien, elle feint, cependant, de l'aimer, pour le mieux faire donner dans le piége qu'on lui tend.) Enfin, après une longue et ennuyeuse conversation, Achille quitte Polyxène, en lui disant :

. . . .
Adieu, géoliere, à qui j'ay mon ame soumis !
Traite-là doucement !

Pâris, qui est survenu, lui répond :

Apollon te regarde
D'un œil benin tousjours, et te tiene en sa garde !

A peine Achille est-il éloigné que Polyxène s'écrie :

Ha ! monstre ! que ta vue exécrable me nuit !
Que n'erres-tu desja dans l'éternelle nuit !... &c. »

promesse de mariage, jouit de Cornélie, sœur de Laurent Bentivole, Seigneur de Boulogne, et des plus accomplies de son tems. Sa grossesse done un sufisant indice à son frere de la vérité; mais avec mauvais jugement de la saine intention du Duc. Cornélie accouchée done son fruict à transporter du logis à certaine Damoiselle, qui le pensant mettre, sur la brune, entre les mains d'un Gentilhome du Duc, s'adresse, fortuitement, à un brave Cavalier Espagnol, ne soupçonant rien moins que cela; et come, au cry de l'enfant, il se conoît pris pour dupe, il ne laisse de le porter à son logis, et, avec un soin paternel, le faire pourvoir de nourrice. Ce Cavalier vivoit et logeoit dans Boulogne avec un sien frere d'amitié, qui, de fortune, le cherchoit lors par la ville, crainte de quelque mauvaise rencontre à son amy. Le hazard veut que celui-cy, retournant sur ses pas, pour la mesme considération, trouve Alphonse, seul, et Bentivole, assisté de plusieurs, aux mains. Il protége le Duc tombé, avec une telle résolution qu'au murmure du Bourgeois, qui començoit à s'émouvoir, le Bentivole se retire; ce qu'il fait

aussi,

aussy, après mille remerciemens du Duc, qui lui laisse son cordon de pierreries, ramassé dans la meslée, pour arres d'amitié et marque de sa valeur. Au retour, Cornélie, fugitive du logis fraternel, parmy les ténebres de la nuict, trouve ce Cavalier, nomé D. Juan, se met en sa protection, et accepte le logis des deux Cavaliers pour franchise, où elle reconut son enfant. Le Bentivole, désespéré de l'afront qu'il prétend fait à sa sœur, implore l'entremise de D. Juan pour faire apeler Alphonse en duel; ce que l'autre accepte gaiement, assisté de son amy. Il porte donc parole au Duc, qui le contente, ainsy que le frere, promettant espouser Cornélie, qu'il avoue seule et légitime feme. Elle, cependant, persuadée d'une vieille nourrice, se dérobe du logis des Cavaliers Espagnols, avec son enfant, se retire à un hermitage, où le Duc (après plusieurs incidents, trop longs à raconter) la trouve, et où, en présence tant du frere que des Cavaliers, s'acomplit le mystere de leur mariage. Ce riche sujet estant imité de Cervantes, esprit net, poly, judicieux et inventif, entre tous ceux de sa nation. »

Hardy recommence, dans cette Piece, à mériter le reproche que nous lui avons déja fait plusieurs fois, de trop de licence dans le style. Elle est même poussée ici jusques dans la conduite du plan et dans le choix des personnages. Cornélie réfugiée chez les deux amis Espagnols, D. Juan de Gamboa et D. Antoine Isunga, y paroît couchée dans un lit, et en scene avec eux, aux yeux des Spectateurs. La nourrice que les deux Espagnols ont donnée à l'enfant de Cornélie, en lui faisant quitter leur logement pour la cacher chez l'Hermite, la fait, pour quelques momens, représenter dans le lit, chez ces deux amis, par une courtisanne, qui est trouvée en flagrant délit, avec un de leurs Pages, et qui en présence du Duc Alphonse d'Est, de Laurent Bentivole et des deux Espagnols, tient les propos les plus indécens. Cependant, la Piece, en général, n'est pas trop mal versifiée, pour le tems; et il y a d'assez belles choses dans le rôle du Duc Alphonse d'Est, dans celui de Laurent Bentivole, dans celui de Cornélie, dans ceux des deux amis Espagnols, et, sur-tout, dans celui de l'Hermite.

Arsacome, ou *L'amitié des Scythes*, Tragi-Comédie, avec des Chœurs, fut représentée, la même année, au même Théatre, et imprimée en 1625, avec les trois Pieces précédentes, et cet argument.

« Cette histoire ou vraye ou vraysemblable, prise du Toxaris de Lucian, porte qu'Arsacome, Ambassadeur des Scythes, et comis à recevoir l'homage que leur prestoit le Roy du Bosphore, lors nomé Leucanor, se rencontre d'avanture au temps que ce Roy, selon la coustume du pays, donoit sa fille à celuy qui se trouvoit le plus avantagé des biens de la fortune. Arsacome, à mesme-temps, devient passionément épris des beautés de Masée, fille unique de ce Roy, et n'opose à ses concurrens que la richesse de deux amis qu'il possédoit; ce que le pere avare tourne en mépris et mocquerie, l'adjugeant à Adimache, Prince des Malliens. Le Scythe, autant indigné de l'afront du refus que certain de la bienveillance de sa belle maîtresse, arme, au retour, les Scythes contre les Bosphorans, employe l'extraordinaire suplication, qui se faisoit sur le cuir de bœuf, come la plus pressante et religieuse, à

l'endroit des amys, chez sa nation; et, ayant exposé à ses deux amys l'injure faite à leur réputation, bon gré malgré, accepte le secours qu'ils luy ofrent, se chargeant l'un d'aporter la teste du Roy, l'autre de le rendre jouissant de ses amours. Tel dessein hazardeux, outre mesure, leur aporte néantmoins plus de gloire que de dificulté, leur réussissant, selon les comuns vœux. C'est le somaire de ce beau sujet, qui s'accomode des mieux à la scene françoise, ainsy que la lecture en fera foy. »

« Nous laissons au Public la liberté de juger si une Piece qui renferme exactement tous ces faits peut être propre au Théatre, et combien un tel choix doit faire honneur à la connoissance que Hardy en devoit avoir, » disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François.*

Nous ajouterons que cette Piece, dans laquelle l'héroïne aime, et finit par épouser celui qui est, si-non le meurtrier de son pere, du moins, celui pour lequel il a été tué, ne laisse pas d'offrir quelques beautés de détails; mais qu'elle est encore bien susceptible du reproche de trop de licence dans le style. Nous n'en donnerons pour

exemple que ce monologue de Masée, au troisieme acte. Elle l'adresse à son amant Arsacome, absent.

Beau soleil des vertus, que, constante, j'adore! (s'écrie-t elle.)
Quand, absconsé (caché), veux-tu me rendre ton aurore?
Arsacome, imploré de mon fervent amour,
Pourrois tu me quitter, sans espoir de retour?
Pourrois-tu me quitter, moy, ton ame demie?
Moy, qui ne parus onc de tes feux enemie?
Moy, que les astres fiers, de notre ayse jaloux,
N'ont encor pu résoudre à prendre un autre espoux?
Témoin ce vœu loyal suposé, qui te garde
Ma virginité pure, et qui seule te regarde;
Qui, proche d'expirer, conjure ta valeur,
Impuissante, réduite à l'extrême malheur:
Extrême, vivement, puisque je touche à l'heure
Où, faute de secours, conviendra que je meure;
Car nul autre, fût-il exprès venu des Cieux,
Ne me dépouillera ce bouton précieux.
Tiene, quoyqu'un rival et un pere me brasse,
Je te réserveray, pudique, cette place.
Haste-toy, mon soucy! de la prendre, premier
Que, contrainte, je pousse un fer dans ce gosier!
Remémore, piteux! les œillades reçeues,
Esclairs avant-coureurs de mes flâmes conçeues!
Venge, tu l'as promis, l'outrage d'un refus,
Qui chez les tiens, hélas! te renvoya confus!....

C'est sur son pere qu'elle l'engage, dans ces vers, qui sont l'expression de ses vœux, à venir venger ce refus.

Au défaut, contre toy, j'ateste Cythérée
Que tu perds, de plein gré, la victoire asseurée,
(ajoute-t-elle) ;
Que tu m'auras, trahie, infléchible au trépas,
Et que me posséder tu ne méritois pas....
Ah ! cruel ! un oubly de ta Dame fidelle,
Ou l'inique rencœur te veut séparer d'elle !
Ton amour se perdit en me perdant de l'œil,
Et le mien de guerdon n'espere qu'un cercueil !

Nous opposerons à ce morceau, pour prouver que toute la Piece ne mérite pas le même reproche, d'une molesse licencieuse, ce Chœur de soldats Bosphoriens, déplorant les dangers que court leur Roi Leucanor, lequel, en refusant sa fille à Arsacome, s'est attiré la haine des Scythes, qui viennent lui faire la guerre. Ce Chœur, coupé par strophes, précede, dans le même acte, le monologue que nous venons de rapporter, au moment où les troupes Scythes paroissent.

Souvent l'extrême confiance
Aux grands Roys la vie a cousté,

Qui de tous se voit redouté
De tous doit estre en défiance,
Veu qu'a mille aguets enemis
Un diadême l'a soumis.

Autrefois l'aisné des Attrides,
L'orgueil d'Ilion, rué bas,
Servit de furieux ébats
A ses adulteres perfides.
Surpris au milieu d'un festin,
Il cede à son cruel destin.

Saturne, Monarque du monde,
Mortel jadis, n'auroit-il pas
Par ses fils soufert le trépas,
Du Ciel, de la terre et de l'onde
Relégué dedans les enfers
Et contraint de gémir aux fers?

Ensuite, Jupiter, luy-mesme,
N'a-t-il, envié de ces Dieux,
Presque du throsne radieux
Perdu l'autorité supresme?
Tant ce monstre d'ambition
Fait sur tous peu d'exception!

Le sceptre à quiconque le porte
File des périls infinis;
Et souvent les jours sont finis
Aux grands Roys d'une étrange sorte,

Leurs peuples orphelins laissez,
D'enuis et de maux opressez !

Combien donc erre la prudence
De notre Roy, qui ne craint pas,
Seul à seul, de goûter l'appas
D'un enemy, que l'impudence,
L'orgueil et la déloyauté
Tienent suspect de cruauté?

Hélas! la pourpre, la thiarre,
Et ce titre n'émoussent point
Ce dard fatal qui nous époint,
Brandy de la parque barbare!....
Mais voicy ce Scythe qui sort,
A demy furieux du port.

Mariamne, Tragédie, en cinq actes, fut représentée, au même Théatre, en 1610, et imprimée, en 1625, avec les quatre Pieces précédentes et un argument, que nous ne rapporterons point ici, ce sujet étant trop connu, outre que nous avons déja fait connoître cette Tragédie de Hardy, dans le Catalogue que nous avons donné des Pieces du même titre, au-devant de la *Mariamne* de Tristan l'Hermite, tome second des Tragédies de notre Collection. Nous nous

contenterons d'observer que, comme dans *La Mort d'Achille*, dont nous avons parlé plus haut, c'est une ombre qui ouvre le premier acte de la Piece. Ici c'est l'ombre d'Aristobule, dont l'Auteur fait un défunt frere de Mariamne, et qui, dans un long monologue, expose le sujet de la Tragédie.

Alcée, ou *L'Infidélité*, Pastorale, en cinq actes, en vers de dix syllabes, avec des Chœurs, fut représentée, la même année, au même Théatre, et imprimée, en 1625, avec les cinq précédentes Pieces, et cet argument.

« Certain pauvre home, le nom duquel estoit Phédime, vivant du hazard de sa pesche ordinaire, trouve, fortuitement, sur la vase, un petit enfant au berceau, que le déluge survenu en Élide y avoit aporté, le nourit, avec sa fille unique, recognue pour la plus belle de toutes les Nymphes d'Arcadie, qui, par succession de temps contracte une vertueuse et inséparable amitié avec ce sien domestique, joint que le bonhome de pere voyant sa fille négligée, à cause d'une extrême pauvreté, l'avoit promise en mariage au jeune Démocle, ainsy que récompense

de sa longue et fidelle servitude. Mais come la fille déja mariable, ce beau-pair n'atendoit, de jour à autre, que la moisson de ses travaux amoureux, advient que le plus riche et accomply des Pasteurs Arcades, nomé Dorilas, la demande, et l'obtient du pere, maistrisé d'une ambitieuse avarice. Le vieillard donc à ce dessein, voyant qu'aucunes prieres, ne menaces peuvent faire démordre un serviteur de ses justes prétentions, sur quelque légere ofense suposée le congédie. Démocle, furieux de désespoir, court au premier précipice, en intention de s'oster et l'amour et la vie ; chose éfectuée, si Cupidon luy rendant ses oracles, par un écho, puis personélement visible, ne l'eust remis en espérance et renvoyé vers la misérable Alcée, proche de mourir de regret de son absence. Le pere, frauduleux, le reçoit, à bras ouverts, prometant, de rechef, que sa fille, revenue en convalescence, luy est acquise. Démocle descouvrant la feinte à la suggestion d'Alcée, ils se résolvent à une fuite clandestine du logis paternel. Ce vieillard soupçoneux les attrape sur le faict, et après avoir mis Démocle en justice, le fait condamner,

en pleine assemblée, à un banissement perpétuel. Le pere de Démocle, qui cherchoit son fils partout le monde, survient là-dessus, se fait recognoistre pour l'un des plus riche et renomez citoyens d'Élide, libere son fils, et luy obtient, sans dificulté, sa maistresse à feme. Quant à Dorilas, son ancien mépris en vers la belle et chaste Cydipe se convertissant en repentir, un double mariage ferme ce sujet bocager, conduit à sa perfection. »

Rien de bien remarquable dans cette Piece, excepté une scene d'Écho, à-peu-près, comme dans *Alphée*. Ici c'est la seconde du troisieme acte. Démocle, désespéré de ne pouvoir obtenir Alcée, veut se jetter dans un précipice. L'Amour, survenu sur le lieu, se cachant d'abord à lui, et répondant à toutes ses plaintes, par un seul mot, semblable à un Écho, mais par un mot consolant, et lui apparoissant ensuite, parvient à l'empêcher de se donner la mort.

DÉMOCLE, *se croyant seul, et se parlant à lui-même.*

Las de pousser des regrets dans la nue,
Mes feux trahis, mon espérance nue,

Un précipice en ce libre désert,
Si favorable à ton secours ofert,
Démocle, meurs; ne languis plus au monde,
Où tout conspire à ta douleur féconde,
Où du berceau, depuis le premier jour,
Tous les malheurs firent chez toy séjour....
Dieux! un seul poinct relâche ma constance,
M'opose seul cela de résistance
Qu'avant passer la rive d'Achéron,
Fardeau léger de l'esquif de Charon,
Je ne sçay pas le sort de mon Alcée,
Si notre absence altere sa pensée,
Ou si, défunt, je puis, à l'avenir,
(Lors trop heureux!) vivre en son souvenir!...
Soit que ce soit, mourons; l'heure me tarde:
Ma foy toujours entiere se regarde.

L'ÉCHO.

Garde!

DÉMOCLE.

D'où peut sortir tel Écho? Je ne voy.
Qui donc réplique à mon lugubre émoy?

L'ÉCHO.

Moy.

DÉMOCLE.

Mais, qui es-tu? Quelque démon, possible,
Courant par l'air, sous un corps invisible?

L'ÉCHO.

Visible.

DÉMOCLE.

DÉMOCLE.

Que pourrois-tu, visible, à ma douleur?
Dy, quel remede apliquer au malheur?

L'ÉCHO.

L'heur.

DÉMOCLE.

L'heur que j'atends de la parque procéde,
Son dard fatal ma guérison posséde!

L'ÉCHO.

Cede.

DÉMOCLE.

Aussy céday-je au destin du trépas,
Auquel ta voix me dispose, non pas?

L'ÉCHO.

Pas.

DÉMOCLE.

Pas? Et quoy donc? En tel dessein volage,
Que puis-je après croire qui me soulage?

L'ÉCHO.

L'âge.

DÉMOCLE.

L'âge? Tu ments. A trois siecles d'icy
Je ne feroy qu'acroistre mon soucy!

L'ÉCHO.

Sy.

DÉMOCLE.

O pauvre fol! de prolonger ta peine
Pour un accent que le vague pourmeîne.

Répercuté du creux de ces vallons !...
Sus, sus, Démocle! il faut mourir : allons,
Allons doner la teste la premiere.... &c.

Il veut se précipiter. L'Amour paroît et le retient, en faisant renaître en lui l'espérance de posséder Alcée; ce qui se réalise à la fin de la Piece.

Le Ravissement de Proserpine par Pluton, Tragi-Comédie, en cinq actes, fut représentée au même Théatre, en *1611*, et imprimée, à Paris, chez Jacques Quesnel, *in-8°.*, en *1626*, avec cinq autres Pieces, faites depuis elle, une Épître dédicatoire en prose, adressée à Monsieur LE PREMIER, un Avis au Lecteur, des stances de Tristan, une Ode de Saint-Jacques, à la louange de Hardy, et un argument, que nous ne rapporterons point ici, ni aucun détail sur cette Piece, dont le sujet est suffisamment connu, et que nous avons déja eu occasion de faire connoître particuliérement, dans les Jugemens et Anecdotes sur la *Proserpine* Lyrique de Quinault, tome second des Opera de notre Collection.

La Force du Sang, Tragi-Comédie, en cinq actes, fut représentée, au même Théatre, en *1612*,

et imprimée, en 1626, avec la précédente Piece et cet argument.

« Ce sujet, représenté avec les mesmes paroles de Cervantes, son premier Auteur, ne contient autre chose si-non que Léocadie, jeune Damoiselle d'excellente beauté, fut, en certaine promenade, hors de la ville de Tolède, ravie, sur le soir, entre les bras de ses pere et mere, par l'un des premiers et mieux apparentez Gentilshomes de là, qui l'emporte chez luy, toute évanouie, et en jouit au plus fort de sa pamoison. Il luy bande puis aprez les yeux, lorsqu'elle s'est reconue, et l'expose, de la sorte, au milieu de la rue. Elle retourne au logis paternel, emportant pour remarque du lieu où on l'a violée une image d'Hercule, et acoucha ensuite, au bout de neuf mois, d'un fils, aussy beau que la mere, qui sert, finalement, en sa reconoissance miraculeuse, à luy réparer l'honeur par un heureux et légitime mariage. »

« C'est dans cette Piece où Hardy s'est donné carriere sur les regles; sur-tout, celle de la durée de l'action, est totalement oubliée, disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre*

François. Au premier acte, Léocadie, qui est l'héroïne du Poëme, est enlevée par D. Alphonse, qui la viole. Au commencement du second, elle est renvoyée, par lui, et deux scenes après elle sent des symptômes certains de grossesse. Le troisieme acte ouvre par son accouchement, et la naissance d'un fils, qui à la fin de ce même acte est un enfant de six à sept ans. Le quatrieme et le cinquieme actes servent à la reconnoissance de l'enfant et au mariage de Léocadie avec D. Alphonse, son ravisseur. »

Nous croyons inutile d'ajouter à ce court extrait que les freres Parfaict ont donné de cette Piece, qu'elle est écrite dans un style tout-à-fait convenable au sujet. On en sera suffisamment persuadé, sans que nous en rapportions ici des exemples.

La Gigantomachie, ou *Le combat des Dieux avec les Géants*, Poëme Dramatique, en cinq actes, avec des Chœurs, fut représenté, la même année, au même Théatre, et imprimé, en 1626, avec les deux Pieces précédentes et cet argument.

« Ce sujet, partie imité de Claudian, partie

invention de l'Auteur, ne représente que la révolte de la Terre et des Géants, ses fils, contre Jupiter, qui les chastie, selon leurs démérites, et en rapporte une glorieuse victoire, à l'ayde d'Hercule, qui, pour ce bon service, est receu au nombre des Dieux, réconcilié avec Junon et fait son gendre, espousant Hébé, Déesse qui préside à la jeunesse. Beaucoup de Momes, courtisans, qui veulent soustraire la plus riche couleur à ceste peinture parlante, que l'on nome Poésie, à peine gousteront semblable Poëme, bien que tout moral et mythologique; mais pourveu qu'il contente les experts au mestier des Muses, (come il y a de l'aparence) je les laisse librement croupir en leur erreur. »

Cette déclaration de Hardy n'est pas modeste; mais il avoit peut-être de quoi être vain alors, car il tenoit presqu'à lui seul le théatre, et se voyoit prodiguer les éloges de ce qu'il y avoit de plus distingué en littérature. Au reste, voici, à-peu-près, l'extrait que les freres Parfaict donnent de sa *Gigantomachie*.

« Le premier acte ouvre par un monologue de la Terre, qui, pour se venger de Jupiter, qui a

détrôné Titan, appele ses fils, Briarée, Thyphoée, Alcyonée, Encelade, Porphyrion, &c., et les excite à se rendre maîtres du Ciel. Les Géants embrassent, avec joie, la proposition, et, dans le conseil qu'ils tiennent à ce sujet, ils forment la résolution d'entasser Ossa sur Pélion, pour pouvoir monter au Ciel. »

« Le second acte se passe dans l'Olympe. Jupiter, averti du dessein des Géants, dispose les Dieux à se défendre contre leurs efforts, et il envoie chercher Hercule, comme le plus ferme soutien de son Empire. »

« Le troisieme acte est à Lemnos, dans la forge de Vulcain. Mercure y vient pour ordonner à ce Dieu de préparer de nouveaux foudres pour Jupiter, ainsi que Pallas et Mars, pour y faire refondre leurs armes. »

« Le quatrieme acte est rempli par le combat des Géants et des Dieux. Les premiers sont frappés de la foudre, ou des fléches d'Hercule, et trébuchent dans les enfers. La Terre déplore leur perte, et s'en va désespérée. »

« Le cinquieme acte est le triomphe de Jupiter, de la victoire qu'il vient de remporter; le

mariage d'Hercule avec Hébé, et un grand repas, où Momus débite force quolibets, » et où, pour terminer la fête, Apollon chante, avec tous les Dieux de l'Olympe, ces vers en l'honneur de Jupiter.

Troupe compagne au Dieu suprême,
Dessur qui ne peut le trépas,
Suy ma voix, et, d'un zele extrême,
Maintenant ne t'épargne pas
A chanter la belle victoire
Du grand Jupiter, ton recours,
Qui pour te conserver sa gloire
Ne veut que son bras de secours.

Contre luy la Terre mutine
S'éleve, factieuse, en vain;
Contre sa présence divine
L'orgueil du fresle genre-humain
Ressemble au nuage qui passe,
Ressemble à l'ombre d'une nuit,
Qui disparoist lorsque ma face
Sur celle des hauts monts reluit.

Équitable arbitre du monde,
Souverain Monarque des Roys,
Que le Ciel, que la Terre et l'onde
Tremblent craintifs dessous tes loix!
Quiconque, Géant, se rébelle,
Trouve leur déplorable sort,

Et qu'il ait de peine mortelle
L'horreur d'une immortelle mort !

Troupe compagne au Dieu suprême, &c....

Félismène, Tragi-Comédie, en cinq actes, avec des Chœurs, fut représentée, au même Théatre, en 1613, et imprimée en 1626, avec les trois Pieces précédentes et cet argument.

« D. Félix, jeune Cavalier, issu de l'une des plus nobles et riches familles de Tolède, contracte une amitié mutuelle et clandestine avec Felismène, autant accomplie en vertus que rare en beauté ; mais inégale à ce Gentilhomme quant aux biens de fortune. Le pere de D. Félix, sourdement adverty de leurs amours, envoye son fils à la Cour de l'Empereur, pour luy procurer, pendant l'absence, un party plus avantageux et digne de luy. D. Félix à ce départ console sa maîtresse en l'espoir d'un prompt retour qui consomeroit leur mariage. Mais, arrivé à la Cour, Cœlie, parente de l'Empereur, et belle en perfection, luy fait oublier sa premiere maîtresse, qui le va trouver, déguisée en masle, sur un légitime soupçon de son inconstance, s'introduit, sans estre conue, à son service, et

s'employe, quoy qu'à contre-cœur, pour luy faciliter la jouyssance de Cœlie, qui en devient amoureuse, et, au refus de celle que la conformité du sexe rendoit incapable de la contenter, entre en telle rage de désespoir qu'elle meurt subitement. Là-dessus, un Seigneur Allemand, corival de D. Félix, et son mortel enemy, luy impute la mort de ceste jeune Princesse, par quelque poison; le court, come celuy que l'espouvante avoit mis en fuite, et le ratteint au propre lieu où Félismène, à l'heure hors son service, et devenue Bergere, luy preste secours contre ses enemis, desquels, à l'ayde de ceste Amazone, il emporte la victoire; ce qui ocasione leur reconoissance, et, ensuite, un heureux mariage. Ce sujet, tiré de la *Diane*, de Monte-Major, sur le Théatre François ne doit rien aux plus excellents. »

Cette Piece offre encore une extrême licence, sur-tout, au quatrieme acte, dans la scene où Cœlie fait sa déclaration à Félismène, qu'elle croit être un jeune homme, parce qu'elle est déguisée en Page de D. Félix.

Dorise, Tragi-Comédie, en cinq actes, fut

représentée la même année, au même Théatre, et imprimée en 1626, avec les quatre Pieces précédentes et cet argument.

« Rosset, en ses *Amants vôlages*, met ceste histoire come véritable et avenue de nostre temps, sous noms supposez. Le somaire est que Salmacis, jeune Gentilhome, extrait d'illustre et riche famille, s'amourache de Dorise, Damoiselle aussy chaste qu'accomplie en beauté; mais inégale quant aux biens de fortune. Le pere de Salmacis averty du mariage que son fils brassoit clandestinement, l'emmeine aux champs, tant pour distraire sa fantaisie qu'à dessein de luy propòser un party plus avantageux en Sydère, Damoiselle riche et belle en perfection. Salmacis, forcé du vouloir paternel, ratifie sa foy et promet l'acomplissement du mariage à sa chere maistresse, au retour du voyage, la recomande à Licanor, sien cousin, qui la suborne, à son absence, usant de l'entremise de Sydère, qui ne respiroit que l'alliance de Salmacis. Leur fraude réussit; de sorte que Salmacis, au retour, condamné de sa crédule, paravant qu'estre ouy, come désespéré, se confine en la grotte d'un

vieil Hermite, où il en prend l'habit. Sydère, avertie, croit le conseil d'une vieille Magiciene, qui la guide jusques à l'hermitage, où ostant certain charme pendu à l'oreille de Salmacis, elle réconcilie et unit ce couple d'amants, qui consome le mariage un peu après, ainsy que fait Licanor avec sa chere Dorise; ce qui fermel sujet. »

Quelques beautés dans le rôle de l'Hermite, au troisieme et au quatrieme acte; mais beaucoup trop de licence encore dans les rôles de Dorise et de Licanor, au second, au troisieme, au quatrieme et au cinquieme acte, dans les scenes où Licanor cherche à faire passer Salmacis pour infidele, et où il engage Dorise à s'en venger avec lui.

Corine, ou *Le Silence*, Pastorale, en cinq actes, en vers de dix syllabes, fut représentée, au même Théatre, en 1614, et imprimée en 1626, avec les cinq Pieces précédentes, une Préface particuliere à cette Piece-ci et cet argument.

« Corine et Mélite, jeunes Bergeres, égales en beauté, devienent éperduement amoureuses

de Caliste, Pasteur, autant accomply d'ailleurs que nouveau en matiere d'amour, qui, par diverses ruses, tâche à se défaire de leur importunité. Mais come il se voit réduit à l'élection de l'une des deux pour sa moitié, et, ne se pouvant plus dédire, il promet une préférence à celle des Nymphes qui s'abstiendra plus long-temps de parler. Elles acceptent la paction, et se rendent muettes par ce moyen. Cependant, le Berger Arcas, qui ne cédoit en perfections rustiques à aucun autre, après plusieurs refus de l'ingrate Mélite, qu'il idolâtroit, en fait demande au pere, qui la luy accorde, sur le champ. Mais on la trouve sans parole, ainsy que sa corivale. Les deux vieillards consultent sur ce prodigieux accident le sçavoir de Mérope, vieille Magiciene, qui en réfere la cause au charme doné par Caliste, seul capable d'y remédier. On va pour le saisir au corps. Luy, préocupé de crainte, se met en fuite, à travers les champs, où Cupidon, assisté de sa mere, après quelque léger chastiment, le rameine, et, touts les diférents des Pasteurs composez, le marie avec Corine, ainsy qu'Arcas

qu'Arcas avec sa Mélite. D'autres gentils incidents bigarrent ce beau sujet, qui se trouveront à sa lecture. »

Toujours trop de licence, sur-tout dans le rôle d'un Satyre, qui, au premier acte, est amoureux de la vieille Magicienne, Mérope; au troisieme acte, soupire pour Mélite; retourne, ensuite, à Mérope, et est, dans tous les tems, éconduit par toutes les deux.

Timoclée, ou *La juste vengeance*, Tragédie, en cinq actes, avec des Chœurs, fut représentée, au même Théatre, en 1615, et imprimée, à Paris, en 1728, chez François Targa, *in-8°.*, avec cinq autres Pieces faites depuis elle; le tout précédé d'une Épître dédicatoire, adressée au Duc de Liancourt, d'un Avis au Lecteur et de cet argument.

« Alexandre, après avoir pris un «ferme résolution d'établir son Empire en la Grece, à vifve force d'armes, et faire paroître à ses énemis que le peu d'âge ne le rendoit incapable d'être ce qu'il fut depuis, assiége Thebes n'agueres révoltée de son obéissance, l'emporte d'assaut, et, par une piteuse désolation, la rend exemplaire à

quiconque voudroit secouer le même joug. Or en la prise de cette ville, certain Capitaine Thracien force Timoclée, Dame vertueuse et des plus illustres familles de Thebes. Elle, sous ombre d'amitié, persuade au barbare qu'elle desire le rendre possesseur du thrésor qu'elle tenoit caché dans un puits; et come l'avarice le porte aysément à y descendre, Timoclée l'étoufe là-dedans, pour venger le rapt de son honeur. Surprise, toutefois, et découverte par les soldats du défunt, ils la menent au Roy, pour luy demander justice de la mort de leur Capitaine; mais ce brave Prince, informé du faict, et admirant la généreuse réponse de Timoclée, après mille louanges, luy redone sa liberté, et la remet en tous ses biens. »

Un style plus élevé et plus soutenu que dans toutes les Pieces données jusques-là par l'Auteur. Beaucoup de noblesse et de fierté, sur-tout dans le rôle d'Alexandre et dans celui de Timoclée.

Elmire, ou *L'heureuse Bigamie*, Tragi-Comédie, en cinq actes, fut représentée, la même année, au même Théatre, et imprimée en 1628, avec la Piece précédente et cet argument.

« Ce sujet autant véritable que mémorable, choisy dans les Méditations du docte Camérarius, ne contient autre chose si-non que le Comte de Gleichen, grand Seigneur Allemand, ayant esté pris prisonier de guerre, en certaine rencontre des Sarrazins avec les Chrétiens, pour lors à la conquête de la Terre Saincte, et mis au service du Sultan, gaigna tellement, par l'attrait de ses mérites, le courage d'Elmire, jeune Princesse, d'excellente beauté, fille de ce Mahométan, qu'après plusieurs contestations et réciproques asseurances d'amitié, elle délivre le prisonier, qui captive ses affections, de la prison paternelle. De sorte que, rendus à Rome, sa Sainteté dispense le Comte de l'espouser, bien qu'il eust une premiere feme au pays, où, de retour en sa maison, la Comtesse et la Princesse entrerent en très-affectueuse amitié, partageant de prudence merveilleuse leur afection et révérence conjugale envers le Comte. Ce sont les propres termes de Camérarius, qui, pour asseurance de cette histoire, ajoute que l'on void encor aujourd'huy à Erford, ville fameuse d'Allemagne, un sépulchre où les figures de relief du Comte et de ses

deux femes survivent l'injure des ans, pour en faire une preuve indubitable à la postérité.»

Dans cette Piece, qui est très-édifiante, puisque la Princesse Elmire, fille du Sultan d'Égypte Salaroc, s'y fait Chrétienne, et que rien n'y arrive sans la permission du Pape, l'Auteur fait faire au Spectateur bien du chemin, en peu de tems. Le premier acte, en entier, et partie du second se passent en Palestine; vers la fin du second, la scene est en Allemagne; au troisieme, elle est d'abord en Palestine, et ensuite en Allemagne; au quatrieme, elle retourne en Palestine et revient en Italie; au cinquieme, elle est tout-à-fait en Allemagne, où l'action se termine par le mariage d'Elmire avec le Comte de Gleichen, en présence de la Comtesse de Gleichen, sa premiere épouse.

La belle Egyptienne, Tragi-Comédie, en cinq actes, avec des Chœurs, fut représentée, la même année, au même Théatre, et imprimée en 1628, avec les deux Pieces précédentes et cet argument,

« L'incomparable Cervantes, entre ses nouvelles plus dignes de remarque et d'admiration,

raporte que Constance, fille du Sénéchal de Séville, fut en sa plus tendre jeunesse, ravie par une vieille Bohémiene, qui luy aprist les secrets du mestier. Constance, toutefois, née à la vertu ne laisse d'en faire éclater les rayons, conjoints à ceux de sa beauté, parmy ceste canaille vagabonde où le vice tient son empire, tant que D. Juan de Carcame, unique d'une noble et opulente famille, en devient éperduement amoureux, jusques à luy promettre mariage, et prendre l'habit, ainsy que la profession de Boheme, en sa faveur. Pendant leur course, arrive que certaine riche Villageoise, pour se venger de l'afront d'un refus amoureux qu'elle avoit soufert de ce nouveau Cavalier Égyptien, luy supose un vol, et met en teste un soldat de sa parenté, que D. Juan tue sur la place à cause du souflet qu'il en avoit reçu. En ce tumulte, la justice du lieu arreste les Bohemes, constitue D. Juan prisonier, qui par l'intercession de sa précieuse, reconue fortuitement pour fille du Sénéchal, l'épouse, avec un indicible contentement, qui ferme ce beau sujet. »

Le style licencieux de presque toutes les Pieces de Hardy reparoît dans celle-ci, sur-tout, dans le rôle de la Villageoise Carduche, qui devient subitement et inutilement amoureuse de D. Juan, Égyptien supposé, sous le nom d'Andrés ; et ce défaut n'est pas dans cette Piece-ci racheté par un grand nombre de beautés.

Lucrece, ou *L'Adultere puni*, Tragédie, en cinq actes, fut représentée, au même Théatre, en *1616*, et imprimée, en *1628*, avec les trois Pieces précédentes et cet argument.

« Télémaque, jeune Seigneur Espagnol, renomé, tant par l'extraction que par le courage, épouse Lucrece, l'une des plus belles et acomplies Damoiselles de son temps, que le bon traitement du mary n'empêche de courir au change, s'amourachant d'un Gentilhome voisin, nomé Myrhène. Ce que la jalousie de certaine Éryphile, Courtisane qu'il entretenoit, découvre à Télémaque, aussy désirant, de la nouveauté que sa feme impudique. De sorte que luy, sous ombre de faire un voyage aux champs, surprend ce couple adultere ensemble et le tue ; mais, ne

pensant à rien moins, est, par après, tué de l'un des intimes de Myrhène, qui l'acompagnoit d'ordinaire en ce voyage amoureux. »

On s'attend bien que sur un tel sujet Hardy ne se sera pas garanti du reproche de licence que nous lui avons déja et si justement fait tant de fois. En effet, cette Piece est écrite de la maniere la plus libre. Le lit de l'adultere Lucrece, dans lequel elle reçoit son amant, Myrhène, pendant la feinte absence de son époux, Télémaque, est si près des Spectateurs, qu'ils entendent les cris des deux coupables victimes de la jalousie de cet époux outragé, et mourant sous ses coups.

Alcméon, ou *La vengeance féminine*, Tragédie, en cinq actes, fut représentée, au même Théatre, en 1618, et imprimée, en 1628, avec les quatre Pieces précédentes et cet argument.

« Alcméon, Prince Thébain, devient, au préjudice de l'amour conjugal, épris de la beauté de Callirhoé, fille d'Acheloys, et, pour en jouir, en qualité d'épouse, luy promet un divorce avec Alphésibée, sa premiere et légitime feme, outre le présent d'un carcan d'inestimable prix, come chef-d'œuvre élabouré de la propre

main du forgeron des Dieux. Alphésibée, avertie d'un si lâche dessein, et piquée du ressentiment d'une juste jalousie, se résout à la vengeance, et, pour l'éfectuer, done à son mary ce joyau qu'elle tenoit en dépôt ; mais empoisoné de sorte qu'à son attouchement Alcméon, devenu maniaque, tue ses enfans pendant l'accès de sa fureur. Elle, non contente, implore le secours de Thémon et Axion, ses freres, contre l'adultere perfidie de son mary. Ils vienent aux mains et s'entretuent, à même temps. Alphésibée, à ce triste raport, ne voulant survivre le destin de ses freres, se done la mort, de sa propre main. »

« Ce sujet, tiré de Plutarque et de Pausanias, est propre à composer une belle Tragédie ; mais Hardy n'étoit pas assez régulier et travailloit avec trop peu de soin pour la rendre passable, disent les freres Parfaict. Il a suivi, à son ordinaire, sa narration, de point en point. »

L'ombre d'Éryphile, mere d'Alcméon, qu'il a tuée de sa main, ouvre la Piece par un long monologue, dans lequel elle en vient annoncer les principaux événemens, comme font l'ombre de Patrocle dans *La Mort d'Achille*, et l'ombre

d'Aristobule dans la *Mariamne* du même Auteur.

L'Amour victorieux, *ou vengé*, Pastorale, en cinq actes, en vers de dix syllabes, avec des Chœurs, fut représentée, la même année, au même Théatre, et imprimée, en 1628, avec les cinq Pieces précédentes et cet argument.

« Lycine et Adamante, jeunes Bergeres des plus belles et mieux apparentées de l'Arcadie, rendent Philere et Nirée, couple de Bergers, qui répondoit à ces Nymphes rustiques, de mérites et de fortune, éperduement amoureux de leurs perfections. Mais, come l'orgueil semble inséparable de la beauté, ces superbes, pour retrancher toute espérance de mariage à leurs fideles amants, font, au mépris de Cupidon et de sa mere, vœu à Diane; ce qui ocasione Vénus de s'en plaindre à son fils, et l'armer à la ruine de ces présomptueuses. Si-bien que ce petit Dieu prend son temps sur le point que les Bergeres sont prêtes d'acomplir le vœu; et, par un accident de soudaine maladie, en fait diférer l'éfet, perçant aussy, d'un trait invisible, le cœur de ces rebelles, au même instant, et, par

une antypathie d'afection, fait encore que les Bergers retrouvent leur liberté, dans le désespoir de la jouissance. De sorte que la recherche alternative de ces maîtresses, devenues esclaves, ne sert que d'animer leur mépris ; et, pour comble d'infortune, Mopse, le sacrificateur de Vénus, ayant reconu aux prodiges survenus pendant son service le manifeste courrous de la Déesse, informe l'oracle sur ce sujet, qui réfere la cause de tels sinistres présages à l'orgueil des Bergeres, et comande que l'une d'elles soit immolée par celuy des Pasteurs auquel échéra le sort, s'il n'ayme mieux l'épouser. Mopse l'ayant donc jetté, il tombe sur Philere, à qui la pitié du malheur de sa rébelle fait oublier toute vengeance, et convertit toute sa hayne en amitié pour la prendre à feme. Nirée, son intime, suit ce bel exemple; et une double alliance, acomplie en même temps, ferme ce joly sujet. »

Cette Piece mérite encore le reproche de trop de licence dans le style, sur-tout dans les scenes où l'orgueil des deux Bergeres, Lyciene et Adamante, est changé en tendresse, par la présence et le pouvoir de l'Amour ; ces deux Bergeres

faisant aux deux Bergers, Philere et Nirée, les avances les plus fortes et les plus passionnées, aux yeux des Spectateurs.

La Mort de Daire (ou Darius), Tragédie, en cinq actes, avec des Chœurs, fut représentée au même Théatre, en *1619*, et imprimée, à Rouen, en *1626*, chez David du Petitval, *in-8°.*, avec six autres Pieces, faites depuis elle; le tout précédé d'une Epître dédicatoire adressée à Monseigneur le Prince, d'un Avis au Lecteur, d'une Ode de de Lâtre, d'une petite Piece de vers, de Guillebert, l'une et l'autre à la louange de Hardy, et d'un argument de cette Tragédie. Nous ne le rapporterons point ici, non plus qu'aucune autre particularité de cette Piece, ayant déja fait connoître, dans le volume précédent, avec quelque détail, ce sujet, traité par Jacques de La Taille, sous le même titre. Nous observerons seulement, avec les freres Parfaict, que « Hardy regardoit cette Piece, et les six dernieres de sa façon, comme l'élite et la fleur de ses Ouvrages; mais que, quoiqu'en aient dit l'Auteur et ses apologistes, cette Piece nous a paru très-foible. Elle n'a pas, à la vérité,

ces énormes défauts si communs dans les précédentes ; mais elle est aussi mal conduite, et la versification en est toujours la même. »

La Mort d'Alexandre, Tragédie, en cinq actes, avec des Chœurs, fut représentée, au même Théatre, en 1621, et imprimée, en 1626, avec la précédente et un argument, que nous ne rapporterons point encore ; ce sujet ayant été traité aussi par Jacques de La Taille, sous le même titre, comme nous l'avons fait connoître dans le second volume de cet Ouvrage.

Les freres Parfaict et le Duc de La Valiere disent à l'occasion de cette Tragédie : « Malgré le succès des Pieces de Théophile, de Racan et de Mayret, Hardy conservoit encore sa réputation au Théatre, dont il étoit le principal soutien, au moyen du grand nombre de Poëmes qu'il avoit donnés ; et il avoit aussi des partisans, accoutumés à son genre d'écrire, qui l'exhortoient à continuer. La Tragédie de *La Mort d'Alexandre* est assez réguliere ; mais très-foible et peu intéressante. Dans les trois premiers actes le héros de la Piece y joue un rôle indigne de son caractere, et y est dépeint en extravagant, superstitieux

perstitieux à l'excès. Le poison qu'on lui donne, avant l'ouverture du quatrieme, le rend un peu plus tranquille. Les deux derniers actes contiennent ses longs et tristes adieux à ses courtisans. »

Aristoclée, ou *Le Mariage infortuné*, Tragi-Comédie, en cinq actes, avec des Chœurs, fut représentée, la même année, au même Théatre, et imprimée, en *1626*, avec les deux Pieces précédentes et cet argument.

« Straton, jeune Gentilhome, des plus riches et mieux appatentez d'Orchomène, devient éperduement amoureux des beautés d'Aristoclée, fille qui appartenoit à l'un des plus honorables Citoyens d'Aliarte, petite ville, fort proche de la siene. Estant donc averty que certain corival, nomé Calisthène, parent et compatriote de sa maîtresse, y prétendoit la même chose, quoiqu'inégal de fortune; il la demande luy-même au pere en mariage, qui se porte neutre, et remet la libre élection d'un mary à cette jeune beauté, si-bien qu'en publique assemblée du peuple d'Aliarte, elle préfere, contre l'opinion de tout le monde, Calisthène à Straton, qui conçoit de-là une hayne mortelle contre le voleur

de son ame ; et, quelque temps aprez, sous ombre d'une feinte réconciliation, dresse, avec ses amys, certaine embuscade à la fonteine de Siloesse, hors la ville d'Aliarte, où se célébroit la superstitieuse céromonie de leurs épousailles. Si-bien que la Belle, arrivée sur les lieux, est mise en pieces par ces deux compétiteurs, qui la tiraillent, chacun de son côté. Straton, la voyant expirée sur la place, s'enfuit au haut et au loin, sans être jamais veu depuis. Au regard de Callisthène, après plusieurs regrets, il s'immole, au lieu d'hostie, sur le corps de sa chaste moitié ; ce qui ferme la Tragédie, conduite à sa perfection, et extraite de Plutarque. »

« Hardy peu exact sur le titre de ses Pieces, auroit dû donner celui de Tragédie à plusieurs qu'il n'intitule que Tragi-Comédies, observent les freres Parfaict. Celle-ci est de ce nombre, puisque la catastrophe est des plus funestes. C'est la triste fin d'Aristoclée, promise et mariée à Calisthène, que le furieux Straton vient ravir des bras de son époux. L'Auteur, suivant sa coutume, ne voulant pas altérer sa narration, expose ce tragique événement aux yeux des Spec-

tateurs ; en sorte que l'on voit, d'un côté, Calisthène et les parens de la fille qui la tiennent par un bras, tandis que Straton et les gens de sa suite la tirent de l'autre, de toute leur force. Ce débat ne finit que par la mort de la pauvre Aristoclée, qui reste démembrée sur le Théatre.

Frégonde, ou *Le chaste amour*, Tragi-Comédie, en cinq actes, avec des Chœurs, fut représentée, la même année, au même Théatre, et imprimée, en 1626, avec les trois Pieces précédentes et cet argument.

« Le Marquis de Cotron, jeune Seigneur, aussy sage que valeureux, et fort bien voulu d'Alphonse, Roy de Naples, se trouve, fortuitement, à la chasse, surpris du mauvais temps, avec le Comte Ludovic, son intime, ce qui les oblige de prendre le couvert chez D. Yvan, brave Cavalier Espagnol, et mary de la belle Frégonde, qui d'abord done tant d'amour au Marquis, qu'il luy fut depuis impossible de vaincre sa passion ; de sorte qu'après plusieurs vaines poursuites, enfin les afaires de D. Yvan, qu'un procès ruynoit de fond en comble, sans le secours du Marquis, amolirent la cruauté de Frégonde, ne

tâchant dès-lors qu'à récompenser l'amoureuse persévérance du Marquis ; ce que luy ayant apperçu, au lieu de poursuivre sa pointe, un remors de survendre ses faveurs au mary, en l'honeur butiné de Frégonde, se forme en la vertueuse résolution de n'y plus penser, et, au même temps, il procure le Gouvernement de la Calabre à D. Yvan, qui mourut incontinent après, en certaine bataille donée contre les Turcs ; mort qui faisoit résoudre Frégonde à quitter le monde pour se confiner dans un cloistre, si le Marquis ne se fût substitué à la place du défunct, la receyant à feme, pour le comun contentement. »

« Voïci la premiere Piece de cet Auteur où le titre de Tragi-Comédie soit employé convenablement. Personne n'y meurt, ni est en danger de mourir, » disent les freres Parfaict.

Ils se trompent un peu dans cette circonstance, puisque l'un des principaux personnages, D. Yvan, fait Gouverneur de la Calabre, perd la vie, en combattant les Turcs, sur lesquels il a remporté une victoire éclatante ; ce qui n'a pas pu arriver sans que quelqu'un mourut.

« Hardy mettoit peu d'art dans ses Ouvrages, continuent les freres Parfaict. Voici la distribution de cette Piece. Le premier acte comprend la naissance de l'amour du Marquis de Cotron. Le second, le gain du procès de D. Yvan. Au troisieme, on le fait Gouverneur. La bataille contre les Turcs et sa mort remplissent le quatrieme, et au cinquieme, Frégonde épouse le Marquis. Rien ne marque ici aucun effort d'imagination. Au reste, Frégonde est plus chaste que l'argument ne la représente; car dans la crainte de s'engager avec le Marquis, elle combat la résolution de son mari, qui veut implorer le crédit de ce Seigneur, et si elle consent enfin à lui donner la main, ce n'est que sur les instances de D. Yvan, dont l'ombre revient exprès pour lui faire ce commandement, et pour obéir aux ordres du Roi. Ce qu'elle ne promet cependant d'effectuer qu'après qu'elle aura rendu les derniers devoirs à son premier époux. »

Gésippe, ou *Les deux amis*, Tragi-Comédie, en cinq actes, avec des Chœurs, fut représentée, au même Théatre, en *1622*, et imprimée,

en 1626, avec les quatre Pieces précédentes et cet argument.

« Tite, jeune Gentilhome Romain, étudiant à Athenes, contracte une étroite amitié avec Gésippe, Athénien, de même âge et de même qualité, qui sur le point d'épouser l'une des Belles d'Athenes en voulut doner la vue à ce sien fidele amy. L'aspect d'une contagieuse beauté captive Tite d'une telle sorte que, réduit au désespoir, il projette d'abandoner la ville d'Athenes et sa vie plutôt que d'entreprendre sur son intime. Gésippe, le voyant plus triste que de coutume, luy tire ce secret, à fine force, et, pour preuve d'une vraye amitié, non-content de luy céder sa maistresse, le suppose la premiere nuit à sa place, intercede vers la fille et le pere; de sorte qu'accepté pour gendre, il emmeine sa feme à Rome. Quelque temps après, la fortune court sus à Gésippe, contraint d'abandoner sa demeure natale, et, en pauvre équipage, se réfugier vers le Romain, qui d'abord le méconut, come surpris et ne pensant à rien moins. Gésippe impute telle méconoissance à un mépris; et, dé-

sespéré, pour se tirer des miseres du monde, avoue certain assassinat. Mais proche du supplice, Tite, qui tenoit rang de Sénateur, le reconoissant, se dit auteur du meurtre, afin de sauver son amy. Pendant leur contraste, le véritable auteur de l'assassinat, forcé d'un juste remors de conscience, confesse ingénuement la vérité. Gésippe donc, libéré, est honorablement conduit au logis de son amy, qui luy fait épouser Fulvie, sa sœur unique, et le rend plus heureux que jamais. »

Dans cette Piece, très-licencieuse encore, l'unité de tems et l'unité de lieu sont tout autant violées que la bienséance. Le premier, le second et le troisieme actes se passent à Athenes; le quatrieme et le cinquieme à Rome, et les divers événemens que l'on y voit se succéder les uns aux autres ne pourroient raisonnablement avoir lieu qu'en plusieurs mois.

Phraarte, ou *Le triomphe des vrais Amans*, Tragi-Comédie, en cinq actes, avec des Chœurs, fut représentée, au même Théatre, en *1623*, et imprimée, en *1626*, avec les cinq Pieces précédentes et cet argument.

« Phraarte, fils du Roy de Macédoine, arrive, en guise de Cavalier errant et inconu, chez Cotys, Roy de Thrace, mortel enemy de son pere, où il aprivoise, à la longue, l'Infante Philagnie, Princesse d'excellente beauté, qui, jusques alôrs n'avoit pu goûter la conversation des homes. Phraarte, pour premiere preuve de son amitié, retourne en Macédoine, et renvoye à sa maistresse deux prisonieres Thraciences, convaincues du crime de leze-Majesté, à l'endroit du Roy, son pere, et proches du supplice. Leur entremise moyene le mariage clandestin de Phraarte avec sa Philagnie, à leur premiere vue. La guerre s'allume un peu après entre les deux peres, ce qui oblige ce Prince amoureux d'aller au secours des siens, laissant la pauvre Dame enceinte; ce que le pere découvre, par le moyen d'une lettre interceptée, qui la contraint de prendre la fuite, craignant le courroux paternel. Phraarte, cependant, chef de l'armée des Macédoniens, après plusieurs victoires, assiége et prend, avec intelligence, Cotys prisonier, dans l'une de ses villes, et désespéré pour la perte de sa moitié, se dispose à faire mauvais party au

pere, come elle retourne, déguisée en paysane, et, à son retour, finit leurs dissentions, avec une joye infinie, de part et d'autre, Phraarte remettant son beau-pere en la possession de ses Estats. »

Mêmes défauts que dans la Piece précédente, et bien plus révoltans encore. Dès le premier acte, qui commence dans la Thrace, on conduit le Spectateur en Macédoine; au second, on revient un moment dans la Thrace, pour retourner aussi-tôt en Macédoine; au troisieme, on est d'abord en Thrace; on passe ensuite en Macédoine, puis on revient en Thrace, où commence le quatrieme, qui change trois fois de l'un de ces deux Royaumes à l'autre, comme le troisieme. Le cinquieme se passe en entier en Thrace; non pas toujours au même lieu, cependant, non plus que dans les autres actes, où quand la scene est en Thrace, elle est tantôt à la Cour de Cotys, tantôt dans un village, en pleine campagne, et quelquefois en d'autres lieux.

Le Triomphe d'Amour, Pastorale, en cinq actes, en vers de dix syllabes, fut représentée,

la même année, au même Théatre, et imprimée, en 1626, avec les six Pieces précédentes et cet argument.

« Atys et Céphée, jeunes Bergers, reconus dans l'Arcadie pour les plus acomplis de leurs temps, égaux en perfections, et sans autre avantage l'un sur l'autre, si-non que Céphée est le plus mal partagé des biens de la fortune, devienent corivaux en l'amour qu'ils portent à Clytie, fille de Phædime, Bergere aussi chaste que belle, mais partisane de l'afection de Céphée, auquel son compétiteur oppose la volonté du pere, la demandant et obtenant à feme. Clytie immuable de foy vers son cher Céphée, luy done avis de l'enlever pour une consomation de mariage clandestin. Mais son secret prévenu de certain Satyre idolâtre de cette Nymphe, la fait doner dans son embuscade ; de sorte qu'enlevée par deux Satyres, celuy qui prêtoit escorte à l'amoureux la ravit et cache en un désert, pendant que l'autre demeure prisonier de Céphée, acouru au secours de sa maistresse, qui, finalement, la recoust de ce peril, et, selon la loy des Arcades, qui adjugeoit les Nymphes garanties du naufrage

de l'honeur aux libérateurs, vient presser le pere sur l'éfet de ce privilége. L'avarice du vieillard s'y oposant, on a recours à l'oracle de Pan, qui se trouve, en persone, à composer ce diférent, et adjuge la vierge, contre sa volonté, au Pasteur Atys, sentence de laquelle Céphée lézé apelle devant Cupidon, qui survient à même temps, annule l'arrest de Pan, mariant Céphée avec sa Clytie, et Atys à la belle Ægine, qu'il avoit auparavant dédaignée, quoy qu'elle disputât le prix de la beauté avec toutes ses compagnes. C'est le somaire de ce riche sujet. »

Toujours les regles et les bienséances violées. La scene change encore plusieurs fois de lieu dans cette Pastorale ; mais non pas pourtant à de grandes distances. Tout se passe dans une même contrée. Il y a, au quatrieme acte, une scene excessivement licencieuse, entre Clytie et l'un des deux Satyres ; celui qui l'a enlevée, seul, et emportée dans un antre écarté.

On voit ainsi que Hardy a toujours eu jusqu'à la fin de sa carriere Dramatique les mêmes défauts, dans le genre héroïque et dans le genre

pastoral ; les deux seuls genres dans lesquels il nous soit resté quelque chose de lui.

Beauchamps, dans ses *Recherches sur les Théâtres de France*, cite un manuscrit, de Laurent Mahélo et de Michel Laurent, « petit *in-folio*, qui contient plusieurs décorations servant aux représentations des Comédies, avec un mémoire des choses nécessaires pour chacune de ces représentations, » et dans lequel sont indiquées douze autres Pieces de Hardy, sous ces titres : *La folie de Turlupin*, *Pandoste*, premiere journée ; *Pandoste*, seconde journée ; *Osmin*, *La Cinthie*, *Leucosie*, *La folie de Clidamant*, *La folie d'Isabelle*, *Parthénie*, premiere journée ; *Parthénie*, seconde journée. *L'inceste supposé*, et *Le frere indiscret*.

L'Auteur des *Muses Françoises* cite, de plus, quatre autres Pieces que l'on attribue encore à Hardy, et dont voici les titres : *Alcmène*, ou *La Vengeance féminine*, Tragédie ; *La Bigamie*, Comédie ; *Le Jugement d'Amour*, Comédie, et *Lidere*, Comédie.

Nous ne pouvons positivement garantir, ni infirmer

infirmer l'exactitude de cette citation ; mais nous croyons qu'à l'égard de *La Bigamie* et du *Jugement d'Amour*, ce pourroit bien n'être que deux doubles emplois avec *Elmire*, ou *L'heureuse Bigamie*, et avec *Alphée*, ou *La Justice d'Amour*, desquelles nous avons parlé plus haut.

Il est quelques Auteurs à qui l'on feroit grand tort en retranchant une ou deux Pieces du Catalogue de leurs Ouvrages ; mais Hardy est précisément dans le cas contraire. On ne peut que nuire à sa réputation en cherchant à augmenter le nombre de ses productions ; et quoiqu'il puisse arriver, il lui en restera toujours trop pour sa gloire. Il est certain que s'il avoit moins composé, il auroit travaillé beaucoup mieux. On le voit par quelques-unes de ses Pieces, et par quelques endroits de chacune d'elles ; car il n'en a pas une, quelque mauvaise qu'elle soit, qui ne décele un vrai talent.

Nous voici parvenus à l'époque où travailloient les Mayret, les Du Ryer, les Rotrou et les Corneilles. Nous avons fait connoître, dans nos volumes de la *Petite Bibliotheque des Théatres*, ces Auteurs, auxquels la France doit l'Art de la

Tragédie, devenu chez elle l'objet de l'émulation de toutes les nations, ses voisines, qui n'ont pu encore, dans cet Art, atteindre, jusqu'à ce jour, au degré de perfection où elle l'a porté.

Nous ne nous appésantirons pas sur le grand nombre des Auteurs contemporains de ceux que nous venons de nommer. L'examen de leurs Pieces ne nous fourniroit aucune remarque que nous n'ayions déja eu l'occasion de faire, plusieurs fois, sur les Pieces de Hardy, de Garnier, des deux La Tailles, des deux Baïfs, de La Péruse, de Jodelle et des autres Auteurs de leurs tems. Nous terminerons donc, avec ce troisieme volume, cet essai d'Histoire de la Tragédie chez nous.

Dans le quatrieme volume nous remonterons à l'origine de la Comédie, et nous la suivrons dans ses progrès et dans ses divisions, jusques vers le milieu du dix-septieme siecle, époque où Pierre Corneille, en produisant *Le Menteur*, donna encore à la France son premier chef-d'œuvre dans ce genre, comme, en produisant *Le Cid*, il lui donna son premier chef-d'œuvre Tragique.

Fin du troisieme Volume.





